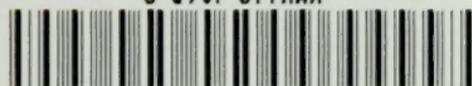


PQ
2603
075P3
1910

U d/of OTTAWA



39003003396677

12/2/70



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

LE PAVÉ DU ROI

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

La Femme baroque. — Le Page. — La Croix de Malte. — Couplées. — Au pays de Sylvie. — Souvenirs du Marquis de Floranges. — L'Amazone blessée. — Les doigts de fée.

LITTÉRATURE

Les quatre maladies du style. — La querelle de l'orthographe. — Lettres de Chantilly. — Nos élégances.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright by PIERRE LAFITTE ET C^{ie}, 1910

MARCEL BOULENGER

LE
PAVÉ DU ROI



PIERRE LAFITTE & C^{ie}
É D I T E U R S
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
P A R I S

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2603
- 075P3
1910

A PAUL ACKER

PREMIÈRE PARTIE

LE POSTILLON

LE PAVÉ DU ROI

I

ASSIS à une grande table de jeu, sir George Dawes s'épongeait le front et riait de tout son cœur. Le décor du tripot était sans charme pourtant, et de plus il y faisait une chaleur affreuse, vu que ceci se passait dans le fort de l'été, en plein mois d'août de l'an 1830, au Palais-Royal.

Mais sir George riait néanmoins de tout son cœur.

— Bravo, monsieur, bravo!... fit obséquieusement le tailleur de cartes, un petit vieux crasseux à redingote olive.

— Bah! répondit sir Dawes, du ton le plus négligent, nous sommes le 13. Or, tous les 13 de chaque mois, je gagne.

— Dieu le veut !

— Dieu et moi.

Sir George Dawes, robuste et corpulent, aurait paru jeune et d'assez bon ton, n'eussent été son nez vermeil et son regard mal assuré. Il parlait français avec un accent ridicule.

Relevant les mèches qui lui retombaient sur les yeux — ah ! certes, il ne gardait plus trace de frisure, ni même de coiffure, à cette heure, jouant là depuis midi, ou presque — l'heureux gagnant posa de nouveau sur le tableau une pile de louis. Ce fut à ce moment qu'un homme portant la livrée ventre-de-biche de Son Altesse Sérénissime le duc de Bourbon, entra tête nue dans la salle, chercha des yeux un moment, puis s'avança vers sir George et lui dit à l'oreille :

— Je suis chargé de demander à monsieur Dawes s'il a reçu la lettre de Saint-Leu. Je dois vous répéter, monsieur, sauf respect, que M^me la baronne vous attend tout de suite.

Sir George fit un geste furieux. Peu s'en fallut qu'il ne jurât.

— Eh ! mon bon Dupré, oui, j'ai reçu la lettre !... Mais je ne puis aller aujourd'hui là-bas... Demain, je viendrai demain.

— Monsieur, il y a une calèche en bas.

— Demain, te dis-je !

— Mais c'est une voiture des écuries de Monseigneur...

— Eh bien...

— Il faut qu'elle soit rentrée ce soir. M^{me} la baronne m'a dit que monsieur y monterait immédiatement, et qu'on repartirait aussitôt...

C'était un ordre, ou du moins il y parut, car notre joueur, tout en pestant, ramassa son or, et tandis que le petit vieux en redingote olive lui disait doucement : « — A demain, monsieur l'écuyer, à demain... » il se leva et gagna la porte.

Chemin faisant, il donnait quelques « bonsoir », et grommelait :

— Service, messieurs, affaire de service...

Dans l'antichambre, il arracha des mains d'un domestique son chapeau, se l'enfonça jusqu'aux oreilles en écrasant ses mèches défaits,

puis, suivi de Dupré, traversa rudement la foule interlope qui flânait sous les galeries. Hors du Palais-Royal, une calèche légère attendait en effet, menée par un postillon à boutons fleurdelisés. Dupré grimpa derrière la voiture, et s'y accroupit sans façon, tandis qu'au dedans sir George se renfrognait en un coin. Les chevaux étaient frais : on venait de les changer aux écuries de Son Altesse, quai d'Orsay. Ils partirent d'un bon trot. Moins de deux heures après, George Dawes, s'il n'eût somnolé et même ronflé, eût vu se profiler au loin la silhouette, toute rose dans le soir, du château de Saint-Leu.

Médiocrement belle, non toutefois sans noblesse, cette antique et vaste demeure en imposait à qui s'acheminait vers elle, mais plutôt par la renommée de son très haut, très opulent et très puissant maître, que par l'aspect d'un perron seigneurial ou les hauts arbres d'un grand parc. Commandant la forêt de Montmorency et surveillant, à quelques lieues de là, celles de l'Isle-Adam et de Carnelle, le

château de Saint-Leu était l'une des résidences du vieux duc de Bourbon, prince du sang ; et celui-ci pouvait passer à juste titre pour le premier sujet de Sa toute récente Majesté Louis-Philippe, si l'on ne regardait qu'au rang et qu'à la parenté, car on l'en eût plutôt dû croire le plus irréconciliable adversaire, si l'on se rappelait l'illustre et long attachement des Bourbon-Condé à la cause des Bourbon directs, et en particulier à celle du ci-devant roi Charles X, dont la révolution de Juillet venait de faire un proscrit.

Néanmoins aucun acte public — et voici deux semaines déjà que durait le nouveau règne — ne permettait de juger comme un rebelle le prince résidant à Saint-Leu. Il se contentait de demeurer silencieux et retiré, ne donnant signe de vie, n'approuvant ni ne blâmant officiellement le coup d'État de son royal cousin. Il ne savait peut-être que résoudre, étant las, triste, âgé de soixante-quinze ans bientôt. Bref, nulle rumeur factieuse, malgré l'attente générale, ne s'élevait de Saint-Leu.

ni le moindre vent de fronde, ni seulement quelque plainte. Un silence émouvant enveloppait ce château, asile du dernier Bourbon qui séjournât maintenant en terre de France, ce mélancolique et paisible château contre lequel s'en venait expirer tout doucement, à cette heure, le plus tendre éclat du soleil couchant.

Plusieurs fenêtres de la façade, çà et là, étaient ouvertes après cette journée torride, et la calèche troubla cruellement la langueur exquise du crépuscule, en pénétrant à grand fracas dans la cour d'honneur. Pas une tête cependant ne se fit voir aux croisées. L'on eût dit une demeure enchantée.

Quand sir George Dawes, écuyer de Son Altesse Sérénissime le duc de Bourbon, fit irruption dans le vestibule de Saint-Leu, il sembla qu'un bandit, qu'un douteux et dangereux manant se fût introduit au logis princier. Rouge, suant, le chapeau en arrière et tout à rebrousse-poil, les vêtements chiffonnés, une grosse canne à la main, il ne rassurait qu'à

de mi, et scandalisait fort du moins, en piétinant sans nul respect les dalles précieuses, en menant bruit, en élevant la voix comme à l'étable. Mais déjà un valet, cessant de tricoter silencieusement sur une banquette, avait piqué dans son bas blanc sa longue aiguille et, saluant sir George, lui disait :

— Si monsieur l'écuyer veut bien me suivre, j'ai des ordres.

Et il le conduisit tout au bout du château, en un petit salon où il le laissa seul, après avoir soigneusement refermé la porte.

Le gros et malcontent George ne cessa de grommeler tout bas et de hausser l'épaule durant le temps qu'il demeura solitaire en ce boudoir. A quoi bon, du reste ? Il était prisonnier bel et bien dans ce damné Saint-Leu, et mieux eût valu faire bonne contenance. On gagne toujours à jouer l'indifférent, le dédaigneux. Mais notre homme ne voyait pas si loin et, fort bourru, grimaçait vilainement, quand de nouveau la porte s'ouvrit.

Un jeune fashionable parut. Celui-ci se trou-

vait aussi exigü dans sa taille, aussi frêle d'encolure, aussi pâle, froid et impeccablement vêtu, que George se montrait au contraire fortement bâti, rude en paroles, fâcheux quant aux manières et, au moins ce soir-là, débraillé dans sa mise. Et pourtant ce chétif petit-maître n'était autre que M. James Dawes, baron de Flassans, le propre frère cadet de sir George en personne. Un mince collier de barbe rousse et deux pointes de moustaches coloraient un peu son visage blême, surmonté par un toupet régulier et calamistré au point d'en sembler faux. Une main reposait dans son gilet, l'autre pendait et jouait avec une tabatière d'or.

— *There you are ! Rather late ! hey ?* s'écria George. *How are you, old boy ?*

Mais une voix aigre et glaciale répondit :

— Parlez français, je vous prie. Vous êtes encore aujourd'hui, comme moi, écuyer de Son Altesse Sérénissime, officier d'un prince français, monsieur.

Le baron James Dawes de Flassans n'aimait point à converser en anglais, et cela se conce-

vait. Lorsqu'il s'exprimait en notre langue, l'attention qu'il devait porter aux moindres mots prêtait à ses discours une lenteur très élégante. Il était certain, alors, de ne commettre ni étourderies, ni bévues, et son entretien y gagnait quelque chose de compassé, d'étudié, de diplomatique, pour ainsi dire, qui vous avait excellent air. Au lieu qu'en anglais, les locutions basses, les tours canaille, et l'on ne savait quoi d'assez ignoble, déparaient ses propos. C'est que le naturel revenait trop vite, et parbleu ! il n'y avait point déjà si longtemps que le petit James et ce gaillard de George, tous deux fils d'un ivrogne et d'une marchande de poissons, avaient traîné leurs socques éculées dans les ruisseaux de Londres, volant des œufs frais au panier des ménagères, ouvrant les portières des carrosses, gardant les chevaux devant les cabarets, maraudant sur les bateaux avec les autres galopins du même rang, et récoltant çà et là, parmi la boue, soit un penny, soit une taloche.

— En français ou en anglais, James, répli-

qua George, que signifie cette espèce d'enlèvement ? Je suis venu par amitié pure.

— Vous êtes venu, s'il vous plaît, parce que M^{me} de Feuchères vous avait mandé depuis deux jours déjà au château.

— La très chère baronne est notre bien-aimée tante. Mais elle n'a pas d'ordres à me donner.

— Pourtant, Monseigneur peut vous commander, j'imagine ! Or, vous avez vu que c'est une calèche de ses écuries qui est allée vous chercher, et où cela ?... au tripot, comme toujours.

George, d'un geste colère, jeta son chapeau sur un meuble, et s'assit brusquement, sans cérémonie. Il savait trop bien que M^{me} de Feuchères, toute-puissante sur l'esprit du vieux prince, faisait la pluie et le beau temps à la cour du duc de Bourbon. Celui-ci ne l'avait pas en vain adoptée pour sa fille à Londres, voici peut-être quinze ans de cela, puis, malgré qu'elle eût été de condition infime, mariée au baron de Feuchères, puis nommée première

dame d'honneur dans sa maison, investie de toute sa confiance, comblée de tous ses bienfaits. George n'ignorait pas que sa tante avait entièrement capté l'affection assez aveugle, un peu maniaque aussi, il faut l'avouer, de ce vieillard inquiet, dont elle flattait les lubies, soignait les rhumatismes, et détournait ceux qu'elle nommait les « importuns ». Veuf et mélancolique, hypocondre même, portant le deuil à jamais douloureux de son fils unique le duc d'Enghien, si précipitamment jugé et fusillé à Vincennes en 1804 par le premier Consul, le duc de Bourbon était une proie facile pour les aventuriers qui eussent pu convoiter son immense héritage. C'étaient là les « importuns », comme disait M^{me} de Feuchères. Et pieusement, elle les écartait.

George connaissait le dessous des cartes en tout cela, et que Sophie Dawes, aujourd'hui baronne de Feuchères, eût naguère fait secrètement venir en France les deux fils de feu son ivrogne de frère, qu'elle les eût fait instruire sommairement, exigeant qu'ils connus-

sent au moins le français, la civilité puérile et honnête, et l'art de porter un frac à la mode ou un uniforme de cérémonie, — toute l'éducation d'un gentilhomme, en vérité, — pour ensuite les présenter au prince, et obtenir en leur faveur deux brevets d'officier de sa maison. Seulement, tandis que James, le cadet, créé baron de Flassans et marié récemment avec une petite niaise de bonne province, comblait toutes les espérances, et faisait merveille en tant que jeune seigneur confit en gravité, demain accrédité auprès du roi, et, qui sait ? futur pair de France peut-être, le déplorable George, pilier de tripot, sinon de cabaret, perdu de dettes, conscience louche et joueur vraiment trop habile, le funeste George était la honte et la plaie secrète d'une si honorable famille. Il ne doutait pas que l'on ne finît par le jeter quelque jour par-dessus bord : auquel cas, privé de son traitement, privé des subsides que lui accordaient encore parfois soit James, soit M^{me} de Feuchères elle-même, privé du prestige dont vaille que vaille il était orné

comme écuyer du duc de Bourbon, privé de tout appui enfin, que deviendrait-il en face de ses créanciers? La prison pour dettes le guettait, si ce n'était que celle-là...

Aussi se résignait-il, malgré tout, à subir l'autorité étrangement capricieuse et fantasque de la baronne sa tante, et jusqu'aux semonces impertinentes, jusqu'au ton de supériorité, jusqu'au mépris, jusqu'aux ordres parfois du baronnet son frère.

Il s'assit donc, soumis bon gré, mal gré, et décidé à entendre jusqu'au bout la mercuriale et les reproches trop prévus de « M. James ».

— Parlez! fit George au gringalet toujours debout, correct, blafard et imperturbable... Parlez. Qu'y a-t-il encore? Je vous écoute.

James s'accouda à la cheminée. Sa voix de tête sifflait sous ses menues moustaches.

— Ce que j'ai à vous dire, monsieur, est grave, et si grave même que je ne ferai aucun préambule. Je ne vous exposerai pas nos plaintes, celles de M^{me} de Feuchères, notre tante, et les miennes, sur l'indignité de votre con-

duite. Vous ne quittez jamais les lieux les plus choquants du Palais-Royal, vous ne menez pas une vie de gentleman, vous êtes impropre, George, impropre. Le titre d'officier de Son Altesse ne vous va pas du tout...

— Cependant, *old boy*, nous avons pataugé dans la Tamise ensemble !

— Ne m'interrompez pas... Non, ce titre ne vous va pas du tout... Mais il y a pis que cela. Voici deux ans, le crédit de Monseigneur vous a tiré d'une mauvaise affaire, à Boulogne, vous en souvient-il ?

— Bah ! ce benêt de lord ivre, qui avait perdu ses guinées ?...

— Qui les avait... perdues, comme vous dites. Vous êtes sorti des mains de la maréchaussée, ce jour-là, grâce à nous... Mais, depuis, vous ne vous êtes pas corrigé. Tous les deux mois, un nouvel exploit. Cette semaine, enfin, la mesure est comble.

— Peuh ! l'échauffourée de la cour des Coches ? Quelques horions... Il s'agissait d'un combat de coqs. La belle affaire !

— Il y a pis que cela.

— Quoi donc?... Ah! peut-être la mésaventure de l'usurier au café des Mille-Colonnes?... Mon Dieu, j'étais là par hasard. Que de sottises, James!

— Il y a pis...

— Mais...

— Rue Verte, près du Roule, il se trouve un lieu borgne où l'on joue, n'est-ce pas? L'autre jour, la police y fit une descente, on y saisit des cartes suspectes, et le guet conduisit au poste tous les joueurs dont il prit les noms. Qui donc, George, était un certain Thomas Stuart, sujet écossais, à l'en croire, et de passage à Paris?

George Dawes avait un peu pâli, cette fois. Il se troubla, balbutia :

— Vous me surveillez donc?

— Oui, répliqua James, nous vous faisons suivre depuis quelque dix jours, et, en ce peu de temps, que de belles actions, mes compliments!... Eh bien! c'en est assez. Voici un ordre écrit de Monseigneur, qui vous révoque

de vos fonctions auprès de sa personne. D'autre part, M^{me} de Feuchères vous ordonne par ma bouche de rompre toutes relations avec elle et de ne plus vous présenter ici, non plus qu'au Palais-Bourbon, à Paris. Vous repartirez ce soir même : une voiture vous ramènera jusqu'aux grilles de la capitale, et vous y vivrez désormais comme vous pourrez, dans vos bouges. Une pension modeste vous sera servie pendant deux années.

George, pour le coup, étouffait, suffoquait ! Fou de rage, il se leva.

James tendit le bras vers la sonnette :

— Voulez-vous que j'appelle ?

— Non, damné maudit, non ! N'aie pas peur, va, ne crains rien pour ta peau, vil garçon ! Mais méfie-toi pour autre chose. Je dirai, je crierai d'où tu sors, d'où nous sortons tous ! Je...

— Vous irez en prison, George, si vous faites scandale. Avec l'affaire de Boulogne et celle de la rue Verte, il y a de quoi, si l'on veut, vous envoyer aux galères, savez-vous ? De plus, vous n'aurez pas un sou.

Cependant le malandrin se taisait maintenant. Non qu'il s'apaisât déjà, Dieu non ! Mais il n'était pas le plus fort. Autant lâcher tout, et se tirer d'affaire à Paris. Il risqua encore une sournoise petite tentative :

— Et si je m'amendais, James, une bonne fois ?

— Inutile, inutile. Vous avez déjà beaucoup essayé, ou du moins beaucoup promis. Ce fut en vain. Inutile, vous dis-je. Cette dernière escapade du Roule a transpiré. On vous connaît. On murmure. Vous jetez le discrédit sur la cour du prince. Or, aujourd'hui plus que jamais, la maison de Son Altesse doit être irréprochable. Nous avons des ennemis qui nous guettent...

— Nous !

— Eh oui ! nous... Vous n'ignorez pas que Sa Majesté, du temps qu'Elle était le duc d'Orléans, avait de grandes obligations à Monseigneur. Nous sommes tout près du trône, George. M^{me} de Feuchères peut désormais prétendre à bien des choses, et moi-même .. Mais

vous n'entendez rien à cela, vous haussez les épaules, vous êtes toujours bien, vous, le fils d'une marchande de poissons... Chut ! On vient.

Le loquet tourna, en effet, sans que l'on eût frappé, et une grande femme, une manière de virago, s'encadra dans la porte.

Elle portait une tête encore fraîche et agréable, mais d'une expression bien altière, au-dessus d'un corps puissant que gâtait l'embonpoint et déformaient encore les grosses manches à ballon. De ses hanches corpulentes tombait, telle un jupon d'armure, sa cotte en sonnette, et le tout reposait sur deux chevilles à soutenir Hercule, entourées qu'elles étaient pourtant d'un ruban zinzolin croisant sur les bas gris perle. Ce n'était autre que Sophie Dawes, baronne de Feuchères.

D'une voix un peu zézayante, où subsistait un rien d'accent anglais, et sans même répondre au : « Permettez-moi, ma chère tante... » dont la salua son neveu George, elle demanda :

— Avez-vous appris à ce chenapan, James, que je le chasse ?

— J'ai fait ce que vous m'avez commandé, madame.

La terrible baronne se retourna vers George :

— Eh bien, allez-vous-en, allez ! Qu'attendez-vous ?...

En même temps, elle sonnait.

George ramassa son chapeau, et sortit en claquant la porte et sifflotant par bravade. Le même laquais qui l'avait introduit accourait déjà, grim pant quatre à quatre l'escalier. Ayant rencontré sir George, il se retourna sans un mot, et le précéda jusqu'au vestibule. Piquée dans le coton qui rembourrait son bas, l'aiguille à tricoter tremblotait à chaque enjambée, et la culotte rouge paraissait avec tant d'éclat sous les basques ventre-de-biche, que ce fut miracle si M. l'écuyer congédié s'abstint d'y lancer par fureur sa botte, ainsi que le taureau exaspéré jette sa corne, à tout hasard, dans le moindre chiffon d'écarlate qu'un mauvais sort a mis sur son chemin.

II

UAND la baronne de Feuchères, encore tout indignée, s'en fut revenue à l'appartement qu'elle occupait dans le château de Saint-Leu, M^{lle} de Fozambray, sa lectrice lui dit :

— Il est tantôt huit heures et demie, madame. Monseigneur est arrivé de Chantilly depuis longtemps déjà. Or, Monseigneur ne voulait même pas hier qu'on l'attendît ce soir pour souper...

— Eh bien, quoi, quelle mouche te pique, Adèle ? Ai-je l'habitude d'être en retard, peut-être ?

— Non, non, je ne veux pas dire cela...

— Alors, qu'est-ce que tu veux dire ? Avoue donc que tu n'en sais rien. Tu as un caractère

à donner les vapeurs, ma pauvre Adèle!...
C'est pour neuf heures, le souper?

— Pour neuf heures, madame.

— Il faut t'arracher les paroles!... Fais-moi préparer ma robe à bouquets bleus... ou plutôt non, la grise à guirlandes jonquille...

M^{lle} de Fozambray, qui était jeune et fort jolie, encore que fagotée à dessein, s'en fut en grande hâte porter l'ordre aux servantes.

Fille sans fortune d'un officier à l'armée de Condé, elle se voyait le plus souvent très cajolée par l'altière baronne, car celle-ci ne se sentait point d'aise en songeant qu'elle tenait à son service l'héritière d'un tout à fait noble et vieux nom français; mais fréquemment aussi la pauvre lectrice devait supporter les éclats d'une humeur incertaine et sujette à d'affreux orages.

Elle revint toutefois presque aussitôt, et, frappant à la porte :

— Madame!

— Entre!... Qu'est-ce?

— Un courrier de Paris...

— Voilà tout ?

— Avec un grand portemanteau...

— Ah!... C'est de la part de M^{me} Bouhot ?

— Oui, c'est...

— Vite, vite ! cours ! Qu'on donne à boire à ce garçon et qu'on m'apporte ici le paquet... Dépêche-toi !

M^{me} de Feuchères s'était levée, rouge de plaisir, d'émotion.

Pensez-y, M^{me} Bouhot n'était autre que la couturière en vogue au faubourg Saint-Germain, celle qui mieux que personne savait faire mousser la dentelle, étinceler les paillettes et pleuvoir les broderies sur le velours moelleux d'une robe de gala ou le satin glacé d'une toilette de cour ! Et Sophie Dawes venait de lui commander, à cette incomparable artiste, dès le lendemain même des journées de Juillet, une étourdissante tenue de cérémonie. Car elle allait être conviée aux Tuileries, la chose ne faisait aucun doute, sous le règne de Sa Majesté Louis-Philippe. Elle reverrait donc enfin les jours bienheureux, les soirs uniques

où les carrosses à housse et à grands marchepieds s'étant avancés devant le perron du Palais-Bourbon, elle pourrait de nouveau monter, elle aussi, avec M^{me} de Lavillegontier et ces deux pécores, M^{mes} de Quesnay et de Choulot, derrière la voiture qui portait Son Altesse Sérénissime ; le cortège s'arrêterait devant la grande porte des Tuileries, ayant coupé selon son droit, la file sans fin des équipages ; toute la « maison » du prince en descendrait, saluée par les factionnaires immobiles et l'arme au bras, par les officiers de service, les courtisans, les huissiers qui feraient écarter la foule ; on entendrait courir ce chuchotement : « Monseigneur... Bourbon... Condé... Son Altesse... » et les quatre dames d'honneur s'avanceraient à leur tour devant le souverain...

O minute exquise, heure d'ivresse et de délectation ! Sophie Dawes, baronne de Feuchères, se voyait déjà dessinant lentement sa belle révérence de cour, et plongeant dans sa jupe avec une exultante et triomphale modestie...

La cour !... Jadis, lors de son mariage avec M. de Feuchères, elle avait bien été sans doute présentée au feu roi Louis XVIII. Mais de méchantes gens avaient tant fait valoir près de Sa Majesté l'ignoble extraction de la nouvelle baronne !...

Puis celle-ci s'était, avec scandale, séparée de son mari, en 1824. D'où esclandre, interdiction de reparaître devant les yeux du roi... Bref, tout récemment, le 7 février 1830, et grâce au crédit du duc d'Orléans, Charles X consentait à recevoir M^{me} de Feuchères, encore qu'on la sût séparée de corps, et condamnée dans le procès intenté par son mari, et malgré que surtout la terrible duchesse d'Angoulême, intraitable sur ces questions, s'y fût opposée de toutes ses forces : mais quoi ! était-ce là réintégrer la cour, à la dérobée, pour ainsi dire, et par la petite porte ? Allons donc !...

Sophie Dawes, aujourd'hui qu'au milieu des ruines du vieux régime disparu, le duc d'Orléans, son obligé, son protecteur, et, pensait-elle, son ami, était devenu le roi des Français,

Sophie Dawes comptait bien briller aux Tuileries d'un éclat non pareil. Mieux encore, pourquoi donc ne songerait-elle point à une charge officielle, hardiment, franchement, glorieusement? Elle était jeune encore, trente-cinq ans, guère plus, ambitieuse, active. Le duc de Bourbon lui laisserait par testament les domaines de Saint-Leu, de Mortefontaine, et quelques millions, elle serait très riche. Son neveu James, ses créatures la serviraient fidèlement... Longue vie au roi des Français! La victoire lui semblait assurée. Il ne s'agissait que d'envahir les Tuileries, de s'y faire saluer, remarquer, craindre, envier, admirer!...

M^{lle} de Fozambray revint avec deux filles de chambre qui portaient la fameuse robe... Un éblouissement! Qu'on se figure un corsage décolleté de soie presque argentée, pris sous un réseau en fils de la Vierge; les manches énormes et fort courtes étaient formées chacune d'un volant très fourni, comme touffu, si l'on eût osé dire; et la jupe, d'argent aussi, que couvrait le même réseau de neige, se fron-

çait en s'évasant vers des bouquets de roses...

Hélas ! il eût fallu qu'une sylphide, ou M^{lle} Taglioni en personne, fée de la danse, eût donné vie à cet ajustement. Seule une frêle nuque, seules des épaules délicates se fussent élevées avec assez de grâce au-dessus de ces manches hardies, presque insolentes, et l'on eût souhaité des pieds de Cendrillon comme des jambes bien fines sous toutes ces roses que balançait le cotillon court. Or au contraire, quand Sophie Dawes, n'y tenant plus, prétendit essayer sur-le-champ ces émouvants atours, M^{lle} de Fozambray se retint mal de rire à la vue des bras athlétiques et du torse de ribaude qui gonflèrent le pauvre petit corsage, cependant que la jupe s'agrafait à grand'peine, et perdait toute légèreté en découvrant des chevilles de débardeur. M^{me} de Feuchères ressemblait ainsi à un bœuf orné de papillotes, plutôt qu'à une baronne du bon ton en tenue de gala.

Néanmoins elle était aux anges. Non qu'elle n'eût l'habitude de porter les plus somptueuses

toilettes ; trônant comme chez elle à Saint-Leu, à Chantilly, au Palais-Bourbon, bref en toutes les demeures du vieux prince, et cela en dépit des autres dames d'honneur, elle se croyait obligée de recevoir les hôtes de Son Altesse ainsi que l'eût pu faire la feu duchesse de Bourbon elle-même. Et presque chaque jour, pour le dîner intime, c'étaient des étalages de perles, de dentelles, de diamants, et des parures à n'en plus finir. Mais cette robe-ci avait un attrait tout particulier : elle irait à la cour, elle serait celle que les gazettes décriraient au lendemain de la première réception importante donnée aux Tuileries par Sa Majesté. Et Sophie se contemplait avec amour dans la grande glace ovale. Et il fallait que les servantes levassent à bout de bras les deux candélabres, malgré leur poids, toutes bougies allumées, et que M^{lle} de Fozambray finît par monter sur une chaise en tenant une lampe entre ses mains, au risque d'en briser le globe et d'en répandre l'huile. M^{me} de Feuchères se voulait admirer des pieds à la tête.

Un détail toutefois la chagrinait un peu. A la cour du roi-citoyen, l'usage ne serait certainement plus, comme sous Louis XVIII et Charles X encore, de porter dans les cheveux ces longues barbes de dentelles, qui retombaient jusque sur les épaules, et distinguaient immédiatement les femmes admises, invitées aux Tuileries. Telle était au temps des deux rois précédents la coiffure nécessaire, traditionnelle, prescrite même. Quiconque avait alors les barbes se rendait manifestement à la cour. Et notre baronne se rengorgeait si fort à la pensée de son éclatante revanche mondaine qu'elle eût voulu publier, proclamer, afficher sur les murs :

« Regardez bien tous, manants, c'est aux Tuileries, oui, aux Tuileries, chez la reine, que se rend Sophie Dawes, baronne de Feuchères !... »

Les barbes eussent de toute évidence démontré cela. Décidément, les vieux usages ont leur prix. Et Sophie forma le dessein, dès qu'elle aurait quelque influence dans l'État, d'encourager la réaction.

Faute des précieuses dentelles, pourtant, un haut casque de roses se dresserait, comme il convenait, sur ses cheveux, et, gantée de blanc, l'éventail et le mouchoir aux mains, M^{me} de Feuchères ferait des grâces à miracle sous les yeux ravis de Sa Majesté. Autour d'elle tourbillonneraient les douairières et les jeunes duchesses, et les hommes en culotte, couverts de plaques et d'ordres, les uniformes étrangers, les dolmans merveilleux des magnats de Hongrie, les officiers écossais, le général Coletti en son fameux costume de palikare...

— On frappe encore ?... Va voir ce que c'est, Adèle.

— Madame, c'est le souper. Monseigneur descend, et ces dames font cercle déjà.

— Bien, bien, j'y vais...

Force fut, bon gré mal gré, de quitter la belle robe !... Ainsi que Perrette ayant versé son pot au lait, M^{me} de Feuchères, en changeant de toilette, redevenait soudain simple dame d'honneur auprès d'un vieillard reclus et séparé de la vie publique, et même moins que

cela, femme outrageusement condamnée dans un procès en séparation, et pis encore, personne à peine tolérée dans le monde officiel, reniée et bafouée au faubourg Saint-Germain... Serait-il jamais possible, hélas ! d'effacer les mauvaises pages de sa vie, et de rompre cette quarantaine ?

Bah ! certainement, avec l'appui du roi, son obligé...

— Aïe ! Delphine !... vous me pincez !

— Que madame la baronne m'excuse... C'est cette boucle, derrière, qui ne joint pas...

— Vous êtes bien maladroite, ma fille !... Prétendez-vous que j'aie la taille si épaisse, avec vos boucles qui ne joignent pas ?... En vérité, la sotté !... Mais doucement, donc, doucement !... Vous casserez tout...

— Madame la baronne a raison : on ne fait rien de bon quand on se hâte, on a la tremblotte...

— Qu'est-ce qui vous presse ?...

Comme s'il n'eût espéré que ce mot, un maître d'hôtel envoyé par M. de Lavillegontier,

premier gentilhomme de la chambre, vint alors solliciter M^{me} de Fozambray, afin de lui mander, non sans alarme, que Son Altesse avait paru dans le salon des glaces, qu'Elle attendait, et que M^{me} la baronne daignât par conséquent faire toute diligence.

Aussi bien, M^{me} de Feuchères piquait la dernière épingle... Là, voici qui est terminé. Elle se trouve prête, enfin.

— Allez, vous autres, je n'ai plus besoin de vous... Toi, Adèle, tu peux monter dans ta chambre. Je n'aurai rien à te dicter, ce soir, et ne lirai point. Bonne nuit, mon enfant. A demain.

Sophie Dawes est seule à présent. Elle ne bouge point, écoute se fermer toutes les portes, et les pas s'éloigner, et jusqu'au moindre bruit se taire. Les plus faibles murmures, dans le château, lui sont familiers, non moins que tous les détours et les derniers recoins de Saint-Leu. Il y en a cependant d'assez secrets, mais non pas pour M^{me} de Feuchères.

C'est ainsi qu'ayant été prendre un trousseau

de deux clefs dans une cassette d'or, cachée elle-même au plus profond d'un tiroir, elle se dirige maintenant vers un cabinet situé près de sa chambre, sur le même étage. Elle y ouvre une porte pratiquée dans la boiserie, s'engage en un petit escalier tournant, arrive à l'étage inférieur, et se trouve devant une issue close. Ici, elle s'arrête encore, l'oreille au guet : or, de l'autre côté, rien, un profond silence, seulement une grave horloge qui bat...

Mme de Feuchères introduit doucement sa clef dans la serrure, fait jouer le panneau qui, bien huilé, s'écarte sans grincer. Il donne dans une salle ronde, une sorte d'antichambre. La baronne ne s'y attarde guère et entre délibérément en la pièce voisine, assez grande et qu'éclaire une vaste fenêtre, dont l'espagnolette se trouve à hauteur d'homme. Vis-à-vis du lit, une cheminée sculptée habille tout un panneau, cependant qu'un secrétaire d'acajou, surmonté par un buste du duc d'Enghien et par deux flambeaux, se dresse près de la fenêtre. Sur l'autre cloison règne un beau portrait

du feu prince de Condé, figuré en général en chef de l'armée des émigrés. Ce vénérable et malheureux capitaine était, on le sait, le propre père du duc actuel de Bourbon, et cette pièce, où vient de se glisser comme une voleuse M^{me} de Feuchères, n'est autre elle-même que la chambre à coucher de Son Altesse. Sophie Dawes court au secrétaire, que lui livre la seconde des deux clefs. En rabattre le panneau est l'affaire d'un moment. Elle n'a point de temps à perdre en effet : toute la compagnie s'impatiente à coup sûr, dans le salon aux glaces, et, outre l'inconvenance de faire durer l'attente, on pourrait s'inquiéter, monter et la surprendre. Elle saisit donc à la hâte, en un coin qu'elle connaît bien, une enveloppe de parchemin, fermée à la cire, et sur laquelle se lit cette phrase : *Ceci est mon testament.*

Au moyen de deux petites marques tracées sur la clef, elle mesure le cachet et en vérifie la direction par rapport aux coins du papier. M^{me} de Feuchères sourit... Allons, le cachet

est toujours bien le même, et Monseigneur, son *dearest friend*, comme elle le nomme, n'a point encore aujourd'hui ajouté le moindre codicille. Ah ! ce testament, c'est qu'il représente toute la fortune d'abord, puis tout l'avenir, toute la gloire future de l'ambitieuse et fouguese baronne !...

Dès l'année 1822, le duc de Bourbon, poussé par M^{me} de Feuchères, qui jetait là les bases d'un plan fort bien ourdi, avait déjà consenti à être le parrain du petit duc d'Aumale, fils de S. A. R. le duc d'Orléans. Et depuis lors, l'opiniâtre baronne n'avait eu de cesse qu'il n'eût institué son filleul pour héritier. Le roi Charles X lui-même, il est vrai, le poussait à faire choix d'un prince dans la famille royale sur la tête duquel reposerait l'immense, l'incalculable fortune des Condé. Et M^{me} de Feuchères surenchérissait là-dessus, revenait chaque jour à la charge :

— Hélas ! *dearest friend*, lui disait-elle, ne va-t-on pas jusqu'à croire que c'est moi qui mets obstacle à la rédaction de votre testa-

ment ? Dans quelle affreuse position un tel soupçon me jette, vous le concevez ! Adoptez dès maintenant, puisque vous n'avez plus de descendants directs, un héritier parmi vos parents, votre filleul par exemple, le duc d'Aumale. Ce sera me laver à la fois d'une accusation qui m'est pénible, *my dearest friend*, et déférer aux souhaits du roi, non moins qu'à assurer la conservation des apanages qui appartiennent à votre famille, du nom si éclatant qui est le vôtre...

En effet !... Et c'était aussi, du même coup, donner une garantie aux legs importants, colossaux même, que le vieux duc prétendait faire à sa fille adoptive, à sa chère amie, à sa dévouée gouvernante Sophie Dawes. C'était encore, par surcroît, procurer à celle-ci la bienveillance presque forcée du duc d'Orléans, ce dernier ne pouvant d'honneur la marchander à celle dont le crédit dotait si magnifiquement l'un de ses fils.

Si Paris valait une messe, les domaines et les millions des Condé valaient bien quelques

sourires et quelques menus services !... D'autant que les relations de Monsieur d'Orléans avec Monsieur de Bourbon, son oncle, étaient tout juste correctes, sans rien de plus. La signature enfin mise, bien à contre-cœur peut-être, au bas de ce testament, le 30 août 1829, n'avait été obtenue que grâce à l'obstination implacable et presque sauvage de M^{me} de Feuchères. L'Altesse Royale ne l'ignorait qu'à demi, sans doute. Comment donc refuser après cela sa protection très puissante à la dévouée baronne ? Et à plus forte raison, maintenant que le duc d'Orléans était devenu Louis-Philippe, roi des Français...

Mais une horrible inquiétude tenaillait M^{me} de Feuchères.

Depuis les journées de Juillet, le duc de Bourbon, taciturne et très sombre, blessé jusqu'au fond de l'âme en ses sentiments d'ardent légitimiste, n'allait-il point changer d'avis, déchirer son testament et le refaire en faveur du petit comte de Chambord, fils du duc de Berry ? On l'avait entendu dire plusieurs

fois : « — Que deviendra cet enfant-là ?... » en parlant du marmot parti pour l'exil, et qu'il tenait à part lui pour Henri V, le seul véritable roi de France après l'abdication de Charles X.

Si bien que la baronne, dévorée de souci, s'en venait ainsi chaque jour vérifier en grand mystère le cachet rouge de l'enveloppe en parchemin.

Ce soir-là, cependant, rien encore de fâcheux, d'irréparable, ne s'était produit. Le testament demeurait intact, et nul indice ne laissait prévoir que le vieillard en eût dû rédiger quelque autre.

Tout allait bien.

La baronne remit les papiers en ordre, referma le secrétaire, quitta la chambre silencieuse et rentra dans ses appartements, d'où elle ressortit enfin, mais d'un autre côté, en faisant cette fois claquer bruyamment toutes les portes.

Quand elle parut, ridicule et parée comme une châsse, sur le seuil du salon aux glaces, la petite cour attendait depuis plus d'une demi-

heure et maugréait fort. En l'apercevant, il est vrai, des sourires assez vils enlaidirent les visages.

Mais quoi ! elle n'avait cure ni des flatteurs, ni des railleurs, si par miracle il se fût trouvé de ces derniers. Elle s'avança, pesante et majestueusement dédaigneuse, parmi les hommes gourmés dans leurs grosses cravates blanches, et les femmes qui, assises, semblaient contrefaites, grâce à ces déraisonnables manches à gigot. La dame Sophie Dawes, baronne de Feuchères, ne consentit à baisser le front qu'au milieu du salon, pour faire sa révérence, et encore point très bas, devant un seigneur chenu, grand et maigre, un peu courbé, nonobstant la canne qui le soutenait.

Ce personnage, que tous les autres entouraient et qui portait, à l'ancienne mode, un habit bleu et ses cheveux blancs serrés par un ruban, était en personne Son Altesse Sérénissime Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon, prince de Condé, — un pauvre vieux bonhomme, au demeurant.

III

UE petit jour pointait déjà quand la diligence de Pontoise s'approcha de Paris, cahin-caha, et non sans sonner la ferraille. Le fameux arc triomphal entrepris jadis à la gloire de l'empereur Napoléon s'élevait confusément là-bas, informe et blanchâtre derrière sa palissade ; dans le fin matin, les fermes, les masures de nourrisseurs apparaissaient de loin en loin, le long de la route de Neuilly, comme de vagues bâtiments en toile et en carton, destinés à quelque décor de théâtre. La guimbarde charriait une dizaine de dormeurs dodelinant de la tête, à l'exception d'un gaillard au nez rouge toutefois, qui grailonnait, toussait, remuait les jambes, et semblait d'une humeur affreuse : c'était sir George

Dawes. De dépit, il n'avait voulu souffrir que le moindre roussin appartenant à Monseigneur fût mis à sa disposition pour s'en revenir à Paris ; mais, ayant loué de ses deniers une méchante carriole de paysan, il s'en était allé ainsi en pleine nuit jusqu'à Herblay, afin de prendre la diligence au passage. Et c'est de la sorte qu'il réintégrait sans gloire sa bonne ville de Paris, ses tripots, et la chienne de vie qu'y mène quiconque se voit habituellement démuné d'argent, et désormais, hélas ! privé en outre de tout crédit.

Cependant les contours se précisaient de minute en minute, et l'on distinguait jusqu'au bout la grande allée déserte des Champs-Élysées, quand la diligence s'arrêta, pour la visite des douaniers, à la grille de l'Étoile...

Assez loin de là, l'aube triste se levait aussi dans une petite chambre, au quatrième étage d'une maison sans apparence sise en la rue Saint-Honoré, non loin de la rue Royale.

La lumière faible se glissait comme sournoisement par la fenêtre, et l'on eût dit qu'elle

eût prit plaisir à éclairer un par un les objets épars, dont tour à tour l'aspect révélait ce qu'il y avait de misère dans cette chambre, de misère dorée, et, pis encore, de misère cachée.

C'étaient d'abord en un coin des cravaches et des cannes ; l'une de ces dernières, la plus belle, celle du moins qui se distinguait le mieux dans ce demi-jour fade, était privée de sa poignée : on avait dû dévisser cette poignée, sans doute précieuse, afin de la vendre ; il était du moins permis de le croire lorsque, en se tournant, on jetait les yeux sur une assemblée nombreuse et imposante de souliers, depuis l'escarpin du soir jusqu'aux fins étuis destinés à taquiner un cheval de race, ou aux solides bottes de vénerie, ornées de revers fauves, mais toutes chaussures dont les talons tournaient, le vernis se coupait, et le cuir portait çà et là des pièces ajoutées. Sur une chaise reposait une guitare, dont une corde retombait, brisée. Quelques vêtements, fort blanchis aux coudes, pendaient le long des murs ou s'entassaient dans une malle ouverte. Un paquet de

livres s'amoncelait, tout ficelé, sur le sol : qui sait ? la suprême ressource apparemment, le dernier ballot destiné aux libraires ou au marché du Temple. Puis, des chapeaux de toutes sortes, une bouteille fêlée, quelques verres, des éperons, des ustensiles de toilette, des fioles de parfums, d'ailleurs vides ; rien qui valût, en somme, rien qui pût avoir le moindre prix pour un marchand, sinon peut-être deux petites miniatures fixées sur une cloison, une dame en costume datant du Consulat, et une autre en amazone, portant les manches bouffantes et le voile à l'anglaise, la mère évidemment et quelque cousine du tout jeune homme étendu là, sur le lit, et qui dormait à peine, qui sommeillait plutôt et rêvait à de sombres choses, car ses lèvres s'agitaient et ses sourcils demeuraient légèrement contractés.

Nommons-le, c'est le comte Rodolphe-Élie-Gilbert Arnaud d'Ancourt. Il n'a que vingt-trois ans, et il y paraît, à le voir ainsi sur son oreiller, le poing à la joue et les cheveux ébouriffés, comme un enfant qui boude.

Cependant ses lèvres s'agitent davantage, il va se réveiller.

Le jour est entièrement venu, si bien qu'à présent on peut lire distinctement les papiers épars sur la table. L'un de ceux-ci se trouve posé par-dessus tous les autres, et c'est, hélas ! un exploit d'huissier, rien moins que l'annonce d'une saisie.

« A la requête de... »

Ciel ! que de noms ! le tailleur, le bottier, deux restaurants, une fleuriste, un carrossier ! Et l'échéance tombe demain matin... Rodolphe-Élie-Gilbert Arnaud d'Ancourt, qui ouvre les yeux dans ce moment même, aperçoit le maudit papier, secoue la tête, soupire, puis se tourne furieusement de l'autre côté et se rendort.

Il ne s'éveilla définitivement qu'à neuf heures, quand son domestique Prosper entra dans la chambre. Prosper était d'un modèle on ne peut plus fashionable. Entendez par là un petit bout d'homme tout exigü et maigriot, qui devait figurer à merveille sur le siège d'un

tilbury, ce genre de palefrenier en miniature enfin que l'on appelait un « tigre », un tigre gros comme le poing. Néanmoins il ne parlait pas anglais, ce qui était fâcheux ; il n'avait même point l'accent britannique, ce qui était déplorable, et sa livrée montrait un peu la corde, ce qui achevait de le gêner. Son maître lui dit en bâillant :

— Prosper, tu iras me chercher M. Kellet, tout de suite...

— Tout de suite ? Mais le matin, M. Kellet ne voudra jamais venir. C'est à cette heure-ci qu'il a le plus à faire.

— Obéis, que diable ! Va-t'en quérir M. Kellet. Tu lui diras qu'il s'agit d'être payé. Tu verras s'il va courir ici...

Sorte de courtier en chevaux anglais, alors si recherchés par les dandys, John Kellet, qui logeait près de la Cour des Coches, à deux pas de la rue Royale, conservait dans ses écuries la fameuse *Pretty Bell*, la très belle jument du jeune comte Arnaud d'Ancourt, bête admirable née officiellement à Newmarket même, et que

jamais encore le malheureux Rodolphe n'avait, quelle que fût sa misère, voulu seulement songer à vendre.

Pauvre Rodolphe ! Orphelin dès sa treizième année, il avait à vingt et un ans perdu son tuteur et dernier parent, un oncle hobereau, veneur farouche, qui l'avait élevé dans le fond des Ardennes à chasser quatre fois la semaine parmi des forêts profondes, en selle dix heures par jour, derrière vingt mauvais chiens et un piqueux d'occasion. Le jeune homme quittait le rudiment enseigné par le curé de son village, pour les galopades interminables à la queue d'un sanglier vagabond ou d'un daguet fantasque, et c'était l'oreille encore pleine des sonneries du cor ou des hurlements de la meute qu'il se remettait à conjuguer des verbes grecs, ou à déchiffrer les voyages d'Énée.

Sitôt son deuil passé, ayant réalisé l'héritage de son oncle, vendu la bicoque provinciale, deux ou trois champs, les chevaux fourbus, les tuniques délavées, les fouets, les trompes et jusqu'au dernier limier, le petit comte Rodolphe

s'en était venu à Paris avec une fortune présentable. Il y avait de cela deux belles années, exactement : les chevaux anglais qu'il aimait de passion, comme il convient, quelques aventures, plusieurs duels, les cartes, les soupers fins, un train de maison, la tenue d'un jeune seigneur vraiment « buckingham », — et notre infortuné Rodolphe s'était trouvé tel que le voici là, dans ce lit, au milieu d'une chambre unique et démeublée, en possession de nippes fanées, de bottes défraîchies, sous le coup d'une saisie imminente, et prêt à vendre, hélas ! la dernière, la plus magnifique de toutes ses montures, cette délicate et fière *Pretty Bell*, qui depuis trois mois mangeait chez John Kellet un foin non payé et de l'avoine due.

Rodolphe, levé enfin, et après s'être lui-même rasé le milieu du menton et le haut des joues avec le plus grand soin, en était à se friser les cheveux, quand on frappa. Une bonne figure ronde apparut.

— Ah ! bonjour, Kellet. Je vais vous payer, mon cher...

Le plus frais sourire arrondit encore le visage rubicond.

— Mais pas avec des écus sonnants...

Combien les pires physionomies gagnent en grâce, dès qu'elles tempèrent leur gaité de quelque mélancolie!

— Et c'est vous qui me devrez même encore assez d'argent...

Tout beau! jamais un citoyen britannique ne souffrit sans indignation que l'on raillât en sa personne l'altière Albion!

M. Kellet était devenu cramoisi.

— Eh là! qu'y a-t-il, mon bon Kellet, vous trouvez-vous mal?

— Mais, monsieur le comte me permettra...

— Écoutez-moi donc, avant de vous échauffer ainsi! Savez-vous, mon cher, à quoi je me suis résolu? Eh bien! je vais vendre *Pretty Bell*. Et à qui vais-je la vendre? A mon ami John Kellet en personne...

Mon Dieu, ce petit « monsieur le comte » était assez sympathique, en somme. Il n'est que de s'entendre, et déjà master John lui

trouvait de la raison, pour un Français, et de l'esprit.

— Oui, reprit Rodolphe, c'est à mon ami Kellet que j'ai formé le dessein de vendre la chère, l'admirable *Pretty Bell*... Et vous sentez, j'imagine, quelle preuve d'estime et d'affection je vous donne là? En effet, j'en sais plus d'un, parmi les gentlemen-riders du Champ de Mars ou les habitués du rond Mortemart, qui voudraient bien avoir *Pretty Bell* dans leurs écuries, et ceux qui l'achèteraient ainsi, tout de suite et les yeux fermés, vous les connaissez bien, Kellet, ce sont par exemple le major Frazer, ou le prince Lobanoff, ou M. Eugène Sue, ou surtout mon ami lord Seymour... Eh bien! ces messieurs n'auront pourtant pas la jument, et c'est à vous, mon bon, que je la réserve. Vous me la paierez deux cents louis, et...

John Kellet ne répondit pas un mot. Il ramassa seulement son chapeau, déposé sur une chaise, et fit mine de saluer Rodolphe.

— Vous me la paierez cent cinquante louis,

continua celui-ci comme s'il ne se fût aperçu de rien, et après tout...

— Monsieur le comte se rappelle qu'il me doit de l'argent ?

— Bah ! quelques écus, au plus !...

— Je vous donnerai 500 francs de *Pretty Bell*, et quittance des quelques écus, comme dit monsieur le comte...

— Au revoir, Kellet.

Rodolphe, qui essayait son fer chaud sur l'exploit de l'huissier, semblait on ne peut plus négligent et détaché.

Master John, sur le pas de la porte, prononça deux mots définitifs :

— Cinquante louis !

— Soixante-quinze, Kellet, pas un de moins !

Le marchand sortit, referma la porte, descendit quelques marches de l'escalier, puis les remonta, rentra dans la chambre, et dit poliment à Rodolphe :

— Voici les soixante-quinze louis ; monsieur veut-il les compter ?

Le bandit savait bien que, feignant bientôt d'avoir dans la semaine reçu de Newmarket l'incomparable jument, il la revendrait le quadruple à quelque innocent de province, ou tout au moins le double aux connaisseurs du Bois de Boulogne, sinon le triple à lord Henry Seymour, pour peu que ce dernier fût de bonne humeur, ayant assommé la veille quelque boxeur ou quelque prévôt d'armes.

Rodolphe acheva de s'habiller, revêtit une redingote fumée-de-Londres, le moins fatigué de ses pantalons, des bottes vernies que n'avaient point atteintes de trop graves blessures, et comme il se sentait le cœur gros, sinon les larmes aux yeux, en songeant à *Pretty Bell*, il sortit sur le boulevard, et entra la badine sous le bras au café Hardy, où il se commanda un charmant repas, fort artistement arrosé par des vins précieux. Après quoi, non sans être un peu gris, il se dirigea vers le Palais-Royal. Il se rendait au tripot.

IV



l'usine de jeu qu'était le numéro 36 du Palais-Royal, une grande table de trente et quarante constituait le centre, le cœur, l'autel et comme la chaudière même de cet établissement diabolique. Autour de cette longue et crasseuse toile cirée, où présidait le petit vieux tailleur de cartes, grouillait et se ruinait une foule sans cesse renouvelée. On y voyait toutes les formes de vêtements, depuis la redingote boutonnée haut du grognard d'Empire, jusqu'à celle du bourgeois paternel, ouverte sur un gilet de nankin bien fatigué ; depuis le frac usé du pauvre diable, jusqu'à la veste en coutil de l'employé de magasin. C'était une assemblée confuse et trop souvent malodorante de personnages inquiets,

irrités, convulsés, torturés, méfiants, se surveillant l'un l'autre, s'arrachant mutuellement leur argent, et leur honneur, et leur âme, et leur vie même, eût-on dit à observer certains visages. Entrait, sortait qui voulait, sans saluer. Rodolphe apparut, se posta debout près du tailleur de cartes, et commença de jouer, à petits coups, pour mieux varier ses chances, louis par louis.

Il perdit d'abord près de 500 à 600 francs, tout doucement.

Il se tenait toujours héroïquement droit et debout, ne voulant point s'asseoir au tripot, par souci d'élégance et par superstition. Cependant la sueur lui perlait sur le front, et il pâlisait à chaque nouvelle pièce d'or qui quittait son gilet et s'enfuyait sous le râteau du banquier. Enfin, il se dit tout bas :

— Voici le dernier, l'irrévocable dernier. Après, je m'en vais...

Et il jeta un louis sur le rouge. Le rouge sortit : il gagnait ! Puis deux fois de suite, puis trois, puis il doubla, il gagnait toujours. La

chance tournait. Son cœur commença de battre à grands coups. Allait-il retrouver une fortune, pouvoir du moins faire face à l'huissier demain matin, éviter la prison pour dettes?... Un torrent de joie secrète l'envahissait, et de ses doigts fébriles, tremblants, il saisit toute une pile de pièces dans sa poche, avança la main et les allait poser...

— Eh là!!... Arrêtez, arrêtez, on triche!

— Mais, monsieur!

— Les cartes, là, par terre!!... Canaille!!

Prenez les enjeux!...

— Suspendez tout!... A la garde!...

— Misérable!!...

— Qu'on le fouille!

— Fouillez le banquier aussi!...

— A moi!... A la garde!... Tenez-le bien!...

Ah! bandit! vol...

Et les coups de pleuvoir dans un brouhaha, dans une mêlée subite! Rodolphe, affolé, eut l'impression qu'on s'accrochait à son vêtement, qu'on le déshabillait presque dans la bagarre. Ce n'était pourtant point à lui que l'on en

avait, et au bout d'un instant de tumulte indescriptible et d'un tapage fou, un solide et corpulent gaillard au nez rouge apparut au fort de la bataille, immobilisé et comme ligoté par sept ou huit énergumènes écumants de colère. Un paquet de cartes tombées devant lui, et piétinées, s'étalait sur le parquet. Le banquier, vert d'émotion, ne soufflait mot, à demi mort sur sa chaise. Quant à l'homme au nez rouge, il hurlait :

— Mais êtes-vous fous?... Damnée ma vie! êtes-vous fous?... Aussi vrai, gentlemen, que je m'appelle George Dawes...

— Tu as voulu tricher, canaille! J'ai vu les cartes tomber de ta main...

— Ce n'est pas vrai! Je suis hors de tout soupçon! Et l'honorable banquier ne saurait être accusé! Qu'on nous fouille!...

— Ramassez donc les cartes, vous autres!

— Si quelqu'un a tenté de mettre des portées sous les mains du banquier, ce n'est pas moi, moi écuyer du duc de Bourbon!... Fouillez donc mon voisin, plutôt!...

— Nous étions tous tes voisins, gremlin !

— Mais non !... C'est monsieur, là !... Fouillez-le donc, lui !

Et, révolté, bavant de rage, George Dawes désignait Rodolphe d'un doigt frénétique.

De fait, durant tout le temps que le comte Arnaud d'Ancourt avait joué, passionnément attentif au flux et au reflux de son argent, sir George s'était tenu près de lui : mais Rodolphe ne l'avait seulement pas remarqué. Celui-ci cependant comprit ce qui arrivait. Ayant par maladresse laissé tomber un paquet de cartes préparées qu'il voulait glisser au banquier, et s'étant fait prendre ainsi, le tricheur espérait se sauver en l'accusant, lui, Rodolphe !... Un sursaut d'indignation le souleva, il voulut s'élancer...

Mais vingt poings le saisirent :

— Une minute, jeune homme, il faut s'expliquer !...

Et déjà des mains brutales prétendaient le fouiller.

Mais un vieillard imposant et glabre s'avan-

çait, flanqué des trois garçons de salle, tout raides dans leurs livrées râpées. Il implora quelque silence, on se tut tant bien que mal.

Une véritable angoisse se lisait sur les traits du vénérable personnage, qui n'était autre que le maître ou le gérant du tripot, descendu en toute hâte de la soupente où il logeait, au-dessus de la salle de jeu.

— Messieurs, balbutia-t-il, messieurs, n'appellez point la garde!... A quoi bon? Ce serait jeter le discrédit sur cette maison... et sur vous-mêmes. Au nom du ciel! messieurs, laissez la garde en repos, et faisons entre nous nos affaires... On parle d'un tricheur? Eh bien! toutes les portes sont closes, nul ne peut, nul ne veut, je pense, s'échapper : si quelque gremlin a tenté de glisser au jeu des cartes préparées, il doit en avoir d'autres sur lui. Nous fouillerons ceux qu'on accuse, c'est notre droit...

Le banquier à redingote verte ne demandait pas mieux que d'être fouillé : s'il n'avait sans doute pas la conscience très pure, il se savait du moins les poches vides, et ce fut bien volon-

tiers qu'il tendit aux assistants sa redingote d'abord, puis son gilet. George Dawes, de son côté, se dénudait positivement, arrachant jusqu'à sa chemise qu'il retourna comme un gant. Rien de suspect ne fut trouvé sur eux.

Restait Rodolphe qui, gardé à vue, et d'ailleurs à demi étourdi par la stupeur et l'indignation, demeurait là, les yeux égarés, incapable qu'il semblait de bouger seulement. On lui tira rudement son habit...

Une clameur furieuse s'éleva aussitôt : le gérant du tripot, en glissant les doigts dans la poche de cette redingote élégante et jadis taillée par Staub, venait d'en extraire toute une série de portées préparées d'avance, et même, serré dans un mince papier de Chine, un beau jeu neuf d'écarté, dont le roi était sensiblement marqué; on le sentait au doigt, pour si peu expérimenté que l'on fût.

Le tumulte reprit de plus belle.

— Le coquin!... Comment s'appelle-t-il?...
Aux galères!... En prison!...

D'un portefeuille armorié en maroquin vert,

le vénérable gérant retira des adresses et un passeport : il lut le nom qui s'y trouvait écrit.

— Arnaud d'Ancourt, fit-il, et comte, en outre... Parfait!... Eh bien, monsieur le comte Arnaud d'Ancourt, il faut sortir, je vous prie, et ne plus jamais vous représenter ici. Si vous y reveniez, l'établissement porterait plainte, cette fois. Allez, monsieur Arnaud d'Ancourt, allez... Garçons, emmenez-le.

Les trois garçons de salle s'emparèrent de Rodolphe, lui mirent sur la tête son chapeau, lui mirent sa redingote au dos, lui mirent la main au collet, et l'on expulsa sous les huées, par une porte de service, le malheureux petit comte ahuri, hébété, sourd, aveugle, à demi évanoui — perdu!

Il se trouva tout seul sous les galeries du Palais-Royal, ayant laissé sa canne dans la bagarre, les bras ballants, rhabillé tout de travers et le chapeau campé de guingois. Il demeurait immobile et les larmes aux yeux, marmonnant avec volubilité :

— C'est indigne ! c'est indigne !..,

Il songeait à remonter, à se ruer là-haut, à tuer, à mordre, à faire un procès, à mettre le feu... Et puis, quoi!... un cercle se formait peu à peu autour de cet halluciné qui parlait tout seul : il s'en aperçut soudain, et s'en fut droit devant lui, en chancelant. On s'écria :

— Il est gris... Bon voyage... Attention aux trottoirs... Tu n'as plus tes gants jaunes, mon petit?... Encore une bouteille, ça forme la jeunesse!...

Mais il allait, il allait, sans même entendre les quolibets. Il gagna la Seine, suivit le quai, sortit de Paris, marcha sur la berge... Peu à peu, il s'était calmé, et reconstituait à merveille, maintenant, ce qui s'était produit.

Parbleu! l'affaire était claire : le chenapan, le nommé George Dawes, avait laissé tomber par mégarde les cartes qu'il voulait passer au banquier, sans nul doute de connivence avec lui : après quoi, dans le tohu-bohu et la lutte, le gremlin avait trouvé moyen de glisser les autres cartes préparées et marquées qu'il portait encore sur lui dans la poche de son voisin,

Rodolphe : ces gens-là sont tous habiles prestidigitateurs, et le petit comte se rappelait maintenant l'étrange manière dont il avait été bousculé pendant le tumulte.

Fouillé ensuite, et trouvé porteur des jeux suspects, comment Rodolphe aurait-il pu se disculper ? Et même, à présent qu'il revivait clairement toute la scène, que faire ? Revenir, crier sur les toits sa bonne foi, donner sa parole d'honneur, parler de sa vie sans tache ? Mais la bonne foi et les paroles d'honneur, on sait ce que cela vaut, au tripot...

Quant à la vie sans tache, hélas ! il était vrai jusqu'à présent. Mais demain matin l'huisier entrerait chez Rodolphe, qui, saisi et insolvable, irait assurément à la prison pour dettes. Certes, l'on s'y trouvait parfois en fort bonne compagnie : pourtant, le bel effet que produirait, venant par là-dessus, cette accusation de tricherie, accusation mensongère et infâme, et dont pourtant il lui était impossible de se justifier ! Car la nouvelle avait dû s'ébruiter rapidement, colportée de bouche en

bouche au Palais-Royal, et de là gagnant le boulevard :

— Un certain comte Arnaud d'Ancourt avait triché au jeu !

Cinq cents personnes le disaient peut-être dans Paris, à cette heure...

Évidemment, il eût fallu de toute nécessité faire un procès, exiger une enquête sur la vie privée de ce George Dawes, sur le passé du banquier douteux, sur l'honnêteté du jeu dans ce tripot n° 36. Évidemment... Mais quels témoignages en sa faveur eût pu trouver Rodolphe ? Tout le chargeait. Et quand on saurait que, le lendemain matin, le comte Arnaud d'Ancourt allait être saisi, comment essayer même de se défendre ? Toutes les vraisemblances seraient contre lui...

Une chaleur écrasante étouffait bêtes et gens, par cette torride journée d'août. Parvenu au village de Passy, toujours en suivant machinalement la Seine, le malheureux Rodolphe, découragé, épuisé de détresse et recru de fatigue, se laissa tomber contre le talus d'un

chemin, se mit à pleurer de toute son âme, comme un enfant qu'il était encore ou presque, et peu à peu, ainsi qu'il arrive également aux enfants, tout en pleurant il s'endormit.

.

Quand il s'éveilla, il faisait un peu moins chaud déjà. Une brise fine courait çà et là sur l'herbe. Rodolphe mourait de soif.

Des jardiniers, des maçons, un batelier, sa rame sur l'épaule, passèrent sur le chemin, regagnant Passy. Le jeune homme envia tous ces gens-là. Eh quoi ! ne pouvait-il être courageux, lui aussi, quitter le boulevard, disparaître et gagner sa vie ? Un postillon, à son tour, défila devant lui, retournant au pas à la ville ; il chevauchait sur un roussin gris, tout harnaché de vieux cuirs poussiéreux, menait en main une grosse jument pacifique, et chantait à tue-tête. Rodolphe le suivit longtemps des yeux, puis se leva, marcha encore jusqu'à une auberge, où il se désaltéra et dîna. Après quoi, hélant la première carriole qu'il aperçut, il se fit pour une pièce blanche ramener à

Paris jusqu'à sa porte, rue Saint-Honoré.

Son domestique Prosper dormait, bouche bée, dans un fauteuil, quand Rodolphe rentra au logis.

— Prosper, fit-il, éveille-toi, allume les bougies... Bien... Maintenant, je te dois des gages, il me semble. Combien ?

— Quatre mois, monsieur.

— Les voici. Ce n'est pas tout. Tu as des papiers, des lettres de tes anciens maîtres, certifiant que tu t'es bien conduit dans leurs maisons ?

— J'en ai cinq, monsieur, une qui me recommande comme aide-jardinier, une comme palefrenier, une comme tigre-jockey, et une comme deuxième cocher. Elles sont, monsieur le sait bien, de madame la duch...

— Il suffit. Je t'achète les trois dernières, et je t'en donnerai une autre, magnifique, certifiant que tu es resté à mon service tout ce temps-là. Cela te va-t-il ?

— Monsieur me renvoie donc ?

— Non, seulement je vais voyager. On ne sait ce qui peut arriver.

— Mais...

— Je te paierai ces lettres cinquante francs l'une.

— D'accord, monsieur, d'accord ! Je vais les chercher.

— Va.

Prosper reparut bientôt avec les papiers dans la main. Son patron écrivait.

— Attends ! lui commanda-t-il.

Rodolphe rédigea d'abord la lettre promise, et la remit ainsi que la somme convenue.

Ensuite le comte Arnaud d'Ancourt réunit plusieurs paperasses, des liasses de billets liés avec des rubans fanés, des titres anciens de propriété, le plan d'un vieux château, des actes de mariage, de naissance, de baptême, une bague armoriée, un sceau, et l'une des deux miniatures pendues au mur, celle qui représentait une dame en costume du Consulat. Il fit de tout cela un paquet volumineux, qu'il cacheta.

Prenant alors une deuxième feuille de papier, Rodolphe écrivit :

« Monsieur,

« Pour une raison qui ne vous importerait guère, je dois quitter Paris. Or, de tous ceux que j'ai connus sur le boulevard, vous êtes sans contredit le plus singulier, le plus énigmatique, et par conséquent le plus capable sans doute de garder un secret. Je vous demande de me conserver fidèlement ce paquet : ce sont mes papiers de famille. Peut-être vous les réclamerai-je un jour. Peut-être mourrai-je au loin sans vous avoir revu. Soyez, de grâce, muet comme la tombe, et oubliez-moi. Si vous avez quelque place en vos écuries, vous y pourriez employer celui qui vous portera ces papiers : c'est un garçon qui sait monter un cheval à l'anglaise.

« J'ai l'honneur, monsieur, de me dire votre sincèrement affectionné,

« RODOLPHE ARNAUD D'ANCOURT. »

Le jeune homme mit l'adresse et appela de nouveau son domestique.

— Prosper, lui dit-il, prends ce paquet avec cette lettre. Tu iras porter le tout demain matin, dès l'aube, chez le major Frazer, à la chaussée d'Antin. Maintenant, va te coucher, je n'ai plus besoin de toi... Prosper !

— Monsieur !

— Donne-moi une poignée de main.

— Monsieur veut... ?

— Oui, imbécile, je veux ! Donne... Là... Au revoir, Prosper, dors bien.

Rodolphe était un peu ému, tout de même. Prosper parti, le comte Arnaud d'Ancourt dormit quelques heures. Puis comme l'aurore allait poindre, il sauta du lit, se rasa barbe et moustache, se coupa les cheveux par grosses mèches, passa une vieille culotte de peau jaune, épave du temps qu'il chassait à courre dans les Ardennes, joignit à cela une blouse et des galoches de tireur aux canards sauvages, et une toque écossaise qu'il traîna dans la cendre du foyer pour la bien salir.

Il posa cent francs sur la cheminée avec une carte : *Pour M. l'huissier*, y inscrivit-il.

Puis, empochant quatre autres louis, les derniers qui lui restassent, il descendit sans bruit, demanda le cordon, et s'en fut dans la rue.

Il se rendit à pied, par la ville encore déserte, à l'hôtel des Postes, et se présenta au bureau des enrôlements qui ouvrait à peine :

— Monsieur, déclara-t-il au commis, je puis faire un bon postillon. J'ai été garçon d'écurie, palefrenier, jockey...

— Nous avons peu de places disponibles, mon ami. On demande pourtant, je crois, des postillons dans le Cher, l'Allier, l'Oise...

— J'irai n'importe où.

— Eh bien, on va voir. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Prosper Ombredane. Voilà mes papiers...

RODOLPHE, ou, de son autre nom, le postillon Prosper, ne souffrit pas trop de son nouvel état.

Et d'abord on l'avait incontinent dirigé vers le relais d'Herblay, en Seine-et-Oise, ce qui était déjà une bonne fortune, car ce bourg correspondait à trois autres relais point trop éloignés : ceux de Courbevoie et de Saint-Denis d'une part, de l'autre celui de Pontoise, le premier distant de trois petites lieues sur une bonne route, le second de quatre, et de deux et demie seulement le troisième.

En outre, à Pontoise et à Saint-Denis, de vraies villes, les maisons de poste se trouvaient toujours bien fournies en chevaux : il n'y avait jamais lieu d'aller plus loin ; que si

par contre le relais de Courbevoie ne valait pas grand'chose, et que faute d'animaux ou de personnel il fallût parfois, disait-on, le dépasser, l'on arrivait, en ce cas, au bout de deux lieues encore, jusqu'à Paris : et le postillon Prosper Ombredane se résignait assez bien, puisqu'il vaut mieux rire de tout, à fouler quelque jour au petit trot modeste de la poste cette route de Neuilly et cette allée des Champs-Élysées, que le jeune comte Arnaud d'Ancourt avait naguère si fréquemment parcourues au galop élégant de la souple *Pretty Bell*.

Puis Rodolphe éprouva d'une autre manière encore la bienveillance particulière du destin à son sujet. Il restait en effet trois paires de bottes disponibles au relais, lorsqu'il y arriva par la diligence, le soir même de son engagement. Or, de ces trois paires, l'une, hors d'usage, faisait eau et bâillait de partout ; l'autre ne se composait plus que de deux pieds dont on avait coupé les tiges, et la troisième était par miracle toute neuve. Le maître de poste la remit à Rodolphe, qui se pensa cloué

au sol quand il se sentit les jambes prises dans ces énormes machines, mais qui ne fut tout de même point fâché, pour un ancien dandy, de ne pas chausser le rebut de Marie-Pierre, de Brin d'Amour, ou de tel autre routier du roi.

Pour un dandy également, Rodolphe ne s'écorcha point trop sur les rudes selles postières. Il était d'abord accoutumé à monter à cheval chaque jour. Ses longues chasses d'autrefois lui avaient, révérence parler, tanné le cuir. Ajoutons que ces grosses bottes, si larges, ne pouvaient offenser aucun pied, et que Rodolphe portait une culotte jadis faite à sa jambe. Elle avait assez bon aspect, cette culotte, trop bon même, bien qu'elle fût en vulgaire cuir jaune et presque réglementaire. Quand ses nouveaux camarades la lui virent : « Où que tu as volé ça, Prosper ? A ton ancien patron?... » Tel fut le premier mot. Et plutôt par prudence que par nécessité, Rodolphe prit soin d'y coudre çà et là des pièces et d'épais morceaux, de vrais emplâtres.

Au surplus si, la chaleur aidant, le postillon Prosper eût craint pour sa peau, n'avait-il point le « baume Saint-Antoine » à sa disposition ? L'on nommait ainsi un pot de graisse, placé dans l'écurie de tous les bons relais : à quiconque cuisait tel ou tel point que vous devinez, vite ! un tour à l'écart, les chausses en bas, et une bonne tartine d'onguent placée où il fallait. Après quoi La Fleur ou Séraphin repartaient dispos.

D'ailleurs, le métier de postillon n'était point si dur, au fond, qu'on l'eût pu croire. Il consistait à mettre en hâte des chevaux sur une voiture qui s'en venait, puis à mener au trot le plus raisonnable celle-ci jusqu'au relais suivant, c'est-à-dire faire ainsi deux à cinq lieues au plus ; se trouvait-on parvenu là, qu'il restait à dételer, puis à ramener tout doucement ses bêtes au pas, après avoir, comme on disait, longuement « rafraîchi ». Les deux lieues et demie se trottaient dans l'heure. En y ajoutant le rafraichissement et le retour au pas, chaque postillon n'avait donc à sortir, même en cas

de presse, que pour deux courses, l'une au matin, la seconde après midi, et, une fois sur trois, pour quelque dernière encore, après le soir tombé.

Or, loin que Rodolphe redoutât ces trajets nocturnes, il les recherchait au contraire, et volontiers priait ses camarades de lui céder leur service de nuit. Au lendemain de ces nuits-là, en effet, le maître du relais reconnaissait au postillon qui avait veillé le droit de ne point descendre, à l'aube, pour panser les chevaux : et c'était précisément là ce qui chagrinait le plus notre petit comte, à savoir de se lever avec le soleil pour étriller ces animaux au poil rustique, et de soigner à grand renfort de seaux d'eau cette plèbe, cette populace, cette canaille à quatre jambes, les roussins et les bidets de la poste. Combien mélancoliquement se rappelait-il alors la robe en soie dorée de sa *Pretty Bell*, née à Newmarket et princesse du sang !

Car, il faut en convenir, guider un courrier à franc étrier, ou trotter sans fin, même par

ces étouffantes journées d'été, sur les gros limoniers d'un carrosse; allons même plus loin, se perdre les mains à décrasser durant des heures de grossiers harnais lourds de crotte; et pis encore, vivre dorénavant tout le jour, dîner, souper, boire, dormir en la seule compagnie de vils palefreniers, d'ignobles rouliers et de cochers sans politesse, — c'étaient là des contraintes pénibles, dont un comte Arnaud d'Ancourt pouvait souffrir assez, sans aucun doute, mais qu'il acceptait pourtant faute de mieux, en essayant de siffloter et de trouver l'aventure plaisante.

Néanmoins, il en rabattait sitôt qu'il s'agissait d'aller quarante fois de suite à la fontaine, afin d'emplir les grands seaux d'eau nécessaires à ces damnés chevaux, dont la toison hirsute ressemblait à l'herbe des places publiques, tant elle contenait de terre, de vase, de tourbe, de crasse et d'une poussière dont le déluge même n'eût su venir à bout. Et encore, sous le soleil d'août, l'eau ruisselait-elle douce et fraîche sur les doigts déjà tout

noirs et crevassés du nouveau postillon. Mais l'hiver, par la neige et la gelée, le sang, parbleu ! vous devait couler des ongles. Rodolphe en frissonnait d'avance. Toutefois, bah ! il tâcherait de s'y accoutumer. Il n'avait pas le choix, d'ailleurs...

Et peut-être même s'y ferait-il encore plus vite qu'il n'avait pu s'habituer à recevoir les « guides ». On appelait ainsi le pourboire des postillons. Qu'on eût, dès son arrivée, donné mille ordres différents au pseudo-Prosper, qu'on l'eût fait aller, venir, revenir, de-ci, de-là, et virer comme un toton, soit ! Mais la première fois qu'un voyageur avait mis les doigts au gousset pour lui donner les guides, dame ! l'affaire n'avait point été toute seule. La main de Prosper ne s'était pas tendue trop vite. Il avait fallu qu'un : « Eh bien ! prends donc, mon garçon !... » un peu impatienté lui vînt rappeler son rôle. Enfin, il avait reçu la pièce, et même remercié d'assez bonne grâce, puisque en définitive c'était là son métier et son gagne-pain aujourd'hui. Cepen-

dant, il lui en coûtait toujours un peu, et l'argent de ses gages, que lui remettrait le maître de poste à la fin du mois d'août, lui semblerait certes meilleur à toucher que le franc de rencontre tendu par des passants.

Sans compter que pour un voyageur paisible, discret et de bon ton, il s'en rencontrait quatre qui criaient comme des parvenus et juraient en diable. Au relais d'Herblay passaient les routes menant à Rouen, au Havre, et vers Dieppe ou Calais. C'est dire qu'on y devait servir nombre de marchands, d'armateurs et de gentillâtres picards ou normands, à qui le voyage en poste coûtait cher, mais qui pourtant se fussent crus déshonorés s'ils eussent pris la diligence commune, et qui aussi tempêtaient contre les chemins, hurlaient aux chevaux, bousculaient les postillons et faisaient les quinteux pour leur argent. Rodolphe leur eût bien jeté vingt fois par le nez son fouet ou son chapeau de toile cirée, n'eût été qu'il craignait les gendarmes et voulait garder sa place.

Le plus insolent, à son gré, fut cependant un certain M. de Choulot, gentilhomme du duc de Bourbon. Celui-là s'en était venu de Saint-Leu, qui est tout proche, sur un cheval anglais fort beau et, semblait-il, des plus nerveux. A Herblay, il avait demandé une monture et un postillon pour gagner Courbevoie et Paris. L'anglais retournerait au château, mené en main par un palefrenier. Mais, au désespoir du maître de poste, il ne restait en ses écuries qu'une seule bête prête à être sellée. Or, les règlements s'opposaient à ce qu'un voyageur, même au service d'un prince du sang, et qui, par conséquent, eût ordinairement privilège d'estafette, fît route sans être précédé d'un postillon chargé de le guider et de régler l'allure.

— Si monsieur y consent, fit Rodolphe, je pourrais l'accompagner jusqu'à Courbevoie et, de là, ramener son cheval en même temps que notre bidet. Il se trouvera bien, là-bas, des montures et un autre postillon.

Mais M. de Choulot regarda Rodolphe-Prosper avec dédain :

— Es-tu fou, mon ami ? lui dit-il. Depuis quand les gars de poste savent-ils monter les chevaux anglais, et surtout ombrageux comme celui-ci. Il aurait tôt fait de te mettre par terre.

Blessé au plus vif de sa vanité, le postillon Prosper était devenu tout rouge.

— Monsieur, répliqua-t-il vivement, voulez-vous enfourcher le bidet ? Moi, je monterai dès maintenant votre cheval, sous votre surveillance. Nous verrons bien si je tombe, et, de cette façon, vous pourrez partir sur-le-champ.

— Ma foi, fit M. de Choulot, le coquin paraît sûr de lui. Essayons toujours...

Changeant seulement les étriers, où ne fussent point entrées les bottes énormes, Rodolphe se mit fort aisément en selle malgré deux ou trois sauts que lui fit l'anglais, et bientôt, sur la route de Courbevoie, M. de Choulot eut la vive surprise de voir son cheval se calmer, cesser ses cabrades, arrondir peu à peu le cou, puis trotter haut et bien sagement, cependant

que la veste commune, à retroussis rouges, s'enlevait avec beaucoup de grâce sur la selle en cuir fin.

A Courbevoie, M. de Choulot, tout à fait charmé, tint à connaître le nom d'un cavalier si habile, et lui demanda chez qui donc il avait appris à monter de la sorte :

— Je me nomme Prosper Ombredane, monsieur, et me suis instruit chez M. le comte Arnaud d'Ancourt. A présent, on m'appelle surtout, pour vous servir, le postillon n° 7, du relais d'Herblay.

M. de Choulot inscrivit nom et numéro sur son carnet.

Après quoi, il doubla les guides, ce qui, contre la vraisemblance, fit pester en secret cet étrange postillon n° 7, dont tout, jusqu'au langage correct et au salut du meilleur ton, était pour donner une haute opinion de M. le comte Arnaud d'Ancourt, capable de dresser avec tant de style un simple palefrenier, né cependant Français, absolument Français.

VI

 l'orée du bois de Montmorency, une allée, ou moins encore, un chemin couvert, une sente, s'avancait sournoisement vers un mur. On s'engageait dans ce layon, dont l'ombre et la fuite vous attireraient : puis, subitement, on se cognait contre une grande muraille versant le lierre à flots, et l'on s'arrêtait court devant une petite porte. C'était la clôture du parc de Saint-Leu. Sans doute ne la passait-on guère souvent, car la clef tournait à peine dans la serrure, et il fallait saccager des fougères si l'on voulait que cette porte dérobée s'ouvrît tout à fait.

M. de Choulot, capitaine des chasses du duc de Bourbon, parvint néanmoins à faire tourner le pêne rouillé, et pénétra dans le parc, en

tirant son cheval après lui. Là, il s'assit dans l'herbe encore humide, cependant que sa pauvre monture, trempée à la fois par la sueur et la rosée comme si elle fût à l'instant sortie de l'eau, se mettait, sans plus remuer une patte, à brouter les branches. M. de Choulot lui-même, plutôt corpulent, bien qu'inlassable cavalier et veneur émérite, semblait peu soucieux de quitter cette belle herbe fraîche, où ses houseaux de coutil et les pans de son habit s'étalaient voluptueusement et semblaient se complaire.

Il était à peine sept heures du matin, mais à ce moment même, à la fin d'août, le soleil tiédit déjà, et M. de Choulot s'en venait tout droit de Chantilly. La route est fort longue jusqu'à Saint-Leu, il avait fallu partir avant le jour : notre gentilhomme n'en pouvait plus. Il élargit du doigt sa haute cravate qui lui enfermait le cou, et, tout en soupirant, se mit à rêver au temps charmant du moyen âge et du roi Henri IV, où ce n'était certes point pour préserver un prince du sang contre

les griffes et la tyrannie d'un affreux souverain constitutionnel que l'on faisait tant de lieues à cheval, mais seulement pour courir sus aux ennemis derrière le panache blanc, ou bien encore pour s'en venir plus vite à l'appel d'un mouchoir bien-aimé voletant, comme une colombe, à la fenêtre en ogive d'une tourelle vertigineuse... Hélas !

Cependant que le sentimental capitaine des chasses se perdait en ces songeries mélancoliques, son cheval, qui dépouillait de jeunes tilleuls, releva soudain la tête et pointa ses oreilles. Quelqu'un marchait au loin. M. de Choulot fut debout en un moment. On s'approchait, on allait tourner au coin de l'allée : enfin parut un vieil homme, grand et maigre, sur la main gantée duquel s'inclina notre capitaine. Le duc de Bourbon, courtois comme un prince, arrivait poliment à l'heure dite au rendez-vous. Il était seul et s'aidait, ainsi que de coutume, d'une canne à bec de corne.

— Monseigneur doit être las ! fit M. de Choulot avec beaucoup d'empressement, et d'un

ton sincèrement affectueux... Traverser tout le parc à pied, à cette heure ! Je pourrais desseller mon cheval, mettre la selle sur l'herbe, et Votre Altesse s'assiérait en s'y appuyant commodément, peut-être ?

Mais Monseigneur secoua sa tête blanche, avec quelque vanité, parut-il.

— Merci, mon bon Choulot, merci, je ne suis pas fatigué. Je suis vieux, mais j'ai du sang de soldat dans les veines, et, Dieu merci ! je tiens encore...

De fait, coiffé d'une casquette en velours, sous laquelle tombaient ses cheveux de neige galamment noués par un petit ruban, aux pieds des guêtres de drap et une ceinture autour du gilet, le prince vous avait ce matin-là un air assez dispos. N'eussent été ses épaules voûtées et ses yeux éteints, si tristes, on ne lui eût pas donné tout son âge. Il prit grand soin, du reste, d'ajouter :

— Avant-hier, alors que vous étiez à Chantilly, j'ai fait, malgré la chaleur, découpler quelques chiens sur un daim, rembuché en

l'Isle-Adam. Vous savez ce que c'est qu'une chasse d'été : les chiens se couchaient et ne voulaient rien entendre. Eh bien, je suis, mon cher, demeuré six heures à cheval. Allez me quérir beaucoup de mes contemporains qui en feront autant... Du reste, nous ne partirons pas en voiture, demain, n'est-il pas vrai ? Donc, il s'agira de trotter ferme en selle. Je serai votre homme, Choulot, et pour tout le temps qu'il vous plaira.

Le capitaine des chasses contemplait son maître avec un tendre respect. Brave Choulot ! Pas très intelligent, mais dévoué comme un gars de Vendée, il croyait, en organisant le départ précipité, ou mieux, la fuite du vieux prince, consolider au péril de sa vie l'édifice tout entier de l'ancien régime et le trône ruiné des Bourbons. Il répondit d'un trait, à voix haute et ferme, ainsi qu'une sentinelle expliquant la consigne :

— Tout est réglé, Monseigneur. Demain matin, une voiture en poste se trouvera commandée à Moisselles, toute prête pour Calais,

et des passeports seront préparés. Louis, votre valet de chambre, qui a votre taille et porte la même coiffure, vêtu comme vous, partira d'ici et arrivera à Moisselles au petit jour ; notre bon Manoury l'aura précédé. Quand Louis arrivera, la portière sera ouverte, le marche-pied rabattu, le cocher sur son siège, et Manoury, monté derrière, donnera l'ordre du départ et indiquera tout haut la route de Calais...

— Fort bien. Et nous ?

— Nous, Monseigneur ?... Eh bien, nous gagnons la Suisse d'abord, sur votre ordre, et ensuite Rome, ainsi qu'il est convenu. Votre Altesse daignera se trouver, avant l'aube, à l'angle du grand boulingrin, dans le parc. Je serai là, avec un postillon tenant trois chevaux... Nous nous mettons en selle, nous sortons du parc à travers la haie de Saint-Priest, et fouette, routier ! nous gagnons tous trois Villejuif par Argenteuil et le bois de Boulogne. L'étape est des plus longues, mais nous serons très bien montés. A Villejuif, Votre Altesse

trouvera une petite calèche, et, sur la route du Bourbonnais, des châteaux d'amis qui ne s'enquerront même pas du nom porté par mon compagnon de voyage. A Bâle, M. de Rothschild, qui eut l'honneur de vous le proposer naguère, vous fera tenir deux millions, et Manoury nous rejoindra...

— Mais, pardon, à Villejuif, cela ne semblera-t-il pas étrange et suspect, ces voyageurs si pressés qui sautent éperdument dans une calèche? On nous demandera des passeports...

— Nous en aurons! Un bon passeport en due forme coûte un écu. En outre, Villejuif est un relais important, et quoi d'étonnant à ce que deux gentilshommes — révérence parler, Monseigneur! — courent la poste précédés, comme il convient, d'un postillon portant régulièrement sa plaque au bras et sa veste bleue...

— Disposez-vous d'un vrai postillon?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! Et fin cavalier, de plus, je me permets d'en donner l'assurance à Monseigneur. C'est un garçon

qui s'appelle Prosper Ombredane, employé depuis peu à Herblay. Je réponds de ses talents. Pour ce qui est de se taire, il n'aura, mon Dieu, guère le temps d'être indiscret.

— Cependant, cependant... on ne comprendra pas, à Villejuif, qu'un postillon s'en vienne de si loin, d'Herblay, songez-y donc !

— Que Votre Altesse veuille bien m'excuser, on le trouvera tout naturel, si je justifie d'un contrat passé avec le maître de poste. Il est toujours loisible de traiter ainsi à l'amiable, le cas se trouve prévu au règlement. Or, le patron du relais à Herblay, me connaît bien : il sait que j'accomplis volontiers des courses forcées dans le pays, souvent pour acheter des chevaux. Je lui ai dit que je lui abandonnais les trois bêtes, en l'état où elles seraient à Villejuif, s'il me prêtait son jeune Prosper. Celui-ci les ramènera donc au pas, en deux jours. Ce sont des montures de piqueux, choisies entre toutes, Monseigneur. Si l'une boite en route, nous la changerons. Mais j'en serais plus que surpris.

Tout ce plan, si bien combiné d'avance, enchantait le prince, et peut-être, au fond, l'amusait assez. Comme un très vieil enfant, il pensait faire une sorte d'escapade en se sauvant ainsi du royaume.

Pourtant, M. de Choulot, inquiet malgré tout, et considérant le grand âge de son maître, non moins que sa propre et très lourde responsabilité, l'honnête et soigneux M. de Choulot s'était juré à lui-même de tenter un suprême et dernier effort auprès du duc de Bourbon, afin que celui-ci envisageât bien nettement les hasards qu'il allait affronter. C'était là, sans doute, formalité pure, mais le capitaine des chasses s'était donné sa parole qu'il s'y contraindrait. Rassemblant donc tout son courage et rougissant un peu, il balbutia, plutôt qu'il ne dit :

— Monseigneur... Monseigneur, l'affaire... il me semble que l'affaire est grave. Mais... certes... bien grave. Que Votre Altesse... c'est une affreuse supposition, et que Dieu l'écarte!... mais enfin, que Votre Altesse vienne à tomber malade... en route...

— Je me porte à merveille, Choulot ! Et je veux partir ! J'en ai assez ! Vous ne savez donc pas ? On veut faire de moi un mannequin. On veut que j'aïlle à la Chambre des pairs. Cela, non, non, jamais !... J'ai déjà subi d'écrire au duc d'Orléans comme au roi légitime. J'ai souffert que mes gens portassent la cocarde tricolore. J'eus la faiblesse, une fois, de me la laisser attacher à moi-même, alors que j'en avais la honte au cœur... Non ! assez, assez ! Je ne siégerai pas à la Chambre des pairs ! Je partirai ! C'est dit.

Le prince s'échauffait, ses mains tremblaient, une colère de vieillard le saisissait. M. de Choulot osa prononcer, non sans crainte, le nom de M^{me} de Feuchères. Monseigneur s'exclama, haussa la voix, à la fois puéril et pitoyable :

— Ne me parlez point de la baronne ! Ne m'en parlez point, Choulot, vous me peineriez ! C'est une méchante femme. C'est elle qui me force à toutes les compromissions avec l'usurpateur, avec le roi de Juillet ! Songez bien que je n'ai plus, à mon âge, une minute de repos.

On me met le couteau sous la gorge, on veut m'effrayer, peser sur moi. La baronne est capable de tout, vous entendez, elle me fait des scènes, elle me tourmente, Choulot, et même, vous le dirais-je ? elle me bat... Oui ! Elle me bat... Voyez ce coup d'ongle et cet œil contus : c'est elle, mon cher, c'est elle...

Il semblait hors de lui, et frissonnait. M. de Choulot, ému, n'ajouta plus un mot, mais se jeta sur les mains du prince :

— Monseigneur, fit-il, à demain ! Demain comme aujourd'hui, ma vie vous appartient !

Le vieux prince se sentit touché ; il releva et attira vers lui son plus fidèle ami, puis, d'un geste très noble, il l'embrassa.

— A demain, lui dit-il, mon compagnon ! Je me remets à vous.

Mais il ne partit pas encore tout de suite. Une tristesse immense et comme une angoisse assombrissaient son maigre et blanc visage. Il passa son bras sous celui de M. de Choulot et lui parla d'une voix lente et si basse, qu'il

semblait plutôt se parler à lui-même ou converser avec des souvenirs :

— J'ai connu, fit-il, l'émigration, ses deuils, ses mélancolies... Tout vieux que je suis, je les connaîtrai encore... J'ai vu mon père inconsolable, humilié, mis en fuite par des paysans... Celui que j'aimais plus que ma vie, mon cher fils, si jeune, et qui permettait tant d'espairs, Bonaparte me l'a fusillé sans jugement valable, dans les fossés d'une prison... Mon souverain Charles X m'avait rendu non le bonheur, mais la paix : on me l'a chassé comme un manant ! J'ai les yeux pleins de larmes, vous le voyez, à ce seul nom. Je quitterai donc, à l'exemple du roi, cette France ingrate. Rome et les grilles d'un cloître, monsieur de Choulot, c'est ce que la Providence me laisse... J'avais un devoir ici-bas : je l'accomplirai. L'héritier légitime de Charles X doit être mon fils d'adoption. Eh ! sans doute, le petit Chambord : que deviendra cet enfant-là ?... Cette nuit même, j'ai rédigé de nouvelles dispositions, je m'entends, je m'entends... Et

demain, au départ, je brûlerai mon premier, mon vil testament que j'ai relu tout à l'heure avec surprise, monsieur, et dont j'ai demandé pardon à Dieu...

Sur quoi le prince salua doucement M. de Choulot et s'éloigna pensif et branlant la tête, revoyant en sa mémoire soit le visage charmant du petit duc d'Enghien, soit le roi Louis XVI, et l'ancien Versailles, et M^{me} de Lamballe, et Lauzun, et la reine...

Tout à coup, une voix le fit tressaillir ! C'était un accent britannique, c'étaient des intonations à la fois impérieuses et caressantes :

— Eh bien, *dearest friend*, vous voilà donc courant les bois, de si grand matin ?...

M^{me} de Feuchères, obèse et offensante à voir dans un corsage cerise à gigantesques manches, et sous un chapeau de pastourelle en paille d'Italie, faisait justement, elle aussi, son tour de parc à la fraîche, les pieds dans la rosée : il y a de ces coïncidences... Et par une vraie chance, son heureuse fortune venait de la mettre — bien par hasard ! — sur le chemin

de son vieil ami, de son cher prince et bienfaiteur, de son père adoptif.

Elle le ramena jusque dans l'intérieur du château, en le tenant solidement sous le bras.

VII

EPENDANT il est juste de dire que si M^{me} de Feuchères ramena de la sorte, sous sa bonne garde, le *dearest friend* au château, ce ne fut point toutefois sans faire quelque détour. L'allée qu'ils suivaient tous deux, en effet, passait non loin des Écuries de Saint-Leu, et la baronne craignait sans doute que Monseigneur n'y voulût par hasard entrer, ainsi qu'il faisait souvent.

Non content alors de traverser la cour où s'élevait un grand fracas de seaux, mêlé aux jurons des hommes et au trépignement des chevaux, non content de répondre aux saluts des palefreniers en sabots ou des piqueurs en veste écarlate, de flatter çà et là une crinière onduleuse, une croupe musclée, ou de désigner

sans mot dire, du bout de sa canne, quelque limonier mal ferré ou quelque berline lavée sans soin, il pouvait arriver que le prince gagnât les remises et les selleries, ou encore le chenil, sinon les deux immenses bâtiments où les bêtes de selle et d'attelage, innombrables, rêvaient, somnolaient, mâchaient leur foin, secouaient les oreilles, fouaillaient les mouches, s'ébrouaient, râclaient du pied et tiraient sur leurs chaînes sous les voûtes sonores.

Car le duc de Bourbon aimait de passion tout ce qui regardait à ses équipages, qu'il fussent de vénerie, de route ou de parade. Il se plaisait à surprendre le zèle de ses petits jockeys, et y donnait volontiers de sa personne : Son Altesse ne dédaignant pas de vérifier la contenance des picotins ou l'éclat des brides, comme de plonger parfois un auguste doigt dans l'eau fraîche des abreuvoirs.

Or, que par hasard le prince fût allé ainsi faire sa ronde aux écuries, et il eût bien certainement remarqué l'absence de *Bayard*, l'un des meilleurs parmi ses bons chevaux, celui

qui peut-être était capable d'accomplir le plus vite le trajet de Saint-Leu à Paris. Il eût donc fallu en ce cas s'empêtrer en des mensonges que le moindre laquais pouvait dénoncer. Comment dissimuler, en effet, que le valet de chambre Dupré, esclave confident de M^{me} de Feuchères et de son neveu James, baron de Flassans, avait tout à l'heure même fait jeter une selle sur le dos de *Bayard*, et ceci en telle hâte que le pauvre cheval, bousculé, sanglé tout de travers, venait de ruer dans sa stalle et de défoncer deux planches, d'ailleurs pourries depuis longtemps ?

Était-il possible, en vérité, d'expliquer au duc de Bourbon et ce départ subit et cette précipitation ? Dupré avait reçu mission de couvrir à fond de train ses cinq ou six lieues, et il trottait comme un possédé, en ce moment, sur la route de Paris... Mais Son Altesse eût-elle deviné qu'elle venait à peine, ce matin, de quitter sa chambre, lorsqu'une femme inquiète, fébrile, s'y était aussitôt glissée pour ouvrir furtivement, comme chaque jour, le

grand secrétaire d'acajou, et vérifier les papiers secrets ? Miséricorde ! cette fois, il n'y avait plus à douter, le prince avait relu ses volontés dernières, car les cachets n'étaient plus intacts ! Et bien mieux, voici un autre projet de testament, hâtivement rédigé de sa propre main, qui se trouvait là plié à côté du premier : par cette nouvelle pièce, à laquelle sans doute il se proposait de donner plus tard une forme définitive, le prince annulait toutes ses anciennes dispositions, réduisait à presque rien la part de M^{me} de Feuchères, et instituait le petit comte de Chambord pour son légataire universel !...

D'autre part, Son Altesse sortait seule à une heure indue, et courait le parc en grand mystère. Sans doute, le *dearest friend* prétendait-il tenir des conciliabules cachés, et machiner quelque complot. Et pourquoi faire, sinon s'évader probablement, et quitter la France, après avoir détruit ce premier testament, si difficilement obtenu à force de prières, d'intimidation, d'intrigues, ou par d'autres

moyens moins avouables encore. M^{me} de Feuchères aurait donc ainsi perdu sa peine. Le fruit dû à sa ténacité, à sa ruse, à ses complaisances, à ses innombrables, longues et sourdes manœuvres, lui échappait. Son orgueil tomberait à plat, sa fortune serait défaite. Le roi Louis-Philippe lui allait retirer tout son appui, ceux qu'elle avait humiliés se dresseraient contre elle, bientôt on l'insulterait, on la bafouerait, et c'en serait fait, hélas ! des soirées triomphales aux Tuileries, et des robes de cour, et des barbes de dentelles, et de la revanche tant espérée sur les petites pecques, les vieilles pimbêches et les révérends viédazes du faubourg Saint-Germain.

Impossible ! Il fallait agir, agir au plus vite, sur-le-champ ! M^{me} de Feuchères était revenue, pareille à une démente, dans ses appartements, y avait mandé incontinent son neveu, M. James de Flassans, puis aussitôt après le fidèle Dupré : et c'était à la suite de cet entretien que le Dupré, se ruant plutôt qu'il ne courut aux écuries, avait fait seller si rudement *Bayard*

que le noble animal, indigné, en brisa les parois de sa stalle, à défaut du palefrenier trop familier.

Sur quoi la baronne, s'affublant sans plus attendre d'une robe cerise et d'un chapeau de bergère des Alpes, s'en était allée à travers le parc, cherchant le prince qui ne pouvait cheminer loin, le pauvre homme, sans se voir suivi et surveillé avec une sollicitude dont il se fût fort indigné, s'il l'eût connue. Lorsque M^{me} de Feuchères, souriante, eut retrouvé son *dearest friend*, elle le reconduisit d'autorité au château ; mais on comprend désormais qu'elle eût ramené son prisonnier en faisant maints détours par les allées, et en suivant, comme on dit, le chemin des amoureux, plutôt que de l'induire en la tentation d'aller examiner aux bâtiments des Écuries si les voitures étaient bien en place, les chevaux nourris à souhait, les litières épaisses et les stalles en bon état.

Cependant mons Dupré, qui brûlait les étapes, ne tarda guère à franchir, sur *Bayard*

hors d'haleine et blanc d'écume, les grilles de Paris.

Après quoi il descendit au petit trot jusqu'au Palais-Bourbon, et gagna ensuite à pied une hôtellerie assez sordide située derrière Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, au sixième, dans une chambre mansardée, un gaillard trapu, dont le nez rougeoyait, dormait encore à poings fermés. Il s'éveilla en sursaut, assez inquiet — sait-on jamais ? — au bruit que faisait Dupré à la porte.

— Qu'y a-t-il ? Qui est-ce ?...

— Monsieur, c'est Dupré.

— Dupré !... Entrez ! Entre, mon brave, entre donc...

— Monsieur l'écuyer est en bonne santé !

— Monsieur l'éc... Assieds-toi, mon bon Dupré. Tu as l'air las. Veux-tu un verre de vin ? Il y en a là, tiens, sous ce coffre.

— Par obéissance, monsieur l'écuyer. Si je suis las et fait comme vous me voyez, c'est que j'arrive à l'instant de Saint-Leu. Je vous apporte une lettre.

- De la baronne, Dupré!
- Non pas, mais de M. de Flassans.
- De mon frère! Donne vite...

George Dawes portait sur la tête, pour dormir, un foulard dont les cornes, mêlées à des mèches de cheveux, lui retombaient sur le front, et tandis que le drap fort jaune du lit couvrait mal ses jambes et son ventre, sa chemise également bâillait sur son poitrail velu : il ressemblait à une grosse bête embusquée sous des chiffons.

La lettre de James était rédigée en anglais. Dès les premiers mots qu'il y lut, George s'écria :

— Oh! oh! *dear James...*

Puis il leva les yeux et considéra Dupré. Le gaillard savait-il de quoi il s'agissait? Mais non, sans doute : en ce moment même, il buvait son vin avec placidité. George poursuivit sa lecture : on le mandait à Saint-Leu, avant la nuit; il devait y arriver secrètement; on lui rendrait son titre, son traitement, il pouvait s'attendre à toutes les surprises heu-

reuses -- et quoi donc ! allait-il être riche ?... En tout cas, il devait d'abord brûler cette lettre...

A mesure qu'il lisait, sir George se sentait redevenir un personnage. Un de ses sourcils s'abaissait, l'autre se relevait, un demi-rire insolent lui gonflait les lèvres. Dupré, rendu de fatigue, s'était assis : peu s'en fallut qu'il ne le fit lever.

Mais l'autre fouillait sans s'émouvoir dans le gousset de sa culotte : il en tira une bourse de laine qui avait été bleue, et que la crasse avait teinte en un doux violet épiscopal.

— Vous serez obligé, monsieur, de prendre la poste...

Puis il ajouta :

— Monsieur le baron de Flassans vous fait tenir, par mes mains, quelque avance sur votre pension.

Et quinze ou vingt beaux louis de s'empiler sur la table bancale.

Allons ! sir George s'épanouissait.

— C'est bien, fit-il de tout son haut à Dupré, tu peux te retirer, mon garçon.

Et comme le courrier, dans ce taudis où l'on n'y voyait guère, heurtait de sa botte un vieux pot au lait vide, posé devant la porte :

— Coquin ! s'écria George, ne peux-tu faire attention ? Tu mets tes damnés pieds partout, ma parole !... Où se croit-il ?

Comme on le lui avait commandé, George Dawes loua un bidet de poste dans la journée, et se trouva le soir à Saint-Leu. Un homme dépêché par M. de Flassans l'attendait sur la route. Mettant pied à terre, sir George le suivit. Mais il se félicitait à tel point d'être redevenu gentilhomme, qu'il n'avait pu se tenir d'injurier très magnifiquement, durant tout le trajet, le postillon qui lui servait de guide, sous prétexte que celui-ci l'eût aveuglé par sa poussière. Si bien que ce dernier se plaignait fort, au relais d'Herblay où il rafraîchit, d'avoir eu charge d'un voyageur bien impérieux, dont il décrivit tout son souf la contenance, la taille, les traits et l'accent britannique. Enfin, et quoique nul ne l'eût aperçu, l'arrivée à Saint-Leu d'un « goddam » corpu-

lent, robuste, pourpre de nez et fort en gueule, se trouva néanmoins signalée à la maison de poste.

Un autre postillon, le n° 7, c'est-à-dire Prosper Ombredane, n'y prit point garde sur-le-champ : il s'occupait à tresser coquettement la queue d'une jument dont il aimait la robe, pommelée comme un ciel d'orage. Il écoutait à peine les gronderies et les jurons de son camarade.

— Les voyageurs qui crient, fit-il à la fin, ce sont des rustres.

— Il faudrait pendre aux lanternes ceux qui insultent le peuple. C'est dans la Charte !

— Je ne l'ai pas lue, mon gars.

— Moi, je la connais ! On la récite dans les cafés. Vive la Charte, sang-Dieu ! Quand on refera jamais des barricades, on y plantera mon fouet tout en haut...

Le n° 7 nouait autour de la queue son dernier brin de paille. Il sifflotait, mâchonnait une pipe en terre brune, et comme un bon postillon, jurait affectueusement le saint nom

de Dieu pour un crin qui s'échappait, pour une mouche qui passait, ou parce que la brise exquise du soir embaumait, pleine de langueurs, d'aromes et de caresses, telle enfin qu'on la sentait par les plus belles nuits, naguère, là-bas, à Tortoni...

VIII

LE lendemain matin, avant qu'il ne fit bien jour, le postillon n° 7, avec ses trois chevaux, se trouva dans le parc à l'angle du grand boulingrin, comme il était convenu. Mais il avait plu dans la nuit, l'aube était sale et terne, on avait peine à se diriger. En passant la haie de Saint-Priest, que l'on traverse aisément par une brèche, Prosper mal éveillé avait pensé demeurer pris dans la broussaille, lui, son chapeau, sa monture et celle qu'il menait en main. M. de Choulot lui-même, qui marchait devant, avait sans nulle vergogne sacré comme un païen, et indécement pesté contre le brouillard, la boue, les branches et la responsabilité qu'il avait prise, mais surtout contre le gouvernement des jaco-

bins orléanistes, cause évidente de tous ces maux.

De fait, M. de Choulot avait sujet de juger sa vie pleine de labeurs et d'amertume, depuis une semaine. Toujours par les chemins, courant de Saint-Leu à Chantilly, de Chantilly à Paris, il avait organisé dans le plus grand détail l'évasion, plutôt que le départ, du duc de Bourbon, son maître. Rien n'était laissé au hasard, tout se trouvait prévu et combiné : la fausse piste de Moisselles vers Calais, la calèche à Villejuif, les passeports, l'envoi des deux millions à Bâle, les étapes aux châteaux sur la route de Suisse. Ce plan de campagne n'avait pas été sans causer bien des soucis, comme aussi bien des fatigues à notre capitaine des chasses.

Cette nuit encore, n'avait-il pas dû lui-même escorter secrètement trois chevaux, choisis parmi les meilleurs, les plus robustes, les plus sûrs et les plus sages, au relai d'Herblay, où le pauvre homme ne s'était pas reposé plus de deux ou trois heures avant de

repartir à petit bruit pour Saint-Leu, en compagnie du postillon Prosper, à travers cette obscurité grise, dans cette aurore glaciale et triste... M. de Choulot avait sommeil, froid et faim. Mais il était heureux de servir un Bourbon ! Il se croyait Bayard, Dunois, un héros et presque un martyr. De nouveaux troubadours chanteraient un jour cette équipée. Frissonnant sous son triple collet, mais formant des pensées glorieuses, M. de Choulot redressait sur la selle son torse un peu replet, et n'enfonçait pas sans fierté, sur ses chevaux en coup de vent, son chapeau, dont l'aigre zéphyr du matin rebroussait impertinemment le poil.

Parvenu enfin au lieu du rendez-vous, le capitaine des chasses venait de mettre pied à terre, et avait disparu dans la direction du château : il allait chercher Monseigneur.

Le postillon Prosper attacha deux des chevaux à un arbre, le troisième au pied d'une grande urne en marbre qui, s'élevant, livide, dans la brume, marquait l'angle du boulingrin.

Puis il se mit à faire les cent pas. Il eût grelotté à rester immobile.

On n'y voyait pas à trente pieds devant soi. Au delà de l'urne pâle s'étendait un lac de lait, la pelouse. Au-dessus de Prosper montait dans le jour clignotant une sorte de cathédrale en coton gris, des arbres, une futaie. Plusieurs oiseaux lançaient bien quelques notes, par-ci, par là, mais à regret : le jour n'en finissait pas de naître dans ce parc engourdi, et l'on n'entendait guère qu'un coq, au loin, on ne sait où, qui sonnait éperdument sa diane, mais fort en vain, d'ailleurs, car rien ne bougeait à son appel, absolument rien.

A peine si l'un des trois chevaux s'ébrouait, par instant, grattant un peu le sol, essayait de tourner sa croupe. Prosper secouait ses bras pour se réchauffer, puis se remettait à marcher, l'oreille au guet...

Tout à coup il lui parut qu'il entendît des pas. Et, en effet, une forme s'avancait à n'en point douter, là-bas, à travers le brouillard. Cependant il ne semblait pas qu'elle marchât

très franchement. On voyait bien qu'elle hésitait un peu, ou du moins qu'elle allait doucement, comme si elle eût craint de perdre sa route. Devant le boulingrin tout blanc, dont on n'apercevait ni la limite, ni même les bords, la forme s'arrêta : elle s'orientait probablement, ou bien avait à son tour remarqué Prosper et les trois chevaux. Le postillon pensa que ce fût M. de Choulot qui le cherchait et ne retrouvait plus sa route ; encore une fois, l'on ne distinguait rien, ce matin-là. Il appela :

— Par ici, monsieur, par ici !

La forme demeura quelques instants encore immobile, puis Prosper redoublant ses appels et ses signaux, elle finit, quoique incertaine toujours, par se diriger vers lui, non sans prudence.

Pourtant le postillon demeurait immobile maintenant, et muet. A mesure que s'approchait l'ombre, voilà qu'il ne la reconnaissait plus pour M. de Choulot. C'était celle d'un homme assez corpulent, lui aussi, mais plus

grand, et taillé comme un débardeur. Il ne portait ni la tunique à triple collet, ni le chapeau en tromblon de M. de Choulot, il marchait à plus grandes enjambées... Bref, il n'avait rien de commun, en somme, avec le capitaine des chasses. Non, c'était plutôt une manière... il avait l'air, oui, il ressemblait... Soudain, Prosper se sentit le cœur sauter dans la poitrine !

— Misérable ! hurla-t-il, lâche coquin ! Ah ! je te retrouve, cette fois, voleur !...

Et il se rua en avant, les doigts ouverts, les yeux injectés, rêvant rouge et souhaitant du sang ! Il venait de se voir subitement nez à nez devant l'infâme gredin qui l'avait fait soupçonner de tricherie et jeter à sa place hors du tripot, au Palais-Royal ! Le pauvre Prosper délirait de rage. Toute sa vie compromise et perdue, l'insulte ignoble de ce seul souvenir, la honte, pire qu'un soufflet !... Les deux hommes roulèrent sur le sol boueux.

Mais que pouvait Prosper, tout agile qu'il fût, contre ce colosse ? George Dawes devait

l'emporter, grâce à son poids même. Le postillon l'avait bien saisi à la gorge et renversé du coup. D'une main lui serrant le col, il immobilisait de l'autre l'un des bras de son adversaire. Toutefois ce dernier, des plus robustes, parvint à se dégager soudain, et se retournant, pesamment, irrésistiblement, il se releva enfin par surprise. Prosper s'agrippa, se crispa, tâchant de le retenir par son vêtement. Mais en vain ! George Dawes s'arrachait bientôt de ses mains trop fines encore — c'étaient les mains d'un vrai Prosper qu'il eût fallu, non celles du comte Arnaud d'Ancourt ! — et s'enfuyait en courant de toutes ses forces dans une allée.

Fou de colère, de désespoir, Prosper se mit sur les genoux, puis debout. Il vacillait comme un homme ivre. En outre, quoi ! pouvait-il courir avec ses énormes bottes de postillon ? A peine si l'on marche aisément dans ces énormes bûches creuses ! Et puis les chevaux, irrités par tout ce bruit, s'inquiétaient : l'un d'eux tirait sur sa bride, il allait la briser...

Prosper était de service commandé, on l'attendait ici. Abandonner son poste eût été s'exposer à un renvoi, à pis encore peut-être. Et aussi bien, son larron d'honneur courait toujours : où le retrouver en ce parc inconnu et perdu dans la brume ?

Prosper demeurait là, désolé, découragé, stupide, les poings encore tout frémissants et serrés à se briser. Ce fut au bout de plusieurs minutes seulement qu'il s'avisa d'ouvrir sa main droite, et de regarder un bout d'étoffe resté entre ses doigts ; c'était un petit morceau, large comme un écu, arraché à l'habit de son adversaire. Un bouton tenait à ce lambeau de vêtement. Prosper le mit machinalement dans sa poche, et s'en fut calmer les chevaux. Il avait les larmes aux yeux.

Mais une bien autre catastrophe encore fit diversion ! Comme Prosper venait tant bien que mal d'apaiser ses bêtes, de les changer de place et de les mieux attacher, M. de Choulot lui-même, cette fois, sortit là-bas du brouillard. Il se hâtait.

— Eh! monsieur, qu'avez-vous? fit Prosper.

Il était en effet tout pâle, et ses mains tremblaient.

— Mon ami, fit le capitaine des chasses, prenez les trois chevaux, et retournez à Herblay par le même chemin. Je n'ai plus besoin de vous. M. le duc de Bourbon vient d'être assassiné. On l'a trouvé pendu, les pieds traînant sur le sol, à l'espagnolette de sa fenêtre...

— Pendu!

— C'est un cruel, un horrible malheur!... Déjà, la chambre était pleine de monde quand je suis arrivé... Allez, allez, mon ami, rentrez, la nouvelle est publique, hélas! ce n'est plus un mystère...

M. de Choulot s'exprimait tristement, sourdement. Une douleur véritable l'accablait.

— La race de nos rois, fit-il, est malheureuse...

Le postillon Prosper mit le chapeau à la main, et dit :

— Dieu ait Son Altesse en sa garde, monsieur !

M. de Choulot salua et fit le signe de la croix. Puis il reprit le chemin du château.

IX

Dès qu'il y avait en un bourg une maison de poste, bien vite un cabaret ou une auberge, et parfois les deux, s'établissaient dans le voisinage. A Herblay, le cabaret du *Grand-Saint-Éloi* se dressait juste en face du relais, de l'autre côté de la route. Imaginez une gargote fort enfumée. La salle commune y empestait à la fois la bière sùrie et le vin répandu, sans préjudice des brûle-gueules qu'allumaient les rouliers, et des fricots à l'oignon qui mijotaient à la cuisine, dont jamais la porte n'était close. Mais si l'hiver on mettait une poule à la broche, on la rôtissait devant la grande cheminée, et les gueux en goûtaient le parfum : c'était un luxe ! L'été, un ou deux mauvais toits de chaume, dressés

dans un petit clos d'arbres fruitiers, figuraient des tonnelles. Les postillons, selon le hasard de leurs courses, mangeaient là pour quelques sous, le maître de poste ne les nourrissant point.

Chaque fois qu'il pouvait, Prosper Ombredane avalait seul, en un coin de l'écurie, la miche de pain et le bout de fromage ou de jambon qu'il avait achetés à l'auberge. Car il redoutait les mains pleines de sauce qu'on lui tendait au *Grand-Saint-Éloi*, les verres de vin bleu que lui offraient ses camarades, politesse qu'il devait rendre, et certains propos à l'ail dont il se trouvait fort incommodé. Ce que c'est que d'avoir été dandy ! On ne sait plus vivre, après cela ; on craint l'ail ; on craint tout.

Les employés de la poste aimaient assez Prosper, le trouvant doux, serviable et bon enfant. Ils mettaient sa réserve sur le compte de sa pauvreté ; et aussi bien, ce n'était pas non plus si mal raisonné : le n° 7, plus dénué qu'aucun d'eux, ne tenait guère à dépenser au

cabaret les malheureux écus qu'il gagnait en son nouveau métier.

Cependant, le matin qu'il revint de Saint-Leu avec ses trois chevaux, et le lendemain de ce jour, il ne put quitter le *Grand-Saint-Éloi* : il y passa toutes ses heures libres, et y prit deux repas. La mort mystérieuse du duc de Bourbon déliait toutes les langues. Prosper ne donnait point son sentiment, se disant trop nouveau dans le pays pour voir clair en une affaire si délicate : mais il écoutait de toutes ses oreilles — passionnément !

Dès le second jour après le crime, d'ailleurs, chacun avait pris parti. Des messieurs venus en poste de Paris, et des médecins de la Cour parlaient bien, disait-on, de suicide. Mais il n'eût point fallu débiter cette sornette devant le postillon n^o 1 par exemple, le père Séraphin, le meilleur routier du département. Séraphin avait jadis fait campagne en Italie, combattu pour la liberté à Montebello, à Marengo, et servi dans les écuries du maréchal Ney. Il savait qui avait fait le coup.

— Et qui donc, Séraphin ?

— Les jésuites !

— Bah !

— Comme je te le répète, mon fils. Les jésuites, parfaitement ! Ces vipères sont partout, que je te dis. C'est eux qui ont assassiné l'Empereur, à Sainte-Hélène. On ne se méfie pas d'eux, et puis ils sont à ta porte, dans ta maison, partout. C'est eux qui ont forcé Polignac à publier les Ordonnances. Ils veulent le sang des Français, à cause que les Français sont un peuple libre. Ils ont tué le duc de Bourbon parce qu'il avait accepté la cocarde tricolore, et parce qu'il avait laissé ce coquin de Charles X émigrer seul en Angleterre. Ça ne pardonne pas, ces suppôts-là !...

« Suppôts » était l'injure la plus affreuse que connût Séraphin. Il ne disait pas « suppôts du trône », ou « suppôts de l'Église », mais « suppôts » tout court : cela retentissait mieux.

Cependant le postillon n° 6, qu'on appelait Daguet, un ancien valet de chiens dans l'équipage de Son Altesse, portait un autre

jugement, dont rien ne l'eût fait démordre :

— C'est sa Feuchères qui l'a tué, je vous le garantis ! Mais comme c'est une personne du sexe, malgré qu'elle soit grande autant que moi et épaisse à ne pas tenir dans un fût, eh bien ! elle s'aura fait aider par un homme à elle, et celui-là, je le connais, vingt dieux ! je le connais entre mille gredins, tonnerre !

— Nomme-le, Daguet, pour voir ?...

— C'est le gros Dawes, c'est le George, comme ils disent !

Daguet haïssait George Dawes. Il jurait tous ses « vingt dieux ! » que ce maudit écuyer l'avait fait, sur un faux rapport, chasser du chenil princier.

— Il m'en voulait, expliquait-il, parce que je lui ai dit un jour que les tendrons d'un cheval, et que ceux d'un homme...

— Tendons, corrigea doucement Prosper Ombredane.

— ...Ça n'était pas construit en fer. C'est vrai, aussi, lourd comme il était, il massacrait les chevaux à la chasse, et il voulait que les

hommes à pied courent aussi vite que lui. Et ça ne savait pas distinguer un ragot d'un dixer-cors!...

Daguet ne se souvenait pas sans regret des quatre années pendant lesquelles il avait porté chez Monseigneur la tunique ventre de biche, les culottes rouges et les gros bas blancs. Sa plaque de postillon l'humiliait. Il considérait comme une déchéance pour un fin veneur qu'il était naguère, de charrier aujourd'hui des marchands et autres « pékins » entre Pontoise et Paris, entre Herblay et Saint-Denis. Sir George lui paraissait l'auteur de tous ses maux — et l'on sait si la haine rend clair-voyant!

— C'est lui, déclara-t-il encore une fois, qui a tué le prince.

— Mais tu es fou, Daguet! Il n'est plus au château depuis longtemps, ton George! Le jockey de M. de Choulot nous le disait, il n'y a pas huit jours.

— Il n'y est plus?... Ah! vous croyez ça, troupe de fûtés que vous êtes?... Eh bien! et

le milord que notre camarade Jérôme — le 3, de Courbevoie — a guidé l'autre jour jusque auprès d'ici? On a dit qu'il s'appelait Jackson, il a montré à Courbevoie un passeport au nom de Jackson : mais vous savez ce que ça vaut, pas vrai, les passeports? Et où est-il descendu le milord? Ici, au relai, comme tout le monde? Pas de danger! Il est descendu un peu avant, sur la route, où un homme l'attendait...

— C'était peut-être son domestique, voyons, Daguet...

— Vous ne voulez pas me croire? C'est bon... Pourtant, et rapport à ce milord-là, qu'est-ce que Jérôme nous a dit, quand il a rafraîchi chez nous, vous le rappelez-vous? Qu'il lui avait donné quelques sous de guides, comme un grigou, et que pourtant il n'avait pas cessé de crier, de sacrer en anglais, et de l'injurier tout le temps de la route... Eh! bien, quoi! ça n'est pas de mon Dawes tout pur, ça, non?... Et puis, qui se souvient de son sale jargon d'angliche, au Dawes? Le « goddam » de Jérôme avait le même. Je m'ai bien infor-

mé, moi, tiens ! Ça m'intéresse... Et qui se rappelle sa vilaine figure, à monsieur l'écuyer, ses épaules de boucher, ses yeux d'ivrogne, son nez comme une tomate...

A ces derniers mots, Prosper ne put s'empêcher de tressaillir. Une joie cruelle et violente l'envahit. Il fut sur le point de s'écrier :

— Un grand, gros et robuste gaillard, aux yeux troubles, au nez rouge?... Mais je sais qui c'est ! Mais je l'ai vu, errant dans le parc, le matin même du crime ! Mais j'ai dans ma poche un bouton de son habit ... Vite, mes amis, où habite-t-il ? Nous allons le faire condamner !... C'est d'autre part une canaille et un voleur, qui m'a déshonoré !...

Hélas ! oui !... Et toutefois, le pauvre Prosper s'arrêtait là, tout bas, dans son discours. Comment prouver son innocence dans l'affaire du tripot ? Et s'il témoignait en justice, il serait amené forcément à se démasquer. Le faux Prosper apparaîtrait : non seulement il perdrait la place qui le faisait vivre, mais encore il irait en prison pour dettes et usurpation d'un

faux état civil, pis même encore que cela, pour faux en écritures publiques ! Dame ! n'avait-il pas en somme signé Prosper Ombredane, et non Rodolphe Arnaud d'Ancourt, son acte d'engagement dans les Postes royales ?

Allons ! le malheureux était réduit à se taire, coûte que coûte ! La plus belle, la plus savoureuse, la plus juste de toutes les vengeances lui échappait ainsi ! Quelle torture !...

Il se reprit du mieux qu'il put, se maîtrisa de force, certes, et de haute lutte ! D'ailleurs, il lui fallait d'autres détails.

— Daguet, dit-il, je ne suis au courant de rien, moi, dans le pays. Renseigne-moi, veux-tu, puisque tu connais le dessous des cartes, toi. C'est plaisant, pour un bon citoyen, d'apprendre les manières des grands seigneurs.

— Tu me fais jaser, l'apprenti ! Mais qu'est-ce que tu nous offres ?

— Une bouteille.

— Tope ! Fais-la venir...

— Et où habite-t-il, d'abord, ton Dawes ?

— Ça, je l'ignore. Mais c'est facile à savoir !

il n'y a qu'à demander dans les tripots, à Paris.

— Dans les tripots !

— Oui, donc ! Et par exemple, tiens, au 36 du Palais-Royal...

— Au 36!!!

— Mais oui, au 36. Qu'est-ce qui t'étonne ? Quel innocent !... Tout le monde y va, au 36. Mais Dawes, il y couche, lui ! Mon beau-père, qui est mercier rue de la Victoire, perd à ce 36, que le diable emporte ! tout l'argent de sa fille : chaque fois qu'il y est entré, il a trouvé le George attablé...

Prosper Ombredane, la poitrine haletante sous sa veste bleue, ne faisait pas un mouvement. Il ne vivait plus que pour entendre. Et Daguet ne se laissait pas prier : il bavardait, bavardait toujours, soulageant sa rancune. Si bien qu'il en oubliait l'heure.

— Eh ! Daguet ! lui cria de la route un palefrenier qui marchait entre deux seaux pleins, appuyés sur un cercle en bois, tu pars en course dans un moment, tu n'y penses plus, non ?

Daguet eut peur d'être puni : il ne fit qu'un bond, et gagna d'un saut le relais, courant mettre ses bottes.

Prosper aussi se leva. Il était en sabots. Il allait panser des chevaux. De rage, il serrait les poings. Et son cœur aussi se crispait, comme une main, sur un secret cuisant.

SEPTEMBRE vint. Le tissu des feuilles commença de pâlir un peu. Entre chien et loup, déjà, les fenêtres rougissaient dans les villages, et, dès quatre heures, les lapins effrontés traversaient les chemins. Les hommes rentraient plus tôt des champs, par groupes de deux, de trois :

— Qu'en dis-tu ? se demandaient-ils. Pas vrai qu'on l'a tué ?...

Devant la soupe fumante, mêmes propos. On eut de quoi parler en Ile-de-France, cette année-là, du moins entre le clocher de Saint-Leu et celui d'Écouen, entre les futaies de Montmorency et le désert d'Ermenonville. Feu Monseigneur fit les frais des veillées. L'opinion commune, c'était qu'on l'eût assassiné.

M^{me} de Feuchères n'avait su se concilier personne. Et les bonnes femmes la vouaient tout bas à l'enfer, quand elles se reconduisaient l'une l'autre, après souper, par les rues des hameaux, en balançant, pour s'éclairer, une étoile dans leur lanterne.

Cependant le maire de Saint-Léu, le juge de paix d'Enghien, les magistrats du parquet de Pontoise, les médecins experts, tout le monde officiel enfin décrétait, déclarait et soutenait opiniâtrement la version du suicide. C'était l'avis, par les campagnes, du garde champêtre et du vicaire chargé du catéchisme, de tout ce qui émargeait au budget de l'État. C'était encore celui de la haute domesticité du château, aux gages de la baronne, et des courtisans qui s'attachaient à sa fortune. Mais les paysans haussaient les épaules. Un prince septuagénaire, et si riche, qui se fût tué ? Allons donc ! Il vivait avec une vilaine femme, sans doute pressée d'hériter, voilà le vrai pot aux roses, parbleu !

A Paris, dans tous les journaux et les salons

d'opposition, il n'y eut qu'un cri. Et de même en fut-il au faubourg Saint-Germain comme au vertueux Marais, au « boulevard » qui pensait toujours savoir le fin mot de tout, comme chez les boursiers qui appréciaient en connaisseurs les millions du dernier Condé ; et à la Chaussée-d'Antin aussi, dans les petits hôtels, où plus d'un héritage s'était pareillement détourné de sa voie, quoique de façon moins tragique, heureusement !

Mais c'étaient surtout les gens de Saint-Leu et d'Herblay à qui l'on n'en pouvait conter. Là, trop de laquais, trop de palefreniers, de jardiniers, de marmitons et de servantes avaient entendu, vu et compris tant de choses ! On murmurait presque haut dix ou vingt noms d'assassins, et parmi ceux-ci les frères Dawes, mais principalement sir George, ce brutal aux mauvaises façons, dur aux petits, grondeur avec tout le monde. On l'exécrait, on le croyait capable de tout. Du reste, pourquoi donc avait-il disparu aussi brusquement ? Rien de plus louche ! On le disait chassé par la baronne ?

Fausse colère !... Et les cancons d'aller, courant par les champs et les carrefours. Le postillon Prosper n'en perdait rien.

Ajoutons qu'un honnête homme, l'abbé Pélier de la Croix, aumônier particulier de feu Monseigneur, faisait grand bruit de cette affaire. La Feuchères exécrait l'abbé Pélier. Il savait qu'il ne pouvait attendre d'elle ni bienfaits, ni quoi que ce fût d'honorable ou de juste. Après l'enterrement public de Son Altesse, il ne devait plus jamais paraître au château où durant dix années, le prince, qui l'aimait, l'avait si difficilement fait tolérer par la terrible baronne. Enfin ce prêtre était un honnête homme, répétons-le. Pourquoi se fût-il donc tu ? Il avait cru voir un coupable ; et il avait constaté dès la première heure, au matin même du crime, d'indiscutables preuves d'assassinat. Il les crierait à la face des juges !... En attendant, il les énumérait, dans le bourg, à qui voulait l'entendre.

L'abbé Pélier de la Croix logeait non très loin de Son Altesse, au château de Saint-Leu,

en un coin de l'aile principale dans laquelle se trouvaient les appartements du prince et ceux de la baronne. Ayant un instant quitté sa chambre pendant la nuit du 26 au 27 août, il y retournait en longeant un long couloir : tout à coup, à la lueur incertaine de la chandelle qu'il tenait en main, l'abbé pensait bien avoir aperçu là-bas l'une des portes qui s'ouvrait, tandis qu'un grand et gros gaillard ressemblant fort à sir George Dawes, frère de M. de Flassans, se montrait sur le seuil, puis aussitôt, comme si la vue de l'abbé l'eût épouvanté, refermait précipitamment la porte et ne bougeait plus. Dans l'instant, l'aumônier ne s'était guère troublé : une porte qui s'ouvrait la nuit dans un château habité par cent ou cent cinquante personnes, qu'y avait-il là d'extraordinaire ? L'abbé lui-même ne se trouvait-il pas en train d'errer là — mystérieusement, pour peu que l'on y tînt — dans ce couloir?...

Quant à la ressemblance avec sir George, elle était entièrement fortuite sans doute ; quelque hôte accidentel de Saint-Leu qui avait

l'aspect de l'ancien écuyer, et voilà tout. Car M^{me} de Feuchères elle-même avait chassé son ivrogne de neveu, l'aumônier ne l'ignorait pas. Quelle apparence que ce coquin de George fût donc ainsi revenu soudain au château, et mieux encore, qu'il y couchât ? Puis le fantôme n'avait paru qu'un moment et la chandelle éclairait bien mal jusque là-bas... Non, l'abbé ne pouvait rien affirmer ; à peine s'il avait entrevu, ou cru entrevoir. Il était donc revenu se coucher, et s'était rendormi sans y plus songer.

Mais quand, réveillé en sursaut et mandé en toute hâte, l'abbé Pélicier de la Croix avait au matin pénétré dans la chambre sinistre, où Monseigneur, étranglé, pendait à la fenêtre, un affreux soupçon s'était immédiatement emparé de sa pensée. Toutes les personnes appelées là comme lui, parlaient déjà de suicide, sous le regard aigu de M^{me} de Feuchères qui, affalée comme il convenait dans un fauteuil, avait l'air de pleurer derrière son mouchoir. Seul, ou presque seul, l'aumônier osa faire à part lui de terribles remarques. C'est ainsi que

Son Altesse était bien attachée par le cou à l'espagnolette de la fenêtre : mais ses pieds touchaient à terre, et les deux mouchoirs — dont l'un passait sous le menton — qui tenaient le prince suspendu, se trouvaient si peu serrés qu'on y pouvait glisser le doigt sans nulle peine. La langue n'était point sortie : elle poussait seulement les lèvres. Sur la nuque se voyaient des marques rouges, la peau semblait froissée, meurtrie. Et quand on déshabilla Monseigneur par la suite, on lui trouva des ecchymoses aux jambes, comme si on les eût piétinées ou griffées.

En outre, le lit, repoussé le soir, comme toujours, au fond de l'alcôve, s'en trouvait distant d'un demi-pied. Les pantoufles, dont le prince ne se servait jamais parce qu'il faisait usage d'un pantalon à pied aux semelles de cuir, avaient été placées devant le lit, contrairement à toutes les habitudes. La couverture, que Monseigneur dérangeait à peine en se tirant du lit, était relevée et rejetée jusqu'au pied. Le valet de chambre Lecomte observa

lui-même tous ces détails le matin du crime, et s'en ouvrit ensuite à l'abbé Pélier. Ajoutons que ce dernier pensa voir distinctement sur le matelas, aussi distinctement du moins qu'il est possible, des traces de souliers.

Puis, comment donc Monseigneur eût-il pu, s'il s'était lui-même pendu, repousser du pied assez loin, sans la faire choir sur un parquet recouvert d'un épais tapis, la chaise lourde, massive, tapissée et rembourrée, que les premiers arrivants virent près de la fenêtre, et dont on voulut supposer qu'il s'était aidé pour mettre son cou à la hauteur de l'espagnolette ? Et les nœuds compliqués de ces deux mouchoirs, les pouvait-il faire, alors que par suite d'une fracture de la clavicule gauche, il avait beaucoup de peine, nul ne l'ignorait, à élever l'un de ses bras et à effectuer certains mouvements ? De plus, n'eût-il point allumé les bougies du secrétaire ou de la cheminée, que l'on reconnut intactes, plutôt que d'accomplir tout ce travail à la lueur d'une seule bougie placée en veilleuse dans l'intérieur de la che-

minée, derrière un garde-feu opaque en fer plein, sans découpures ni dentelures d'aucune sorte?

Enfin, dans la soirée du 27 août, alors que personne jusque-là ne s'en était aperçu, ne s'avisait-on pas de découvrir tout à coup dans la cheminée des fragments d'un papier déchiré, dont la contenance pouvait paraître justifier un suicide? Chose encore plus admirable, le lendemain matin 28, on recueillait dans la même cheminée des fragments qui complétaient ceux de la veille; or, l'on y avait fait du feu, en cette cheminée, pour les gens qui veillaient le corps, durant la nuit du 27 au 28!

A cause de toutes ces raisons, l'abbé Pélier de la Croix, chargé par ses fonctions de prononcer le 9 septembre à Saint-Denis, au jour de l'enterrement solennel, l'oraison funèbre du duc de Bourbon, ne craignit pas de s'écrier publiquement que Son Altesse Sérénissime était « innocente de sa mort devant Dieu ».

Vaine parole d'ailleurs. On n'y prit point garde. Les bons esprits affirmèrent que ce

prêtre consciencieux avait ainsi prétendu justifier l'Église, dont les prières doivent être refusées à ceux qui se donnent volontairement la mort. L'abbé Pélier passa pour un esprit scrupuleux, et il n'en fut que de cela.

Trois jours après, comme l'aumônier, chassé de Saint-Leu, prenait la poste à Herblay pour gagner Paris, le postillon n° 7, remplaçant pour une pièce blanche le n° 4 commandé la veille, se mettait en selle devant la chaise.

Pendant longtemps il trotta, le dos rond, sous de fines gouttelettes de pluie qui, par moments, tombaient en hésitant, puis s'arrêtaient, craintives. Les épaisses crinières des chevaux semblaient se gonfler d'aise sous une poussière de cristal, et leurs grosses queues nattées portaient des perles d'eau.

Soudain, le postillon s'arrêta et mit pied à terre. C'était contraire à tous les règlements. L'abbé, stupéfait, passa la tête à la portière. Le n° 7 s'avavançait néanmoins, fort poli, le chapeau à la main et, s'exprimant d'une voix

châtiée, ainsi qu'un homme, en vérité, bien au-dessus de sa condition :

— Monsieur l'abbé, fit-il, sait comme tout le monde que M^{sr} le duc de Bourbon a été bel et bien étranglé, puis pendu...

— Mais, répondit l'aumônier fort déconcerté, je... je le crois, mon ami... et même... j'en suis sûr... Cependant...

— C'est le neveu de M^{mo} de Feuchères, n'est-ce pas, sir George Dawes, qui est l'assassin ?

— Il se pourrait... Mais...

— Vous l'avez accusé devant plusieurs personnes.

L'abbé Pélier, rassuré devant l'air modeste et pacifique du postillon, voulut en finir.

— Eh bien ! oui, reprit-il un peu impatiemment, c'est lui, je crois pouvoir presque l'affirmer. Pourtant, que signifie?... Enfin, qu'est-ce que vous voulez, postillon ? C'est inconcevable, cette scène !

— J'ai la preuve, il me semble, que c'est bien ce Dawes qui est l'auteur du crime.

— Vous avez?... Parlez, parlez vite, mon

ami!... Ou plutôt, courons chez le prochain juge de paix!... Ou mieux encore, retournons à Herblay, et avisons le parquet de Pontoise!... Je ne veux rien entendre que devant un magistrat; en selle, mon ami, en selle!...

— Non, je ne veux point comparaître devant un magistrat. Je ne veux point qu'on m'appelle en justice. Je n'y puis aller.

— Allons donc!... Vous moquez-vous de moi? Mettons un terme à tout ceci! C'est un cas de conscience: si vous savez quelque chose, vous devez parler!

— Monsieur l'abbé, voulez-vous m'entendre en confession?

— En confession!

— Je vous le demande comme une grâce, et jure de m'en remettre à votre avis... Courbevoie est tout proche. Là, mes chevaux doivent rafraîchir, et nous trouverons une église.

— Le cas... avouez... que le cas est au moins bizarre...

— Monsieur l'abbé, c'est au prêtre, au ministre de Dieu que je m'adresse!

— Eh bien ! c'est dit. Allez !

Le postillon se remit en selle, et les chevaux ayant soufflé, il les sangla d'un bon coup de fouet ! « Pull up ! » cria-t-il. Si la route n'eût été déserte, le n° 7 eût risqué sa place à mener ce train-là : la poste en effet doit trotter, et non galoper ainsi follement sur le pavé du roi, au risque de tout briser ! Jamais pénitent n'avait conduit d'une telle allure son confesseur au saint tribunal.

Peu de minutes après, les chevaux dételés et hâtivement séchés reposaient au relai ; et dans l'église de Courbevoie, trois dévotes se dési-gnaient l'une à l'autre, d'un doigt scandalisé, d'énormes pieds à éperons qui soulevaient le rideau léger d'un confessionnal, comme les bottes martiales d'un prélat-capitaine eussent relevé jadis la jupe trop courte d'une soutane de cour.

XI

LE roi devait ce matin-là passer en revue quelques bataillons de ligne dans la cour des Tuileries.

Prosper Ombredane, ayant obtenu du maître de poste congé pour un jour, était venu à Paris, afin d'assister à cette fête. Laborieux plaisir ! Debout depuis deux heures, il lui avait d'abord fallu attendre longtemps devant la haute grille d'entrée, hermétiquement close. Plusieurs centaines de badauds, de fainéants en bourgerons sales, de traîne-savates et de femmes à bonnets, encombraient déjà la rue. Le factionnaire avait grand'peine à monter sa garde : toute cette canaille l'entourait, lui parlait. Ils lui eussent tapé sur l'épaule. Telles étaient les nouvelles coutumes : le roi entendait que les citoyens ne fussent plus traités du haut en bas.

et qu'ils se sentissent bien à l'aise dans leur bonne ville. Lui-même ne voulait être que le premier d'entre eux.

Enfin une marche militaire se fit entendre, et arrivant de la rue Saint-Honoré, une première troupe de fantassins parut. Ficelés par leurs buffleteries, ils s'en venaient bien alignés, bien au pas derrière les tambours : toutes les jambes droites des pantalons blancs s'avançaient à la fois, puis toutes les jambes gauches, et les hauts pompons des shakos oscillaient en mesure. Le peuple enthousiasmé cria : « Vive la Charte ! », et fit place tumultueusement pour laisser passer les héros.

Un beau drapeau tricolore, un drapeau de juillet, tout battant neuf, cliquetait au milieu d'eux.

La troupe défila longuement, tourna sous le petit arc de triomphe, et s'alla ranger dans la cour des Tuileries, où elle s'arrêta comme un seul homme, talons joints, immobile. Les commandements s'élevaient, nets et brefs, cependant qu'au dehors les braillards s'égo-

sillaient toujours. Peu après, une seconde file arriva, puis une troisième, d'autres encore. Une compagnie de gendarmes à pied survint la dernière, pour assurer l'ordre. La cour était remplie d'uniformes. Alors on permit aux badauds d'entrer à leur tour, deux à deux, par un guichet; ils allèrent s'entasser aux deux bouts, derrière un cordon de gendarmes. Ceux qui étaient restés dans la rue, plus nombreux de minute en minute, voyaient beaucoup mieux à travers la grille. Mais les autres se félicitaient d'avoir conquis l'accès aux Tuileries : ils se regardaient triomphalement les uns les autres. On en laissa pénétrer jusqu'à ce qu'ils fussent serrés et pressés à ne pouvoir plus faire un mouvement. Au premier rang se trouvait Prosper Ombredane. Il avait quasi sur les pieds le fusil d'un gendarme, et presque sur le dos un marmot qu'une commère élevait sur son épaule. Un gars en veste grasse, le cou nu dans un foulard, l'incommodait à gauche. Un petit vieux à parapluie se débattait à sa droite. Prosper songeait, hélas !

aux belles routes, où l'on trotte en liberté...

C'était, il faut le dire, la première fois de sa vie qu'il se trouvait au milieu d'une foule, d'une vraie foule. Jusque-là il n'avait connu que les soirs où l'on s'étouffait un peu, mais poliment, à l'Opéra, et certaines bousculades discrètes devant les restaurants du boulevard ; on se marchait encore assez sur les pieds dans tels ou tels salons trop étroits, pourtant avec combien d'excuses ! Il y avait aussi Longchamp, chaque année : cependant les chevaux seuls y couraient des risques. Jamais le dandy Rodolphe, depuis les temps de sa jeunesse où il parcourait derrière son oncle et tuteur les forêts sourcilleuses des Ardennes, jusqu'aux jours tout récents où il avait tué tant d'heures entre les boudoirs des belles incomprises, les cafés à la mode et les promenades où la « gentry » erre avec langueur, jamais le comte Arnaud d'Ancourt n'avait exposé son odorat aux haleines du peuple, compromis ses redingotes dans le voisinage des guenilles, ni gâté ses gants jaunes sous l'étreinte des mains cal-

leuses. Ce n'était point orgueil ni dédain : mais on a des devoirs envers ses habits.

Durant les « trois glorieuses » même, il avait écouté siffler les balles du haut de sa fenêtre, et dépensé ses derniers écus à souper finement chez lui, comme un philosophe, tandis qu'en bas la canaille hurlante se faisait tuer pour lui donner un nouveau roi.

Aujourd'hui néanmoins il en allait tout autrement pour le postillon Prosper Cimbredane. Comprimé, houspillé, suffoqué, écoeuré surtout par l'ignoble odeur de linge sale, de sueur et de vin que répandaient les vainqueurs de Juillet, il eût souhaité de se trouver bien loin d'ici, à travers les grands champs labourés et les boqueteaux roux, voire dans l'écurie même du relais, là-bas : jamais fumier ne dégoûta jeune homme bien né, et le crottin est fashionable.

Aussi bien était-ce dans une intention déterminée qu'il assistait à cette revue : il voulait se jeter aux pieds du roi, et lui présenter une supplique. Cette tentative indiquée, ordonnée presque par l'abbé Pélier de la Croix, pouvait

d'une part échouer, certes, mais peut-être d'autre part, — qui sait? — lui permettre de reparaître quelque jour, le front haut et l'honneur sauf, parmi les poupées de Paris...

L'abbé s'était montré fort net. Ayant longuement médité, dans la pénombre de son confessionnal :

— Eh bien ! mon fils, prononça-t-il enfin, j'entends toutes vos raisons. En accusant cet homme, il est certain que vous vous perdrez. Or, Dieu ne peut exiger que vous réduisiez vous-même à néant le grand effort d'humilité, de résignation, de retour au bien que vous vous êtes imposé. Vous avez choisi, pour racheter vos erreurs passées, une vie pénible, mais droite, modeste, courageuse et bonne. Cela est d'un honnête homme et d'un chrétien. Et mieux vaut sans doute un crime impuni devant les hommes, qu'une bonne volonté perdue. Plutôt qu'à l'horrible action qui nous occupe, songeons à votre âme de pécheur qui ne fut que faible, étourdie, imprudente, hélas ! bien, bien imprudente !... Il serait inhumain

de sacrifier celle-ci à celle-là... Sans doute... Cependant le devoir commande aussi de ne point tolérer une autre injustice. La mémoire d'un prince auguste et malheureux est en ce moment souillée par le soupçon d'un suicide : pourtant Son Altesse fut misérablement assassinée, vous en avez la preuve!... S'il est inhumain d'exiger que, pour laver la mémoire d'un mort, vous vous offriez vous-même en victime à la justice brutale des tribunaux, je vous adjurerai du moins, mon fils : courez aux pieds du roi, oui, du roi lui-même. Tâchez qu'il vous entende. Renouvelez devant lui — devant lui seul ! — l'aveu que vous avez fait au saint tribunal de la pénitence. Ne lui celez rien de votre vie passée. Il décidera... Voilà, mon fils, la voie qu'il faut suivre. Remettez-vous-en, pour le reste, à la très miséricordieuse Providence. Elle saura bien aplanir le chemin devant vous, ou vous en détournera, si sa divine volonté vous ménage une autre route...

Fidèle à la parole qu'il s'était à lui-même donnée, le postillon Prosper avait obéi au

prêtre. Apprenant qu'une revue passée par le roi devait avoir lieu le dimanche suivant à Paris, il avait sollicité la permission de s'y rendre. Le maître de poste appréciait son n° 7, dont les talents équestres l'étonnaient : aussi se fût-il fait reproche de refuser la première faveur que ce dernier eût encore osé demander.

Prosper Ombredane ne possédait, outre sa culotte de peau jaune, qu'une vieille blouse en peau de phoque et des sabots. Il décida donc de se présenter aux yeux du roi vêtu de sa veste de postillon. Pour signaler seulement qu'il n'était point en service, il avait retiré sa plaque de cuivre. Moyennant douze francs, arrachés, hélas ! au fin fond de sa pauvre bourse, il avait fait emplette, à Pontoise, d'un pantalon de drap bleu, pareil à sa tunique, et de souliers neufs. Le voici honorable, convenable, presque propre. Et dans sa poche, sur son cœur qui battait un peu fort, il tenait son placet, recopié la veille de sa plus belle écriture sur une grande feuille de fort papier, cacheté de trois grands sceaux rouges.

« SIRE, avait écrit Prosper, un malheureux se jette aux pieds de Votre Majesté, et n'attend plus rien que de Sa clémence et de Sa bonté ! J'ai la preuve positive que Son Altesse Sérénissime le duc de Bourbon a été assassinée dans la nuit du 26 au 27 août. Je puis dire le nom de l'assassin et démontrer matériellement sa culpabilité. Mais des circonstances particulières, dont je suis résolu à ne faire l'aveu que devant Votre Majesté, m'ont empêché jusqu'alors et m'empêcheront toujours de livrer mon secret devant les tribunaux.

« Je conjure donc instamment Votre Majesté de daigner m'entendre touchant l'horrible crime qui a mis fin si cruellement aux jours de Monseigneur le duc de Bourbon,

et La supplie de croire au profond respect avec lequel je suis

de Votre Majesté,

le très humble et très obéissant sujet.

« Prosper OMBREDANE,
postillon n° 7, au relais d'Herblay. »

Allons ! le roi pouvait venir. Prosper était prêt. Les croquants qui l'offusquaient et l'écrasaient à droite, à gauche, derrière son dos, il ne s'en souciait guère maintenant. Il ne les sentait même plus. Il ne songeait qu'au geste qu'il ferait tout à l'heure, pour tendre sa supplique.

Et du reste, il n'attendit plus longtemps. Une patrouille de gardes nationaux, portant le bonnet à poil, s'avança hors des Tuileries et barra les rues du côté de la Seine, comme du côté des affreuses mesures qui encombraient la cour du Louvre. Fiacres et omnibus s'arrêtèrent, les piétons firent la haie, ou s'aplatirent contre les maisons et contre la grille, cependant qu'un grand piétinement de chevaux naissait là-bas, sur la place du Palais-Royal. Enfin on aperçut les casques à chenilles de quelques dragons et, derrière, le roi lui-même, à cheval, suivi de ses deux fils aînés et de plusieurs officiers.

Sa Majesté, portant les épaulettes de général et le grand-cordon de la Légion d'honneur,

arrivait au pas, tout doucement. Elle souriait entre ses petits favoris, et soulevait son bicorne à plumes chaque fois qu'un groupe criait « Vive la Charte ! » ou « Vive le roi ! » ou « Vive la Liberté ! » Une grisette ayant lancé sous les pieds de son cheval un méchant bouquet de géraniums et de roses d'automne, enveloppé dans un papier à dentelles, Louis-Philippe fit avec bonhomie un signe de la main. Le jeune duc d'Orléans, mince et charmant dans sa tunique étroite, se retourna en riant vers la grisette, qui était devenue plus rouge qu'une cerise. Quant au duc de Nemours — un page ! — il avait l'air déguisé en hussard, avec ce long shako qui se plantait si drôlement sur sa figure imberbe, et cette grande chabraque brinqueballant sur son cheval gris. Comme tous les enfants costumés, il se fût bien gardé de rire, lui : il était sérieux comme un évêque.

Le cortège s'engagea sous l'arc de triomphe, devant lequel les dragons firent halte. Puis, Sa Majesté mit pied à terre dans la cour, avec toute sa suite, et commença de passer très

lentement devant les rangs des fantassins. Le roi parlait aux soldats, de-ci, de-là, d'un ton très simple et bienveillant. Il s'arrêtait parfois, posait à l'un d'eux des questions, soupesait son sac, lui adressait une petite phrase, reprenait sa marche, s'arrêtait de nouveau...

Prosper était au supplice. Au bout de chaque file d'hommes, il revoyait le pantalon rouge du roi et les plumes blanches de son bicorne. Le souverain tournait, s'éloignait, revenait. Enfin, il inspecta la dernière rangée. Prosper, pâle d'émotion, observait les plumes qui s'approchaient, s'approchaient... La gorge du postillon se contractait : s'il allait manquer son effet, se faire arrêter, ou chasser, sinon voir sa pauvre supplique dédaigneusement recueillie par un aide de camp qui, en rentrant, la classerait dans quelque portefeuille, et l'y laisserait pour l'éternité...

Sa Majesté n'était plus qu'à cinquante mètres, qu'à vingt, bientôt qu'à dix... Prosper tout à coup fit un bond, passa sous le bras du gendarme, et vint tomber un genou en terre,

en tendant éperdument son papier, devant le roi.

Presque en même temps, deux gendarmes avaient rejoint Prosper et lui mettaient le poing à l'épaule. Les officiers de la suite esquissaient tous un brusque geste de secours ou de défense. Quelques exclamations, un léger brouhaha, un peu de désordre ..

Mais ce fut bref. On comprit aussitôt que ce jeune postillon à genoux, tête nue, présentait respectueusement une supplique, et voilà tout.

— Laissez, laissez, fit le roi, c'est un placet.

Puis se tournant vers le duc de Nemours :

— Prenez-le, dit-il.

Et à Prosper :

— Allez, mon ami, relevez-vous.

Déjà les plumes blanches s'éloignaient, suivies par les uniformes. Aucun officier ne retournait même la tête : ils causaient discrètement entre eux, tout en marchant.

Le petit Nemours seul était fort contrarié :

car, ayant essayé de mettre le placet dans la poche de sa chabraque, — à la guerre, les hussards ne rangent-ils point là leurs plans et leurs cartes? — il faisait les plus vains efforts : la belle agrafe dorée refusait absolument de s'ouvrir. Alors, furieux et confus, il finit par passer le papier de Prosper dans son ceinturon. Mais ce carré blanc faisait tache sur son dolman à brandebourgs : sa matinée était perdue, et sa revue gâtée.

Le métier de prince a bien ses amertumes.

XII

MANDÉ par le roi au Palais-Royal, Prosper Ombredane, muni d'une carte d'audience, se présenta au jour dit devant le factionnaire qui se promenait à la porte. Celui-ci le renvoya au corps de garde, qui le dépêcha vers une sorte de suisse, lequel lui indiqua un escalier, en haut de quoi se trouvait un bureau où un huissier prit la carte et fit conduire par un valet le postillon dans une petite salle, ornée d'une horloge immense, d'une table ronde et de dix chaises en acajou rangées contre le mur : rien de plus triste.

Abandonné là, tout seul, Prosper écouta palper le cœur sonore et grave de l'horloge durant cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure... On l'oubliait, sans doute.

Un sentiment bizarre d'humilité, presque de honte, l'envahit. Quoi ! que venait-il donc faire, lui, citoyen infime et déclassé, dans ce palais où tant d'affaires considérables se traitaient désormais ? Par la fenêtre qui donnait sur la cour, Prosper voyait à chaque minute entrer et sortir des hommes de tout âge et d'aspects divers, mais généralement soucieux et le front penché vers le sol ; des officiers en uniforme se hâtaient d'une porte à l'autre ; un cavalier apportait un pli ; une voiture pénétrait sous le porche, venant de la rue, et s'arrêtait devant un perron : le valet déployait le marchepied, et un monsieur chenu, décoré, ou une dame, descendaient... Et ce mouvement discret et continu ne cessait pas un instant. Il semblait que l'on se trouvât dans une usine, l'usine à gouverner la France. D'immenses intérêts devaient être débattus, et de vastes combinaisons établies, et des calculs gigantesques effectués dans les bureaux innombrables d'un tel bâtiment. Que signifiaient donc, au prix de cela, ce médiocre incident de Saint-

Leu, et le chétif secret détenu par un obscur postillon du relais d'Herblay ? Voilà qui importait beaucoup à l'État, en vérité !

N'eût été sa carte d'audience et l'impossibilité dans laquelle il était de retrouver son chemin, Prosper se fût sauvé. D'autant que le battant doré de l'horloge continuait d'aller, d'aller... Certainement, nul ne songeait plus à l'humble sujet prisonnier entre ces quatre murs et ces dix chaises d'acajou...

Et puis, plein d'éloquence en quittant Herblay et tout à l'heure encore en entrant au Palais-Royal, Prosper ne se sentait plus à présent aussi maître de lui. Ce n'était pas qu'il fût très intimidé. Le comte Arnaud d'Ancourt n'éprouvait point, sur les parquets cirés, l'embarras qui eût été trop naturel à un croquant de postillon. En outre, il avait déjà vu le souverain, l'autre jour, à la revue des Tuileries, et celui-ci lui avait semblé fort simple, avenant, bon homme au besoin. La personne même du roi ne l'effrayait point. Pourtant le silence, la voix solennelle de l'horloge, les soldats, le

suisse, les huissiers, la solitude, l'attente, tout cela énervait à la longue...

Prosper se sentait las de se répéter tout bas, pour la centième fois, les phrases qu'il avait préparées d'avance... Il allait à la fenêtre, suivait dans la cour le va-et-vient des passants, reprenait ses rêveries plus sombres, s'alanguissait, bâillait... Tout à coup, la porte s'ouvrit, on appela, il se trouva poussé dans une grande pièce claire où le feu pétillait. Devant un énorme bureau surchargé de papiers, un homme écrivait.

— Que voulez-vous, mon ami ?

— Sire...

C'était le roi !

Et voici que soudain les mots s'arrêtaient dans la gorge de Prosper. Jeté si brusquement en face du souverain, il perdait tout à coup la tête.

Sa Majesté, qui n'avait point quitté sa plume, ne levait qu'à peine et par instants le regard. Prosper voyait seulement les cheveux gris déjà, qui s'élevaient et déferlaient comme

une vague au-dessus du front et autour des oreilles, cependant que de courts favoris bouillonnaient sur les joues.

— Remettez-vous, mon ami, et dites-moi ce que vous désirez. Je vous écoute.

La voix de Louis-Philippe résonnait, mi-douce, mi-forte, surtout nette et paisible. Elle rassurait. Prosper regarda s'agiter les lèvres fines qui, le dernier mot prononcé, se refermaient soigneusement et comme hermétiquement. Le roi des Français n'avait point la bouche molle des distraits ni des étourdis. En balbutiant d'abord, puis avec plus d'aisance, Prosper enfin répondit :

— Sire, j'ai... j'ai la preuve... j'ai sur moi la preuve matérielle... que M^{gr} le duc de Bourbon a été... assassiné par son ancien écuyer George Dawes...

Mais Louis-Philippe coupa court :

— Mon ami, je fais droit, autant que je le puis, à tous les vœux des citoyens. Vous m'avez remis un placet. Souhaitez-vous quelque chose ? En ce cas, dites-le-moi sans

crainte : nous verrons... Quant à l'affaire dont vous m'entretenez là, elle regarde la justice du royaume. Si vous apportez quelque révélation, adressez-vous à M. le procureur général près la cour de Paris. Il poursuivra. Laissons donc cela, et encore une fois, mon brave, exposez-moi ce que vous demandez.

Le roi n'avait point cessé d'écrire cependant qu'il parlait. Prosper, en revanche, avait à peu près surmonté son émotion, et quelque sang-froid lui était revenu. Ayant dès longtemps prévu cette réponse, il changea aussitôt sa tactique et débita tout d'un trait :

— Ce n'est pas réellement Ombredane que je me nomme, comme Votre Majesté le croit. Non, je ne suis pas Prosper Ombredane, postillon n° 7 au relais d'Herblay, mais bien le comte Rodolphe Arnaud d'Ancourt, d'une notable et, j'ose y prétendre, assez bonne famille ardennaise. Mon père mourut capitaine à la Bérésina, lorsque j'étais en bas âge, et j'eus un grand-oncle qui jadis s'illustra dans

les Iles. Tous mes papiers se trouvent actuellement chez M. le major Frazer, à la chaussée d'Antin. De coupables légèretés de jeunesse et un mauvais sort m'ont contraint à changer et de nom et d'existence. Je suis prêt à faire devant Votre Majesté, si elle daigne m'en donner l'ordre, ma confession franche, véridique et repentante...

Il y a, grâce au ciel, un ton qui est celui des cabarets, des écuries et des carrefours, et un autre qui appartient à quiconque sut, dès l'enfance, dire « Mille grâces, madame » ou « Sauf, monsieur, votre respect ».

La manière dont ce postillon s'exprimait, la forme même de ses phrases correctes, faciles et achevées, venaient de frapper Sa Majesté ; et le roi avait, cette fois, levé les yeux, — des yeux admirables ! Étonnamment attentifs, luisants, profonds, d'une intelligence volontaire, et comme entreprenante, ils pénétraient ce qu'ils regardaient. Prosper se sentit scruté jusqu'au fond de l'âme.

— Voilà bien du mystère, fit le roi.

— Sire, c'est un mystère qui me remplit de honte !

— Parlez donc... je vous prie... Oui, parlez. Dites-moi l'histoire de votre vie.

— Votre Majesté veut la connaître tout entière ?

— Mais oui... je veux... tout entière.

Le roi avait posé sa plume. Longuement, scrupuleusement, il entendit la confession du jeune homme, depuis ses premières années dans les forêts jusqu'à ses folies de débauche et d'oisiveté, jusqu'à sa ruine finale, et les dettes, et la scène du tripot, l'accusation infamante, le faux nom, la fuite, l'engagement dans les postes royales, l'existence au relais d'Herblay, la connaissance de M. de Choulot... Arrivé là :

— Sire, poursuivrai-je ? fit Prosper.

— Poursuivez, commanda le roi.

Celui-ci écoutait avec méthode, prenant garde à toutes les circonstances, observant sans trêve le narrateur, posant parfois une question pour préciser quelque détail. Il apprit

ainsi l'évasion projetée du duc de Bourbon, l'étrange rencontre de George Dawes fuyant par le parc, au matin du crime, la lutte entre les deux hommes, le bouton arraché, puis les soupçons de Prosper, sa certitude enfin.

— Que Votre Majesté ordonne une perquisition chez le sieur George Dawes, et l'on vérifiera si ce scélérat ne possède point quelque habit dont le drap est pareil à ce lambeau-ci, dont les boutons sont identiques à celui que voilà!...

Et le postillon brandissait triomphalement son petit bout d'étoffe. Mais le roi ne le prit point, ne le regarda même pas.

Il se leva subitement et se mit à marcher de-ci, de-là, au travers de la pièce.

Louis-Philippe était grand et semblait de tous points robuste. Un gilet roux croisait sur son ventre, et son visage trop large, bien que les traits en eussent une extrême finesse, s'appuyait parmi les plis d'une ample cravate noire. Comme sa redingote lui battait les jarrets et remontait sur la nuque un peu massive,

il ressemblait assez, de dos, à un gros hanne-ton. Mais ses mains, qu'il tenait croisées derrière lui, sortaient, nerveuses et bien découpées, des manchettes plissées : mains qui s'animaient, qui pensaient, mains racées. C'était entre des doigts de gentilhomme, certes, que le roi maniait son parapluie légendaire.

Cependant Sa Majesté arpentait sans arrêt le cabinet. Prosper ne soufflait plus mot. On n'entendait que les chuchotements, les ragots, les murmures, les plaintes discrètes, tout le commérage enfin du feu qui jasait en la cheminée.

Le roi reprit enfin la parole :

— Monsieur..., commença-t-il.

Prosper tressaillit. Le roi ne l'appelait plus « mon ami », mais « monsieur ». C'était donc au comte Arnaud d'Ancourt qu'il s'adressait à présent, et non au postillon n° 7.

— Monsieur, le cas est clair. En paraissant comme témoin, en révélant ce que vous estimez un fait nouveau dans l'accident déplorable de Saint-Leu, vous révélez aussi du même

coup votre véritable personne. Dettes impayées, faux papiers, fausse signature ; malgré toutes les excuses que personnellement je vous trouve, vous irez en prison. Je n'y pourrai rien. Je ne suis point le juge. J'estimerai peu un gouvernement qui se ferait juge... N'est-ce pas ?... N'est-ce pas ?...

— Sire... sans doute... La justice...

— Elle est plus puissante que moi. Et cela est bien ainsi... Vous irez donc en prison. Mais vous aurez accompli votre devoir d'honnête homme. Je suppose donc que vous serez satisfait.

— Je remercie Votre Majesté de me juger ainsi.

— Je crois à votre délicatesse, à votre vertu native. Vos fautes, assurément, ne furent qu'imprévoyances de jeunesse, et non malices préméditées. Vous voudrez donc agir selon votre conscience. Bien... Toutefois, que vous commande-t-elle plus exactement, plus profondément, votre conscience ? Le savez-vous, en vérité ? Y avez-vous assez songé ? La justice

est impérieuse, certes ! Mais au-dessus de cet idéal, de tout idéal, monsieur, il y a la France ! Au-dessus de votre devoir d'honnête homme, il y a votre devoir de Français... Le royaume est à peine délivré d'une angoisse terrible. Elle a déchiré mon cœur de citoyen, avant de solliciter toute la pensée et le zèle ardent du souverain. Des flots de sang ont, hélas ! coulé dans les rues. On a tué, massacré. Le peuple enfin nous crut appelé à lui rendre la liberté, le bonheur et la richesse. Nous y travaillons jour et nuit, et de toute notre âme...

Le roi s'arrêta. La tête levée maintenant, impérieux, dominateur, maître chez lui, il fixa Prosper dans le blanc des yeux :

— Faut-il tout vous dire, monsieur ? Je crois fermement, si même je ne sais, que cette misérable M^{me} de Feuchères est capable du crime qu'on lui impute. Elle a tué ou fait tuer le duc de Bourbon, soit, il se peut. Y tenez-vous ? Cela est indiscutable, cela est prouvé. Mais une chance, une chance sur cent permet de déclarer que le prince s'est tué... Or,

M^{me} de Feuchères a pu se prévaloir naguère de notre appui. L'un de nos fils est l'héritier du prince. Empêchez-vous donc la foule, qui ne raisonne point, de soupçonner son roi, si cette femme est accusée d'assassinat ? Ne fera-t-on point de viles autant qu'absurdes et puériles suppositions ?... Eh bien, l'honneur de la couronne, quelque éclatant qu'il en dût sortir, risquera-t-on de le compromettre dans cette abjecte affaire criminelle ? Au moment où notre malheureuse patrie, encore frémissante et blessée, a fait reposer tant d'espairs en ses libertés conquises et dans le gouvernement dont je suis le garant, voulez-vous risquer de tout aventurer encore et de tout jeter bas peut-être, pour la vaine et vulgaire satisfaction de faire condamner un coupable ? Car il ne s'agit même pas de relever un innocent, ce que l'humanité commanderait. Non, ce n'est qu'un coupable à livrer. Allons donc ! Dressons-nous plus haut, et voyons plus loin. Qu'importent l'innocence ou la culpabilité d'une femme flétrie ! Il y va peut-être du repos national...

La voix de Louis-Philippe avait tremblé d'une émotion réelle en prononçant ces dernières phrases. Dominé par ce regard pénétrant, par cette parole à présent vibrante, par le geste, l'autorité, l'allure, Prosper se sentait comme emporté au gré d'un enthousiasme obscur et secret. Il ne répondait plus, et regardait silencieusement le roi, son roi.

— La France, poursuivit Sa Majesté, la France !... J'ai combattu pour elle à Jemmapes, à Fleurus. Et je l'ai désirée et pleurée dans l'exil pendant vingt douloureuses, vingt odieuses années... Ah ! vous autres qui avez toujours dormi au pied de votre clocher, vous ne connaissez pas l'amour immense que le proscrit ressent pour son pays !... Savez-vous l'ennui cruel, la honte d'être errant, chassé, suspect ?... Mais brisons... Aujourd'hui, par une étrange fortune, voici que le peuple de France m'appelle à sa tête... Je lui consacrerai jusqu'à ma vie. Je ne me soucie ni des assassins, ni de mes ennemis. Mais j'espère, après ma mort, laisser mon pays plus heureux, plus

puissant, et riche, et libre... Va-t-on donc mettre à cela un premier et peut-être très grave obstacle, pour le vil intérêt qu'il pourrait y avoir à condamner une Feuchères ou un Dawes ?...

Le roi se tut, considéra de nouveau Prosper et lui dit :

— Monsieur le comte Arnaud d'Ancourt, je vous pose à vous-même cette question. Vous la résoudrez en sortant d'ici. Vous vous rendrez à votre souhait, avec vos pièces à conviction, chez M. le procureur général. Ou bien, vous retournerez à Herblay trotter en paix sur les grandes routes...

Et Louis-Philippe, fermant ses lèvres sinueuses et graves, se rassit. Mais il releva le front aussitôt, surpris : Prosper venait de lancer au feu le bouton de George Dawes ! Puis, se jetant aux pieds du roi, le jeune homme s'écriait, de toute son âme jeune, généreuse, charmante :

— Que Votre Majesté veuille n'y plus penser ! Je poursuivais une vengeance sans hon-

neur. J'y renonce ! Je reprendrai simplement mon fouet et mes chevaux — si je suis libre...

Il avait les larmes aux yeux, notre postillon !

Le roi, peu accoutumé à ces mouvements si spontanés du cœur, le roi, encore plus séduit peut-être qu'étonné, souriait. Il était de nouveau le chef paternel et bon enfant qui souperait, dans la cour des Tuileries, le sac des soldats.

— Relevez-vous, fit-il à Prosper, relevez-vous... C'est bien... C'est bien, et noble...

Ajoutons que, fût-on le roi des Français, on a, sans qu'il y paraisse, ses vanités. Louis-Philippe aimait à parler. Il s'estimait bon orateur. Nul doute qu'il ne fût flatté d'avoir persuadé, se figura-t-il, par son seul talent, ce jeune homme.

— Relevez-vous, et retournez donc, mon ami...

Ah ! le comte Arnaud d'Ancourt était redevenu postillon... Mais le ton du roi indiquait aussi que le n° 7 se trouvait bien en cour.

— Retournez donc à Herblay. Servez-y de votre mieux celui qui vous emploie... Vous n'y resterez guère... Oui, je m'entends... Enfin, je veux dire que les relais, dans le royaume, se trouvent vacants parfois... Il se pourrait que l'on vous aidât un jour, et même bientôt, j'espère, à devenir maître de poste... Eh bien, eh bien, qu'avez-vous? C'est tout simple... Ce sont les échelons de votre carrière... Nous essaierons de vous y pousser.

Le roi, gaîment, ajouta :

— J'ai quelque influence dans les bureaux...

Prosper, tout interdit, marmottait des remerciements. Le roi reprit, en souriant toujours :

— Seulement, je ne connais pas Prosper Ombredane. Il n'est point légal. Il mourra. Le nouveau brevet sera fait au nom de Rodolphe Arnaud. Le maître de poste Arnaud, un bourgeois, s'enrichira, j'y compte...

Sur quoi, faisant de la main un geste de congé, Sa Majesté conclut :

— Si bien qu'il paiera finalement les dettes

de son aîné le comte d'Ancourt ; il lui fera ce présent-là.

Quand Prosper passa pour la seconde fois, en quittant le Palais-Royal, sous l'œil du factionnaire qui montait la garde, il admira celui-ci, lui trouva l'air martial et le regarda sympathiquement. Il eût voulu l'encourager, et aller vérifier s'il se trouvait bien dans sa giberne toutes les cartouches réglementaires. Car la vie du roi importe à tous les Français. Un loyal, un bon sujet y veille par lui-même.

XIII

DÉCEMBRE. Le froid, la bise, les gelées, la neige, l'affreux dégel, puis le froid encore, toujours le froid...

Il n'est point question d'autre chose au relais d'Herblay. Palefreniers, postillons, voyageurs, courriers, mendiants qui cheminent ou grands seigneurs qui passent avec leurs valets, chacun n'est plus occupé que du froid, ne songe qu'à ses doigts gourds ou à son nez qui gerce. n'a point d'autre entretien. Hier, on grelottait cruellement, aujourd'hui c'est pire, demain on ne pourra tenir dans les voitures, et encore moins, parbleu ! sur les chevaux. Durant l'hiver entier, il n'est plus souci dans chaque relais que de savoir si le sol sera bon tout à l'heure, et si le vent va souffler de

l'est ou du nord, apportant la pluie ou déposant la glace.

Quand la neige tombe, quelle catastrophe ! La vie s'arrête dans tous les pays. Jusqu'au dégel, il devient impossible aux grosses voitures de rouler, les chevaux s'abattraient. Puis, dès la fonte, il faut trotter à travers une boue gluante, sur une monture mal assurée, glissant, buttant ! Et encore cela vaut-il mieux que les mêmes trajets sous une pluie serrée qui vous transperce, malgré tous les collets du monde, ou bien sous l'assaut et l'insulte du vent qui lance brutalement les feuilles mortes contre les vitres des berlines, coupe comme avec une épée les mains et les visages, se glisse, semble-t-il, dans la chair et jusqu'au cœur des hommes.

Le postillon Prosper ne s'accoutumait pas au froid. Non qu'il n'eût, à la rigueur, supporté les courses sans trop de mal : il s'entortillait dans toute la laine et les chiffons qu'il pouvait trouver, disparaissait, à la lettre, sous des peaux de mouton. L'argent qu'il gagnait

ne lui servait qu'à s'acheter ces nippes. Mais une fois de retour à l'écurie, force lui était de panser les chevaux, de tremper ses pauvres mains dans l'eau froide. Le n° 7 comptait éperdument, en secret, sur la reconnaissance de Sa Majesté...

Car, enfin, tout semblait apaisé. L'abbé Pélier de la Croix, appelé à d'autres fonctions, se consacrait avec zèle à son nouveau ministère et aux pauvres de sa paroisse, plutôt qu'à de vaines œuvres de justice. La Feuchères, retirée dans ses terres d'Ermenonville, y vivait en repos et en silence. Le roi régnait heureusement, on l'acclamait, il était populaire... Mais Prosper, lui, graissait cependant les paturons de ses chevaux avec du saindoux rance, et peignait dans la cour d'une maison de poste, l'éponge ou l'étrille en main, décrassant des bêtes rustiques.

Bien qu'il se fût résigné à se taire par générosité pure, ou parce que son souverain l'avait convaincu, sinon charmé, ou plutôt encore par un juvénile et joli mouvement de bon patriote,

il s'interrogeait néanmoins, et ne pouvait s'empêcher de songer :

— Mais enfin, le roi est le roi. Il peut bien des choses. N'espérais-je pas un peu sa faveur, en lui cédant si vite?... Et puis, va-t-il m'oublier là, enfin?...

Bah! il étrillait plus fort l'alezan ou la rouane, et il s'efforçait de n'y plus penser. Pourtant, le froid piquait, la neige tombait encore, les jours coulaient...

Une fois, passant à Courbevoie, il conduisait jusqu'à Paris un étranger, un Hollandais philosophe qui, du fond de sa chaise, prenait des notes au cours du chemin. Comme l'équipage descendait les Champs-Élysées, un carrosse montait la même avenue, précédé par quelques lanciers : c'était le roi qui se rendait à Neuilly. Prosper, en croisant Louis-Philippe, salua très haut et cria de toutes ses forces :

— Vive le roi!!

L'avait-on remarqué? Il ne sut. Mais notre Hollandais tira pour la centième fois son carnet de sa poche, et nota :

« Les Français du bas peuple sont exubérants. On les voit très attachés à leur gouvernement. La personne même du souverain leur est sympathique, et l'ère des révolutions paraît définitivement close en ce pays. »

Puis décembre tourna, ce fut bientôt Noël... Un beau soir enfin, et comme Prosper venait de rentrer avec ses deux chevaux, le maître de poste se présenta lui-même dans l'écurie. C'était un petit homme rougeaud, à parole sèche, point méchant d'ailleurs, mais quinteux par contenance :

— Hé, Prosper !

— Monsieur ?

— Tu nous quittes, mon garçon...

— Est-ce que vous me chassez ?

— Non pas, mordieu ! Chasser un ami du roi ! Le diable m'emporte, tu me desservirais au palais...

— Que voulez-vous dire ?

— Voyez l'innocent ! Je veux dire qu'on te protège sans doute, et que tu le sais bien !... Enfin, une estafette qui allait à Rouen a laissé

un ordre pour toi. Tu es nommé courrier aux Écuries. Tu dois te présenter après-demain, à huit heures du matin, au Palais-Royal. Le premier piqueur de Sa Majesté t'attendra... Voilà qui s'appelle aller vite en besogne, à la bonne heure. Mes compliments, mon garçon.

— Mais je vous jure...

— C'est bon, c'est bon. On ne te demande pas tes secrets...

Et le maître de poste repartit, maussade et grincheux, comme il était venu, mais pourtant tout rempli d'un obscur respect pour ce postillon singulier qui parlait d'une voix châtiée, montait si bien à cheval, et s'entendait à sauter si lestement d'un petit relais provincial jusqu'aux antichambres de Sa Majesté.

Un seau de bois se trouvait posé par terre aux pieds de Prosper : celui-ci alla non sans allégresse le remplir à la fontaine.

Puis il rentra en traînant ses sabots dans l'écurie chaude, dont une lanterne éclairait la pénombre. Heureux comme un page, le postillon n° 7 sifflotait, cependant que le citoyen

Arnaud, nouveau courrier de l'État, s'exclama tout bas : « Vive la Charte ! » — et que le jeune comte Rodolphe s'oubliait au point de crier en anglais, dans la stalle où l'énorme jument pommelée tapait de son large pied, toutes sortes de « Pull up ! » de « Oh ! maid ! » et de jurons en « God », directement importés de Newmarket, en passant par le bois de Boulogne et le café de Paris.

DEUXIÈME PARTIE

LE COURRIER

L'engagement du comte Rodolphe Arnaud d'Ancourt dans les postes royales, et le récit des circonstances imprévues qui lui révélèrent le grave non moins que tragique secret de Saint-Leu, ont été rapportés d'après des notes écrites par lui-même, lors d'un séjour à l'hôpital, en novembre 1834.

Ces notes sont nombreuses, mal classées, et ne consistent à vrai dire qu'en une suite confuse de mots en abrégé. Toutefois, on y trouverait encore nombre de renseignements touchant l'histoire des mœurs et plusieurs personnalités curieuses de ce temps-là. Un historien de la Restauration, M. Léon Séché, ou tout autre, n'y glanerait pas sans profit. Nous les communiquerons volontiers.

Outre ces notes, le lot des papiers Arnaud d'Ancourt contient aussi les documents de

famille confiés par lui au major Frazer avant l'engagement dans les postes, deux miniatures de femmes enveloppées dans du papier fin, et un cahier manuscrit où se lisent les histoires qui vont suivre.

Dans ce cahier même, nous découvrîmes entre les pages, quand nous les feuilletâmes pour la première fois, une sorte de carte d'identité, en parchemin bordé de cuir. Cette carte porte le signalement de Rodolphe Arnaud, courrier aux Écuries royales, avec un timbre du Palais, la date du 29 janvier 1832, et la signature de M. Casimir Périer, ministre de l'Intérieur.

Il n'y avait que trois ou quatre courriers de Sa Majesté, attachés aux Écuries. Ils remplissaient des missions de confiance, chargés qu'ils étaient de porter à destination, autour de Paris et jusque dans les plus lointains départements, les ordres et lettres particulières que le souverain et les personnes de son entourage immédiat préféraient ne point confier à la poste, afin que ces épîtres ou avis parvinssent soit plus vite, soit plus sûrement.

Les courriers cependant ne transmettaient point les missives officielles, besogne où s'employaient des officiers. Mais ils amenaient à destination, le plus rapidement possible, les billets privés du Roi ou de sa famille. Fonction discrète qui les plaçait, on le voit, bien au-dessus des simples piqueurs.

Aussi leur fallait-il se trouver toujours prêts à sauter en selle, toujours bottés ; de même qu'ils étaient tenus, sur la route, à brûler le paré. Ils avaient, pour les y aider, le rang d'estafette : cela signifie qu'aux relais de poste on devait les servir avant les autres voyageurs. Ils n'attendaient jamais, et prenaient le premier cheral disponible, quand bien même celui-ci eût été retenu et promis : on eût été en train de le mettre à quelque voiture, que le courrier pouvait le faire dételer séance tenante, et se saurer dessus.

Enfin, avoir rang d'estafette signifiait aussi que l'on eût le droit — avantage inappréciable ! — de faire l'étape tout seul, et sans qu'un postillon vous précédât, soi-disant pour montrer

la route, mais en réalité pour régler l'allure et empêcher que les cavaliers voyageant en poste n'allassent trop vite, au grand détriment des chevaux. Aussi les estafettes et courriers étaient-ils redoutés par les maîtres de poste, ceux-ci pestant contre ces voyageurs privilégiés, bourreaux de montures, à ce qu'ils prétendaient.

Les courriers du roi ne devaient faire la route qu'à cheval. L'usage de toute voiture de poste leur était interdit.

Ils ne portaient aucun uniforme. Nonobstant leurs bottes à revers épais et à triple semelle, contre la boue et l'orage, et une boucle de ceinturon à fleurs de lys qu'ils agrafaient par-dessus leur gilet, rien ne les distinguait de quelque autre coureur des grands chemins. Ils n'avaient souci que de se vêtir au mieux des saisons.

Rodolphe Arnaud d'Ancourt mourut en service commandé, et pour ainsi dire à son poste. Pendant la malheureuse revue du 28 juillet 1835, suivant à pied, par ordre, le cortège royal qui défilait devant la garde nationale rangée sur les boulevards, le courrier Rodolphe Arnaud

tomba, ainsi que le maréchal Mortier, ainsi que de nombreux officiers et tant d'autres personnes, parmi les victimes de l'attentat Fieschi. Il avait, quand on le releva, la figure et la gorge labourées par les balles : il râlait, et rendit peu d'instant après le dernier soupir.

Louis-Philippe pleura sincèrement les dévoués sujets et amis qui lui furent enlevés en ce jour fatal. Rodolphe Arnaud d'Ancourt s'était montré l'un et l'autre, sa vie durant.

Voici, fidèlement transcrits, les récits du cahier manuscrit. Le courrier conte ses souvenirs de route.

Novembre 1834.

Le pire fléau dont j'aie souffert sur la route, en somme, c'est le vent. La pluie a beau tomber, il faut bien des heures avant qu'elle ne perce un bon manteau. Or, je portais l'hiver une de ces longues et lourdes vestes à plusieurs collets, dont la doublure en peau de mouton et le drap épais d'un doigt eussent défié tous les froids de la Sibérie, tous les déluges de l'Ancien Testament. Au relais de nuit, vous mettez bottes et vêtements devant le feu d'une auberge, et tout cela sèche vite.

Mais la bise d'hiver poursuit, bouscule, taquine, environne le cavalier, le brutalise, l'insulte, lui jette au nez des trombes d'eau ou des flèches de glace, lui arrache la peau du visage et lui ampute les doigts. La main crispée douloureusement sur la bride, le pied mort dans l'étrier, les yeux en larmes et le crâne comme vidé sous le bonnet dont la four-

rure même, semble-t-il, se hérissé et frissonne, il faut aller, avancer, trotter toujours. Et le cheval glisse, patine, butte dans les ornières gelées. C'est une rude épreuve. L'été même, le vent donne à la moindre giboulée l'aspect d'une catastrophe.

Par la neige ou le verglas, il ne pouvait être question de courir la campagne. Mais, en tout autre temps, les courriers du roi portaient des plis hors Paris.

J'étais le plus jeune et le dernier nommé. Aussi n'avais-je pas droit aux missions lointaines. Je ne dépassais guère la Normandie ou la Touraine. Trois ou quatre fois, je courus en Champagne, assez souvent vers Lille et Calais, à chaque instant vers Le Havre, Boulogne, Caen, Orléans. Point de semaine que je ne fusse envoyé à Eu, à Fontainebleau, à Chantilly. D'autres, plus fortunés, voyageaient aux confins du royaume. J'aurais souhaité de toute mon âme porter quelque dépêche dans les Ardennes, où j'avais passé mon enfance. Mais ce plaisir ne me fut pas accordé. Il n'y

avait nulle hiérarchie parmi les courriers, et des trois ou quatre que nous étions, nul ne parlait plus haut que le voisin : toutefois, aux plus anciens les plus longs voyages. Je maraudais, moi, non loin de Paris.

Et cependant il me fut donné d'assister à quelques scènes singulières, au cours de mes missions, çà et là ; je rencontrai certains personnages dont je n'oublierai de sitôt l'aspect ni les discours. Sans le vouloir, et sans même m'en être douté, par une nuit de tempête, au fond d'un vieux logis normand, il m'est arrivé de tuer un homme. J'ai vu naître une émeute en d'étranges circonstances. Je sais par aventure la vérité touchant le procès du major Frazer. Enfin, je ne mourrai pas sans souvenirs, et serai conteur, ainsi que tant d'autres, en ma vieillesse.

Puisqu'aussi bien me voici dans un hôpital, contraint à contempler par la croisée les tours Notre-Dame, et réduit à ne point bouger tant que ma damnée cheville cassée me refusera service, c'est-à-dire, semble-t-il, durant quel-

que huit semaines, je prétends, pour me distraire, mettre en ordre plusieurs papiers et fixer des dates, en ce qui concerne la première partie, si troublée, de ma vie. Puis je rédigerai sans façon le récit des faits qui m'ont frappé, depuis que je fus nommé courrier.

Si je manie la plume, et verse maintenant la poudre à sécher sur ces feuillets couverts d'encre fraîche, la faute en est à ce maudit verglas de novembre qui nous a pris en traître avant-hier, mon cheval et moi, et nous a si bien jetés bas sur la route ! Ne fût cet accident, je ne serais point là, le pied dans une gouttière, à griffonner des anecdotes. La sœur Saint-Trophime, qui veille en notre salle, a le geste caressant et la voix la plus agréable sous sa moustache grise : mais au lieu d'attendre tristement que par faveur insigne elle m'apporte une chandelle, car voici venir le soir, combien j'aimerais mieux approcher au bon trot d'un village inconnu, dont les fenêtres clignoteraient déjà dans le brouillard, et dont chaque maison, couvant sa marmite, fumerait tout doucement....

Août 1832.

Quelle importunité que les chevaux peu sûrs!... On en plaisante, on ricane dans les relais : « Ah! ah! c'est notre meilleur, ce rouan-là, monsieur le voyageur : il ne manque pas une ornière, et butte dans tous les cailloux! Et pourtant, vous verrez, jamais il ne tombe!... »

Oui, mais en attendant, moi, j'ai tué un homme, un jour, à cause d'un cheval qui buttait de la sorte, et buttait même si bien qu'il se couronna jusqu'à l'os...

Il m'en coûte un peu de narrer cette histoire-là. Je n'y joue pas un brillant rôle. J'y fus le niais dont on se sert, le niais, hélas! qui tue... Mais quoi! il n'y eut certes point de ma faute : on en jugera.

C'était par une tombée de nuit très sombre, sur la route de Rouen au Havre. Je montais une bête qui avait fait mes délices au départ,

car elle avait un je ne sais quoi de cheval anglais. Cependant, et bien que ravissant au galop, cet animal tapait, au trot, dans la plus menue pierre du chemin : la moindre taupinière l'eût fait choir sur le nez. Je veillais de mon mieux, mais le soir venait vite, on y voyait de plus en plus mal, si bien qu'à la fin, sur une espèce de grande dalle rugueuse qui couvrait un ruisseau en travers de la route, il nous fallut bien céder au destin, ma monture et moi, et ce fut une chute magnifique et mémorable!...

Je me relevai sans aucun mal : mais je reconnus à la lueur d'un briquet que l'imbécile de cheval était couronné à faire peur. Son sang coulait comme par une rigole, et il boitait sans merci. Me voilà donc à pied, et conduisant ma damnée bête par la figure, sur une route déserte qui n'en finissait plus. Sans une petite lanterne sourde que je portais toujours en poche, je ne sais ce que je fusse devenu. Il pouvait être neuf heures du soir environ...

Pour m'achever, il faisait une chaleur péni-

ble, énervante, et il ventait à briser les chênes. C'était à la mi-août, l'époque des gros orages. Je ne marchais pas depuis dix minutes qu'il se mit à tonner, et bientôt des ruisseaux, des fleuves d'eau se sont rués du ciel sur la terre. J'avais bien un surtout de cuir, mais il n'y a pas de vêtement qui tienne contre un déluge pareil ; j'étais trempé comme un noyé ! Et je marchais, je marchais toujours... Je vous prie de croire que je maudissais le métier de courrier, cette nuit-là, et la poste, et les chevaux, et tout l'univers d'ailleurs...

Enfin j'aperçus au bas d'une côte deux ou trois lumières : un village, enfin... Mais, ma foi, ce refuge était encore loin, et comme je passais devant un haut porche de ferme, je n'y pus tenir et cognai à tout hasard. On verrait bien... Des aboiements furieux me répondirent. Je redoublai mes coups, j'appelai, je criai. Au bout d'un temps qui me parut interminable, un paysan abrité sous une couverture finit par entr'ouvrir prudemment la porte, puis, voyant ce qu'il était de moi :

« — C'est bon, entrez, fit-il, je vas vous conduire au château. »

Le château? Où diable pouvait-il être? A la lueur de ma lanterne, je n'apercevais confusément qu'une cour de métairie, une mare, du fumier, des chariots.

Dans une écurie de fortune, je prodiguai d'abord à mon pauvre cheval ruisselant de pluie les soins que voulaient son état et sa blessure. Après quoi, répandant moi-même l'eau par toutes les coutures, je suivis le paysan, qui me fit traverser la ferme, puis un bout de parc, et m'amena devant une assez grande maison. Je montai l'escalier d'un perron et pénétraï dans une antichambre ornée de bois de cerfs, où un gros garçon rougeaud me reçut. Sans guère me saluer, il me dit :

« — Vous avez été pris par l'orage! Je connais ça... Et une chute de cheval, en outre?... Ces coquins de maîtres de poste ne vous donnent que des rosses!... Allons près du four, voulez-vous; c'est encore là que vous vous réchaufferez le mieux; le feu ne doit pas

être tout à fait mort ; on va faire sécher vos vêtements... Je suis le comte de Morvanneau... »

Je me nommai à mon tour. Sur quoi, saisissant une lampe, mon hôte m'introduisit lui-même dans la cuisine silencieuse et vide.

« — Je vais, me dit-il, vous faire donner une limousine et des sabots. Laissez votre culotte et vos bottes devant le four... Voulez-vous manger quelque chose?... Victor, tu conduiras monsieur dans la salle à manger... »

Et il me laissa seul. C'est ici que le drame commence...

Au bout de quelques instants et avant même que Victor ne fût revenu avec sa limousine et ses sabots, M. de Morvanneau reparut. Mais il portait cette fois des bottines à la main, ainsi que des hardes sur le bras, et un autre gars l'accompagnait qui lui ressemblait comme un frère. Aussi bien, c'était son frère, en effet. Il me le présenta :

« — Le comte Hilaire de Morvanneau, fit-il, mon cadet. »

Puis il ajouta :

« — Je vous ai apporté de quoi vous vêtir. Vous aimerez mieux cela que des guenilles de paysan. Ce sont des habits et des chaussures à moi. Comme je suis plus grand et plus fort que vous, j'espère que vous ne serez pas gêné là-dedans. Habillez-vous, monsieur, et venez souper. Mon frère et moi, nous boirons un coup avec vous. »

Bah ! l'aventure était plaisante après tout : cette gentilhommière, ces deux hobereaux, l'orage, l'imprévu... Sans oublier que la pluie m'avait engourdi le corps et creusé l'estomac. J'acceptai de très bonne humeur le souper de ces messieurs de Morvanneau.

Ce qui me surprenait, par exemple, c'était que l'aîné m'eût apporté un frac noir comme nippes de rechange.

« — Que voulez-vous, me dit-il, ma garde-robe n'est pas riche ! Nous sommes des paysans. Je ne puis vous offrir que cela de présentable. »

A table, vous savez ce que c'est. Le vin délie

les langues. Je me trouvais assis entre mes deux gaillards, devant un fromage de porc, du veau froid et une piquette qui vous faisait tressauter la cervelle. On causa. En moins de temps qu'il n'en faut pour déboucher deux bouteilles, je connus leur généalogie, leurs alliances, leur genre d'existence, leurs amis, leur famille...

« — Nous vivons, m'apprit l'aîné des Morvanneau, avec un vieil oncle paralysé qui est là-haut, dans son lit. Voulez-vous le voir? Il sera heureux de votre visite, le brave homme...

— Mais je serai fort honoré, répliquai-je poliment. »

Est-ce que je me suis trompé? Mais il me sembla qu'à ce moment les deux gros gars s'étaient regardés drôlement. Ils avaient du reste, l'un comme l'autre, de vilains yeux gris et sournois.

N'importe! il fallait satisfaire au désir d'hôtes si accueillants et, le dernier verre de cognac bu, je leur dis :

« — Allons donc, messieurs, saluer votre

oncle maintenant. Après quoi, je vous demanderai la permission de me coucher, puisque vous voulez bien m'héberger cette nuit, car je vous avoue que je dors debout. »

A ces mots, MM. de Morvanneau se lancent encore un regard, et je jure que le visage de l'un d'eux avait nettement pâli. Puis ils se lèvent tous deux ensemble et, l'aîné me précédant, nous montons un étage.

Devant une porte, mon hobereau s'arrête, ouvre, s'efface, me laisse entrer, pénètre derrière moi, et j'ai la stupeur indicible de l'entendre me demander :

« — *Eh bien! docteur, comment le trouvez-vous?* »

Dans le lit, il y avait un pauvre vieux tout décrépité et qui semblait n'avoir plus que le souffle. A ma vue inopinée et à la brusque question de son neveu, les yeux lui sortirent de la tête, sa bouche s'ouvrit et il se renversa sur l'oreiller, suffoquant et comme râlant. Hilaire me saisit par le bras et me tira hors de la chambre.

« — Venez vite, monsieur, s'écria-t-il, venez, sortons d'ici, mon oncle se trouve mal!... »

Puis, dans le couloir, il appela en se penchant sur la rampe de l'escalier : « Victor ! Victor !... Françoise !... »

*
* *

Le lendemain matin, j'appris que le vieux avait trépassé presque aussitôt après cet évènement.

« — Et de quoi est-il donc mort ? demandai-je à Victor qui pleurait.

— Mais, monsieur, de sa maladie de cœur... Il y avait des mois qu'il la traînait... Ces messieurs ont bien du chagrin... Tout de même, à ce coup-là, ils héritent de tout ici : on avait si peur que l'oncle, dont Dieu ait l'âme ! ne laisse le château, la ferme et le reste à M^{me} de Ribadière, sa vieille amie... »

Je profitai de la carriole qu'on mettait à ma disposition et me sauvai sans plus attendre. L'affaire était claire, parbleu ! Les deux misé-

rables m'avaient déguisé en médecin, à mon insu, et avaient escompté que ma venue subite et leur brusque question porteraient le dernier coup à leur oncle moribond.

.

Encore une fois, je le répète, il faut se garder des chevaux qui buttent !

1^{er} janvier 1833.

L'un des avantages de ma nouvelle carrière fut assurément qu'elle m'affranchit d'une pénible contrainte, à savoir d'accepter des pourboires sans me plaindre, et même avec un plaisir feint. En tant que postillon, j'y étais obligé : et pour le comte Arnaud d'Ancourt, l'épreuve était roide.

Or, comme courrier, je ne craignais plus cette atteinte. A quiconque eût cru mieux agir en m'offrant quoi que ce fût, je pouvais répondre fièrement. D'ailleurs, on n'y songeait pas : malgré mes hardes, je n'avais point l'air d'un homme que l'on fait attendre aux communs. Nul ne m'a reçu qu'en son cabinet, à défaut du salon, où je savais dès longtemps m'asseoir.

Toutefois, j'acceptais, comme les autres, le présent du roi. Au nouvel an, cet obligeant

souverain faisait remettre à ses courriers l'étrenne. J'ajoute qu'à mon égard Sa Majesté daigna toujours y joindre quelque mot gracieux, qu'elle me disait elle-même à l'occasion.

Ce fut ainsi qu'au jour de l'an 1833, je me trouvai nanti de quelque argent de poche : l'aubaine était rare. De l'argent de poche !... Luxe inouï !... Précisément il neigeait sans discontinuer : aucun voyage n'était possible sur les routes recouvertes et disparues. Je me trouvai donc flânant par les rues à onze heures du matin quasi riche, ô merveille ! et désœuvré, ô plaisir, ô cher souvenir !

Vers midi, ne sachant trop où aller, pataugeant et transi, je vins à passer devant le restaurant du *Bouquet d'Anacréon*. Ce n'était point là l'un de ces lieux de délices où un pain de deux sous, comme au Café Riche ou au Café Hardy, en coûtait vingt. J'entrai donc...

Et bien m'en prit, certes ! Car il m'advint de rencontrer là l'un des hommes les plus illustres de ce temps : je vivrais bien vieux que je le verrais toujours ainsi qu'il m'apparut alors,

accoudé noblement à une table, entouré de convives et de pieux auditeurs, sur la fin d'un déjeuner dont le moins qu'on puisse dire est qu'il avait été copieux et animé, à en juger d'après le nombre des bouteilles.

Je m'étais assis modestement à la table voisine. Ne l'eussé-je pas voulu — et ce n'était pas à beaucoup près mon cas! — qu'il m'eût fallu entendre néanmoins tout ce que disait l'étonnant orateur... ou plutôt l'étonnant acteur, car il mimait aussi, comme sur la scène, et jouait tous ses récits. Son masque expressif, admirable, son geste ample et pour ainsi dire somptueux, l'énergie, l'action, la majesté qu'il puisait en outre dans son verre si souvent rempli et vidé, tout ajoutait à l'émoi répandu par son nom seul. Car ce n'était autre, en effet...

Mais mieux vaut que lui-même révèle ici ce nom fameux. Voici comment il le fit en contant une histoire de sa toute jeunesse. Je répète après lui, et, je l'espère, dans les mêmes termes, ce qu'il... interpréta devant un audi-

toire idolâtre et muet d'amour, en ce 1^{er} janvier de l'an 1833.

« Par un délicieux soir de juillet, commença-t-il... »

Puis il but un grand coup de bourgogne, et poursuivit :

« On sait ce que c'est qu'une suave soirée d'été. Une émotion violente qui nous envahit, une sorte d'ivresse pendant laquelle on se trouve à la fois poète, amoureux et glorieux héros, et tout cela pourquoi ? Pour quelques cigales qui auront chanté à l'heure où le soleil déclinait, pour une brise plus fraîche qui embaumait, pour deux ou trois arbres qui se balançaient, pleins d'oiseaux, pour moins encore, un murmure d'herbes ou d'eaux vives, un nuage au ciel, un frisson dans les champs de blé !

En proie donc à ce trouble savoureux, un jeune homme marchait, au soir du 20 juillet 1819, entre les carrés de choux, d'avoines et d'épis mûrs, parmi les vergers et les métairies qui bordaient, à droite et à gauche, la longue route de Neuilly. Il avait, dans la jour-

née, visité un parent logé sur le bord de la Seine, au diable vauvert, et s'en revenait à pied vers la porte Maillot.

Soudain naquit au loin un grand fracas, troublant la solitude charmante de la plaine. Le bruit se précisa : c'était, là-bas, une chaise lancée au trot furieux de deux puissants chevaux, couverts d'écume.

Le jeune homme, messieurs, s'arrêta contre le talus de la route, regarda non sans dépit ses guêtres poussiéreuses, puis passa en grande hâte des gants rapiécés, porta le poing à sa hanche et s'appuya fièrement sur sa canne, tout en assurant, parmi ses cheveux, un grand chapeau malheureusement roussi par l'injure du temps. Sait-on jamais si la chaise qui passe, légère, ou la diligence qui roule lourdement sur le grand chemin, ne contiennent pas la jolie femme qui vous aimera, que l'on séduira, en dépit de tous les obstacles, et que l'on enlèvera enfin à la barbe de cent rivaux?... En outre, notre Lovelace n'avait pas encore vingt ans, n'oublions point cela.

Il attendait là, immobile et déjà prêt à sourire, que la chaise le rejoignit, quand, à son trouble extrême, une personne ravissante, frisée, coiffée de plumes, et toute pâle, parut à la portière, donnant un ordre : après quoi, la voiture s'arrêta précisément devant lui. Deux yeux suppliants le fixaient. « Monsieur, fit une voix tremblante, monsieur, je vous en prie, montez auprès de moi ! » Et le laquais abattait en même temps le marchepied.

Le clampin, fou de joie et le cœur battant la chamade, mit le chapeau à la main et se trouva d'un saut dans la chaise de poste. Il ne savait que dire, sinon que le parfum dont il se sentit soudain tout pénétré lui semblait venir du paradis même. D'ailleurs, la jolie dame ne lui eût point laissé placer un mot :

« — Monsieur, s'écria-t-elle aussitôt en lui prenant les mains, sauvez-moi, sauvez-nous ! Mon mari conspirait à Dieppe ; une dette sacrée fait de lui le séide et l'esclave de l'Empereur exilé. Or, la police du roi a surpris là-bas l'un des conciliabules. M. de Belfeuil, mon

mari, se trouve actuellement en fuite vers les rives anglaises. Mais on l'a vu, peut-être, on le soupçonne... Que d'angoisses, monsieur!... Un courrier, venu de Dieppe à franc étrier, m'apporte cette nouvelle tout à l'heure... J'étais en mon château de Neuilly : j'y possédais par bonheur mon passeport et celui de Sosthène, mon mari, qui voyageait sous un faux nom. Voulez-vous être Sosthène de Belfeuil, monsieur, pendant un instant, afin que l'on vous voie, que l'on vous signale à Paris?... Il y a un corps de garde à l'Étoile, nous ferons visiter les passeports. Vous ressemblez un peu au comte de Belfeuil... Cela créera l'alibi, comprenez-vous?... Et vous le sauverez... Mais je tremble, hélas! vous avez l'air si jeune, monsieur, si jeune...

— Si jeune, madame? Rassurez-vous. Je prendrai l'air qu'il faudra. Je serai tout ce qu'il me plaira, ou mieux, tout ce qu'il vous plaira. Qu'est-ce ceci? Simple question de voix et d'attitude. Allons donc! Une bagatelle! Parlons d'autre chose, et ne vous mettez plus

en peine. Le parfum dont vous usez est, Dieu merci, des plus délicats... »

Au corps de garde, tout se passa le mieux du monde. La physionomie du faux comte de Belfeuil changea subitement. Un air d'ennui, de vieillesse prématurée, se répandit comme par enchantement sur ses traits. Il refusa de descendre, manda l'adjudant de garde, le salua de haut, et présenta les deux passeports en les tenant entre deux doigts d'un air dégoûté. On lui fit signer à lui-même un autre papier :

« Ta plume crache, coquin! » dit-il au soldat qui tenait l'écritoire. Puis au laquais, d'un ton excédé : « Donne un écu à ces gens-là. » Ensuite, et toujours sans bouger de place : « Fouette! » cria-t-il au postillon.

La comtesse de Belfeuil contemplait avec stupeur cet adolescent qui savait, en quelques minutes, vieillir de vingt ans, et qui savait peut-être là, joliment et galamment, vous l'avouerez, la vie, ou du moins la liberté de son époux très cher et très aimé.

Quand, peu après, il prit congé d'elle devant

l'un des hôtels du faubourg Saint-Honoré :

« — Mais, monsieur, lui demanda-t-elle, qui êtes-vous donc ? Vous avez bonne façon...

— Malgré mes gants percés, n'est-il pas vrai, et mes souliers qui ne valent pas mieux ?

— Mon Dieu...

— Me croyez-vous au moins gentilhomme, et peut-être, qui sait, l'égal du comte de Bel-feuil ?

— Assurément !

— Eh bien, madame, je ne suis rien qu'un humble fantoche, qui fait des singeries et figure aux représentations du cirque Franconi.

— Est-il possible?... Mais je veux en tout cas connaître votre nom, celui d'un homme de cœur, celui...

— Il est tellement obscur, tellement inconnu !

— Je vous en prie !

— Eh bien, soit. Je m'appelle Frédérick-Lemaître, madame. »

Sur quoi, il salua, puis, mélancolique et noble, s'en fut... »

.

Après ces derniers mots, notre homme lam-
pa un second verre de Bourgogne, et ajouta du
ton le plus imposant : « Ce jeune homme alors
ignoré, c'était moi-même en effet, messieurs. »

Et il continua de discourir...

J'en avais depuis plus d'une heure fini avec
ma côtelette, mes figues sèches et mon verre
de punch, que j'écoutais encore, transporté de
plaisir, parler notre grand Frédérick-Lemaître.
Jamais il n'eut plus de talent. Jamais du moins
je ne le revis tel, chaque fois que je pus l'ap-
plaudir — du haut des troisièmes galeries...

Février 1833.

Comme si les chevaux n'étaient point suffisants pour transporter les gens, comme si l'on n'avait point assez des voitures, chaises, berlines, cabriolets, diligences de toutes sortes, que celles-ci s'appelassent *Omnibus*, *Dames blanches*, *Favorites*, *Écossaises*, *Béarnaises*, *Parisiennes*, *Accélérées*, *Jumelles*, *Célérières* ou *Vélocifères*, comme si enfin les innombrables carrosses, calèches et pataches, qui roulent sur le pavé du roi ne pouvaient arriver à contenir le peuple errant des voyageurs — certains savants habiles en mécanique ont formé, comme chacun sait, le projet de faire en outre courir à travers la campagne des chariots à vapeur traînant d'autres chariots. Ils appellent cela le « chemin de fer ».

C'est une chimère. Il faudrait des lieues et des lieues de « rails » en acier, ainsi qu'un nombre inouï de ponts et de galeries souter-

raines, pour que cette invention pût jamais servir à quelque chose. L'État ne saurait posséder les trésors d'Ali-Baba avec lesquels il achèterait tant d'acier, tant de terres, et paierait des travaux de Romains...

Cependant certains amateurs de nouveautés se divertissent à faire glisser sur quelques kilomètres de fer bien lisse de petites machines locomotives, qui soufflent comme des phoques et crachent des torrents de fumée. Un ingénieur nommé Dubron, à Chartres, remorque des voiturines chargées de curieux et de marchandises, à l'aide d'un pyroscaphe terrestre, construit à l'exemple de ceux qu'a frétés, si je puis dire, la Compagnie de Saint-Étienne, à Lyon.

J'ai vu trois fois, en passant par Chartres, manœuvrer ces machines. Elles vont d'un assez bon train, mais font peu de chemin, et terrifient tous les chevaux du voisinage. L'entreprise Dubron amuse fort et ceux qui se risquent à se faire enlever par les machines à vapeur, et ceux qui, de la route, les regardent passer.

Cependant c'est un jeu qui ne va pas sans danger. La troisième et dernière fois, en effet, que je rencontrai la locomotive de Chartres, elle éclata précisément tout près de moi, et réduisit en miettes les trois voitures qui la suivaient. Ce fut miracle si j'en revins sauf ! Le trajet du « chemin de fer » côtoie la route, ou peu s'en faut : rien de plus périlleux pour les passants !

Quoi qu'il en fût, je ne relèverais même pas cet accident, s'il n'avait donné naissance au plus singulier des prétendus complots...

J'étais en selle, et trottais doucement, longeant un petit bois, non loin des fameux « rails ». Il faisait tiède. Dans la campagne, pas un bruit, sinon là-bas, derrière nous, le chuchotement peu à peu grandissant de la machine qui s'en venait.

Tout à coup, un fracas épouvantable déchira l'air, et une pluie de petits corps solides tomba autour de moi : une averse de cendres après l'éruption...

Cela n'avait duré qu'un instant, mais j'en

avais frissonné des pieds à la tête, et d'instinct, mon cheval s'était comme assis sur ses jarrets ! A côté de moi, un paysan, blanc comme un linge, balbutiait stupidement : « Ah ! par exemple... ah ! par exemple... » Puis, après une seconde de profond silence, tout un concert de gémissements et de clameurs s'éleva soudain, s'amplifia, monta... Nous laissâmes tout et courûmes, grimpant le talus du chemin de fer...

Quel spectacle ! La machine, privée d'une roue, penchait sur le côté, et son tuyau crevé, cassé, semblait en ribote au travers de la prairie ; elle avait répandu sous elle son charbon embrasé, dont une partie brûlait encore. Sa chaudière venait d'éclater : ses deux conducteurs gisaient à terre, inanimés. Les trois voitures suivantes grimpaient les unes sur les autres ; mais la première, entièrement mise en pièces et réduite en planches et en débris, fumait comme une mauvaise baraque après un incendie, et les cris, les plaintes ne cessaient point.

Ils s'espacèrent pourtant peu à peu, ou plutôt se localisèrent autour du premier chariot, plein de blessés dont on entrevoyait, de ci de là, soit un bras qui remuait, soit un chapeau de femme, soit une tête qui se tournait. La place maintenant, était noire de monde : tous les voyageurs du convoi, heureusement saufs, à quelques évanouissements et foulures près, organisaient le sauvetage de la voiture en péril. On en tira neuf personnes, dont cinq avaient qui la jambe cassée, qui le visage ensanglanté par des éclats de verre ; plus deux morts, hélas ! et enfin des lambeaux informes, affreux, qui avaient pu être les corps d'un homme et d'une femme.

J'aidai au sauvetage de mon mieux. Quelqu'un partit à toute allure sur mon cheval pour la ville voisine, d'où il ramena sans tarder un pharmacien, un docteur et le procureur du roi.

Celui-ci eut bientôt fait de reconnaître les morts, y compris la femme mutilée, dont on retrouva l'adresse sur un étui à chapelet...

Quant à l'homme, il n'avait plus ni traits, ni vêtements ou presque, il était complètement méconnaissable : à peine put-on remarquer que ce qui restait de ses habits venait sans doute d'Italie. Le nom du tailleur, au moins, était italien. Par conséquent, l'homme lui-même... Ce fut à ce moment qu'un gamin s'approcha du procureur : « Monsieur ! monsieur ! j'ai trouvé ça sous les planches de la voiture !... » Et il brandissait un méchant petit portefeuille.

Le procureur le prit, l'ouvrit : toutes les pages étaient blanches, sauf la première, couverte de notes griffonnées au crayon et rédigées précisément en italien. Point de doute, ce carnet appartenait au malheureux inconnu !

« — Messieurs, demanda — fort imprudemment peut-être — le magistrat, quelqu'un ici sait-il l'italien ? »

Je m'offris, parlant un peu cette langue. Il me remit le portefeuille, je l'ouvris... Miséricorde ! je pensai le laisser tomber, saisi de stupeur !...

Que l'on juge, en effet, voici le mystérieux, l'affolant questionnaire que je déchiffrai bien clairement, malgré la mauvaise écriture et les abréviations :

« 1° *Peut-on pénétrer au Palais-Royal par les caves, ou par le toit, ou par le jardin?*

« 2° *Comment sont gardées les issues du jardin?*

« 3° *Se renseigner sur la façon dont on place les sentinelles?*

« 4° *Plan sommaire des appartements?*

« 5° *Topographie du jardin. Un enlèvement, ou une fuite, sont-ils possibles par là?*

« 6° *Description et hauteur des grilles et des murs ? »*

Le procureur blêmit quand je lui fis part de ma découverte. Dès les premiers mots, il m'emmena bien vite à l'écart : « Parlez bas, au nom du ciel, me supplia-t-il, parlez bas ! » Et quand j'eus tout traduit : « Mon ami, me dit-il précipitamment, je suis en faute ; je devais

prendre moi-même connaissance de ce document... Je vais le communiquer en haut lieu. Vous en sentez la gravité... Du moins, donnez-moi votre parole d'honneur que vous vous taisez... »

Je la lui donnai, et ne soufflai mot de cette affaire, ma foi ! durant plus de quarante-huit heures. Mais d'autres furent sans doute moins réservés.

Puis vous connaissez les badauds : l'incident du portefeuille avait été remarqué, raconté, l'on m'avait vu déchiffrer les notes, les communiquer tout bas au procureur, on avait observé son trouble... Il n'en fallait point davantage et les curieux aussitôt de publier mille extravagances !...

On voulut les faire taire, une indiscretion légère fut commise, puis deux, puis trois. Le récit courut bientôt Paris, son romanesque amusa, passionna, terrifia délicieusement. Bientôt il ne fut bruit, à travers la France entière, dans chaque gazette, que du terrible complot fomenté soit par l'étranger, soit par

les républicains, soit par tel ou tel parti politique, soit tout simplement par une effroyable bande secrète de malfaiteurs, complot dont le but était de brûler le Palais-Royal et d'enlever le roi. On s'exaltait, on ergotait, on déduisait, on délirait, on perdait la tête...

Au bout d'une dizaine de jours, néanmoins, le concierge d'une maison sise à Chartres se fit connaître à la mairie, et pria qu'on lui montrât les hardes du mystérieux conspirateur.

A peine eut-il aperçu les souliers, les lambeaux de vêtements, et l'écriture du portefeuille, qu'il s'écria : « C'est lui, messieurs ! c'est lui !... c'est le signor Pampanelli !... Il avait disparu depuis dix jours... Un bon locataire, messieurs, et qui payait très bien son terme, quoiqu'il fût bien pauvre, le brave homme... Ces chaussures que voici, c'est moi qui les lui faisais chaque matin... Et ce carnet, messieurs, mais il en a vingt pareils chez lui !... Ce sont ses livres de notes : M. Pampanelli en prenait comme ça toute la journée, quand il allait à Paris, rapport à des contes qu'il fai-

sait, des romans enfin, vous comprenez, des babioles... Il avait un gros tas de feuillets gri-bouillés en italien sur sa table, et même qu'ils y sont encore... Ça s'appelait, attendez donc... Ah! oui : *La Révolution de 1900*, qu'il m'avait dit... Oui, oui, c'est rapport à ça ; c'était sa marotte, voyez-vous, ses romans... Le pauvre homme connaissait un cuisinier au Palais : sans doute qu'il allait le consulter... »

Évidemment, c'était la solution du problème. Il ne s'agissait là, tout simplement, que des notes d'un rêveur, occupé de romans et d'histoires à dormir debout...

Mais on parla néanmoins longtemps d'un complot. Moi-même, dans les cours des auberges, je donnais mon avis du haut de ma selle, en buvant un joli coup de bière fraîche. Et la vérité, que l'on m'avait pourtant apprise, me faisait hausser les épaules.

Juillet 1833.

Le général Voirol avait envoyé d'Algérie en France une compagnie de la légion étrangère, tout récemment organisée. Commandée par un capitaine Tiercelet, elle apportait aux Chambres des étendards arabes conquis à Médéah, à Bône et à Bougie. Son Altesse Royale le jeune duc d'Orléans devait la passer en revue, aux côtés du maréchal Clauzel, en même temps que la garnison de Vincennes.

Comme l'on n'avait guère de place à Vincennes, et vu la grande chaleur qu'il faisait, la compagnie campait sous la tente, dans le bois, en attendant le jour de la revue.

Le duc d'Orléans, qui voulait être populaire, s'en était allé, la veille de cette revue, demander l'hospitalité aux officiers du fort, et j'avais reçu mission de suivre Son Altesse, afin de porter le lendemain des lettres à Neuilly. Je passai donc également la nuit dans le fort.

Or, qu'arriva-t-il au juste, cette nuit-là, quelle furie, quelle démente s'est abattue sur le petit camp des « lascars » d'Afrique, comme ils se nommaient eux-mêmes ?... Était-ce l'emportement, l'entraînement, l'habitude de tuer toute cette canaille sauvage qui se défendait si mal, là-bas, cette vilaine chair à fusil et à canon, ces hordes grimaçantes ? Ou bien la griserie d'une contrée nouvelle, l'ivresse de vivre en pays civilisé, après les longues veillées dans les sables blancs de lune, les courses sous les palmiers, la soupe mangée à l'ombre des huttes ? Ou bien plutôt le mauvais « tord-boyaux » et les flots de « trois-six » dont on avait régalaé à l'envi ces héros ?

Mais quoi ! peu importe la cause !... Logé, comme le prince et moi-même, à l'intérieur du fort, le capitaine Tiercelet avait dîné de bon appétit avec ses lieutenants. Puis, une partie de cartes, un coup d'œil aux tentes, et bonne nuit ! On ne signalait rien d'inquiétant. Le couvre-feu sonna.

Tout à coup, des cris de sentinelles, une

fusillade terrible, un sergent qui court effaré... Le capitaine, déjà couché, saute sur ses pieds, descend dans la cour, le prince l'y rejoint... Non ! la nouvelle n'est pas croyable !... Un officier, très pâle, la confirme cependant, et la reedit en propres termes : « Cinq ou six soldats de la compagnie Tiercelet, à peine vêtus, les uns en chemise, les autres nu-têtes ou nu-pieds, viennent de se jeter comme des canibales contre le corps de garde... Ils se sont fait tuer jusqu'au dernier... »

Mais pourquoi, grand Dieu, mais pourquoi ce coup de folie, cet accès de démence meurtrière, cette extravagante bravade ?... Et contre des Français servant sous le même drapeau !... Et cinq ou six hommes, armés de baïonnettes chétives, attaquer ainsi tout un fort, où les sentinelles veillent, la cartouche au fusil !... Il fallait que ce fût quelque monstrueuse gageure, un suicide collectif, un défi, une orgie atroce et sanguinaire...

Un seul homme, disait-on, était demeuré vivant dans cette déconcertante équipée.

C'était un jeune Suisse, nommé Moisseau, naguère charretier de son état. Une patrouille de sa compagnie l'avait trouvé gisant par terre, à 500 mètres du camp. Il était pieds nus, lui aussi, en capote, coiffé d'un bonnet de police, étreignant encore sa baïonnette. Sans doute n'avait-il point osé ou voulu, au dernier moment, suivre les autres.

« — Eh ! Moisseau ! » s'était écrié l'adjudant conduisant la patrouille ; « comment, c'est toi, Moisseau, toi, un bon soldat ? »

Pas un mot de réponse.

« — Vous étiez saouls, donc, tas de malheureux ! »

Mais là, Moisseau avait tressailli :

« — Non pas, qu'ils n'étaient pas saouls !

— Mais alors, mauvais cœur, alors... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

— C'est une idée de faire le flambard comme ça... »

Et depuis, on ne lui tira point autre chose :

« Faire le flambard... » Il répétait comme une brute ce motif obscur :

« — On voulait se montrer, quoi, faire le flambard !... »

Les cadavres cependant, hachés par les balles, furent alignés en un coin du fort, tous côte à côte, recouverts seulement d'un drap. Le prince demandait, pour la forme, un semblant d'enquête.

Son Altesse eut même la bonté, le lendemain matin, avant la revue, d'aller en personne trouver Moisseau, qui le regardait en dessous, sombre et furieux comme une bête qu'on traque au gîte :

« — Vous allez passer devant vos juges », dit le duc à haute voix. « Je pourrais prononcer quelques mots en votre faveur. Vous étiez un bon soldat. Mais défendez-vous, expliquez quelque chose, donnez une raison, quelle soit-elle ! Vous aviez tous bu, n'est-ce pas ?

— Un peu...

— Allons donc !

— Mais on avait sa tête. On voulait faire le fl...

— Et pourquoi n'avez-vous pas été au massacre, vous ?

— Ah... »

Moisseau était devenu pourpre. Le prince reprit :

« — Oui, pourquoi ?

— Parce que... parce que... parce que je ne suis qu'un capon !! »

Il n'y avait rien à espérer de cet imbécile.

La revue passée, le prince demanda des nouvelles du prisonnier.

« — Il ne mange pas, répondit le sergent. Il grignote un peu de croûte, c'est tout.

— Il laisse son pain ?

— Il ne le jette pas, il fait des tas de mie, de vraies conserves. Il veut garder ça.

— A son aise. Laissez-le tranquille... »

Puis Son Altesse quitta Vincennes, et, fidèle à mon poste, je la suivis. Mais à trois jours de là, envoyé de nouveau vers le fort pour rendre un message, je m'informai de cet étrange Moisseau :

« — Ah ! » me répondit un soldat, « il est mort hier !

— Comment ?

— Il est mort étouffé... On l'a retrouvé tordu et bleu, la bouche, la gorge, le nez, et jusqu'aux oreilles, tout ça plein à crever de mie de pain, bourré de mie de pain enfoncée à ce qu'on ne puisse pas seulement tout retirer...

— Mais les hommes de garde n'ont donc rien entendu ?

— J'en étais... Il n'a pas plaint. Il n'a rien dit. Il a étouffé à la muette... »

On soutiendra que le soldat Moisseau s'est tué par terreur de la fusillade...

Oui. Je n'y contredirai point. Moisseau était d'ailleurs une brute. Oui, certes !... Mais ce gaillard-là, pourtant, je me rappelle encore sa figure farouche — et je ne me hâte pas toujours de chasser ce souvenir....

Octobre 1833.

Il me fut aussi donné d'assister à une émeute. Il faut s'attendre à tout.

C'était à la foire de Sens, dans l'année qui suivit la mort du duc de Reichstadt. Il y avait là, parmi les échopes et les cabanes enluminées, une sorte de théâtre qui brillait entre toutes les autres baraques. Des affiches et des drapeaux, pendant le jour, des quinquets en nombre, à la nuit venue, le recommandaient aux badauds : et ceux-ci entraient par centaines, curieux qu'ils étaient de voir l'automate jouer sa partie d'échecs.

Car c'était bien l'automate, en effet, le fameux, l'illustre automate, la merveilleuse machine qui naguère encore avait intrigué toute l'Europe, l'extraordinaire assemblage de roues, de fines poulies, de ressorts, de chaînettes et de cadrans, combiné autrefois et construit par M. de Kempelen pour divertir

l'impératrice Marie-Thérèse, et dont successivement Frédéric II, l'empereur Napoléon et le prince Eugène s'étaient montrés curieux, si curieux même que l'Empereur, à Berlin, avait désiré faire contre ce déconcertant chef-d'œuvre de mécanique une partie d'échecs : battu à plates coutures, malgré ses tricheries — l'automate indigné avait un moment renversé toutes les pièces sur l'échiquier — l'Empereur, vexé, eût commandé sur-le-champ de briser cette miraculeuse manivelle, si M. de Maëzel ne se fût jeté à ses genoux en lui exposant, tout sanglotant, que l'inventeur était mort, hélas ! et que c'en serait fait à jamais de l'œuvre incomparable...

L'automate figurait un Turc revêtu d'une ample robe, et assis sur un fauteuil devant une table qui portait un échiquier. De sa main gauche, il tenait une longue pipe ; le bras droit, la main droite et les doigts de cette main étaient articulés : ils s'allongeaient, se recourbaient et saisissaient sur l'échiquier les pièces qu'il fallait faire avancer. Chaque fois que le

Turc fantastique gagnait un coup, tout le haut de son corps s'inclinait avec raideur pour saluer ; et, à la moindre faute de l'adversaire, on voyait s'agiter de gauche à droite, en signe de désapprobation, la tête de bois.

L'on devine comme une telle merveille faisait courir les gens ! Promenée de foire en foire, elle rendait stupides manants et bourgeois, après avoir troublé les cours, et donné si fort à songer aux rois. Aussi le petit théâtre de toile ne désemplissait-il point. A Sens, notamment, où j'arrivai de nuit sur un mauvais roussin dont il me souvient encore, tant son trot était languissant et incommode son allure, chacun ne vous entretenait que du célèbre Turc joueur d'échecs.

Je devais rester deux jours en la ville. Sitôt faites mes commissions et rendus mes paquets, je courus à la foire. Toute une tribu bavardait et campait devant les tréteaux du mystérieux pantin. Un pauvre diable de physicien, logé en face parmi des chiffons défraîchis et des loques bariolées, s'en voyait ruiné du coup,

disait-on. Et que valaient en effet ses tours de gobelet et l'humble verroterie de sa lanterne magique, contre le Turc et ses prestiges ? Le malheureux ne ramassait plus un liard, ce dont, ainsi que de raison, il enrageait.

J'entrai bientôt comme les autres, afin de voir l'étrange machine. Elle reposait sur une estrade : raide comme il sied à une poupée, et niaisement souriant derrière son échiquier, l'être incompréhensible attendait. Son front sans rides, ses joues trop roses où quelques traces de coups, quelques balafres noirâtres faisaient tache, l'expression béate de ses lèvres peintes et l'éclat stupide de ses yeux en émail, enfin cette sottise figure de buis indisposait dès l'entrée. Un homme assez pauvre de mine, affublé d'un habit jadis bleu, mais blanchi aux coudes, se tenait sur l'estrade, auprès du Turc. Quand la salle se trouva pleine à son gré, l'homme en bleu passa sur ses favoris et dans ses cheveux gras des doigts au demeurant fort sales, encore que couverts de bagues. Après quoi, la main dans son gilet, ainsi qu'un ora-

teur à la Chambre des Pairs, il prit gravement la parole, promettant de nous faire voir l'automate jusqu'en ses derniers rouages, afin de nous convaincre assez qu'il n'y avait là aucune supercherie.

A ces mots, il releva entièrement la robe du Turc : et en effet, celui-ci n'était, jusqu'au cou, rien qu'un enchevêtrement diabolique de pièces et de leviers. D'autre part, la table où se trouvait l'échiquier reposait sur un pied fort mince, que ne cachait aucun tapis. Une sorte de piédestal seulement soutenait le fauteuil où s'accoudait l'automate : dans ce piédestal d'acajou, un torse d'homme à la rigueur eût pu se cacher, mais encore eût-il fallu que celui-ci fût bien petit ; et puis, enfin, qu'eût-il fait de ses jambes ?

Par une coquetterie dernière, sans doute, et comme une sorte de défi, l'échiquier recevait la lumière éclatante et crue de deux lampes. Ainsi, rien n'avait lieu dans la pénombre, mais c'était bel et bien en pleine clarté que la partie suivait son cours, et que le Turc, tantôt

saluant, tantôt secouant la tête, élevait lentement son bras droit, quand son tour de jouer revenait, ensuite pliait son coude avec une admirable gaucherie, puis courbait tout à coup et plutôt cassait, semblait-il, son poignet, afin que les doigts articulés pussent saisir les pièces, contre lesquelles ils produisaient un petit bruit sec, celui qu'eussent fait de pinces de langouste se refermant sur des bouts de bois.

Et le Turc jouait à merveille, en outre ! Du moins, on l'assurait en ville. Il n'était praticien ou calculateur éprouvé qui ne se vît bientôt échec et mat au combat de la tour et du roi, de la dame et du cavalier. D'autant que l'émotion, et peut-être aussi quelque crainte superstitieuse faisaient trembler les adversaires bénévoles et leur menaient l'esprit au sabbat, dès qu'ils se trouvaient assis à l'échiquier terrible, en face du sorcier de bois et de métal.

En ce jour inoubliable où j'assistai parmi tant d'autres curieux à la partie de l'automate, un bourgeois de Sens, poussé, encouragé du geste et de la voix par un groupe de ses conci-

toyens, s'était enfin décidé, sur l'appel pressant de l'homme en bleu, à gravir l'estrade où l'attendait le Turc immobile, redoutable et benoît. Tel fut le trouble du joueur ainsi prêt à affronter le monstre, qu'il pensa choir en gravissant les quatre marches menant du parterre à la scène.

Ayant pris place enfin, plus inquiet certes que résolu, devant l'inférieure mécanique, notre homme se décida bon gré mal gré, choisit une pièce et la poussa. Aussitôt le bras droit du pantin s'éleva, d'une manière un peu saccadée et non sans un furtif grincement des ressorts ; la main se dirigea en trois temps vers l'échiquier, les doigts s'ouvrirent, pincèrent une pièce à leur tour, la placèrent où il convenait. Le duel était engagé.

Il se poursuivit, lent et silencieux, et non moins déconcertant qu'émouvant. L'automate réfléchissait, en effet : ce n'était point tout de suite qu'il mettait en mouvement sa tête sur le pivot de son cou, s'il jugeait son adversaire en faute, ni sans attendre de longues minutes qu'il

réussissait quelque'une de ces prises après lesquelles il exécutait son salut raide, à la prussienne. Non certes, et cette machine semblait mesurer à loisir tous ses coups. Si bien que peu à peu l'on en venait à l'épier, à chercher ses yeux, à la croire vivante ; on prenait parti pour ou contre elle. La vérité, la vraisemblance faisaient place à je ne sais quelle sorte d'enchantement. Au besoin l'on se fût tâté, voire griffé : « Mais, voyons ! est-ce que je rêve?... »

Au bout d'une demi-heure peut-être, nous étions tous haletants, nous eussions nous-mêmes voulu toucher aux pions. On blâmait telle ou telle fantaisie du Turc ou de l'autre. Le petit théâtre, d'ailleurs, regorgeait ; l'on n'eût pu glisser un fétu devant l'estrade que nous assiégions, debout sur nos escabeaux et nos bancs : et tantôt régnait un silence poignant, dans le temps que se jouait un coup, tantôt des commentaires soudains et tumultueux fusaient de toutes parts, après quelque savante attaque de la dame ou certaine riposte ingénieuse du fou. Et puis, il m'en souvient,

quelle chaleur affreuse sous cette tente de méchante toile qui nous abritait ! Les lumignons et quinquets, dont la lueur éclairait encore trop mal à notre gré cette fantasmagorie, vacillaient, défailaient au souffle de tant d'haleines, on eût dit qu'ils n'en pouvaient plus. Nos fronts ruisselaient, les femmes passaient le doigt dans leur fichu, des vieux retiraient leurs perruques...

Tout à coup : « Au feu !! au feu !! » hurla une voix...

Je ne sais, n'ayant fait la guerre, ce que peut produire une panique en pleine nuit, mais cela ne saurait être pire. Une bousculade sauvage eut lieu, accompagnée de clameurs folles, de vociférations monstrueuses. « Place ! place ! » s'exclamaient les uns, comme si c'eût été possible qu'on les écoutât. Les autres glapissaient, sanglotaient presque, s'appelaient. Ce fut un ouragan subit, une tempête de démence. Les femmes se ruèrent vers la porte, leurs grosses manches en lambeaux, le corsage à demi arraché. Un soldat, les yeux hors de la tête, agi-

tait stupidement son schako. Un gros homme, affolé, s'écriait d'une voix éperdue : « Service du roi!... » Un autre empoignait à la gorge ceux qui se trouvaient devant lui...

Enfin, pour augmenter l'horreur et la bagarre, voici que brusquement des cris aigus et déchirants sortirent de l'automate, cependant que l'on voyait la grande poupée s'agiter, semblait-il, bouger sur son fauteuil. Bientôt enfin deux mains s'agrippaient à la robe du Turc, la mettaient en pièces, et deux bras, un cou, un buste apparaissaient enfin, soutenant la plus atroce figure, bien vivante, cette fois, écarlate, hurlante, et toute bouleversée par l'angoisse et l'épouvante ! Ce buste fantastique émergeait du piédestal qui portait le fauteuil..

Le hasard m'avait placé au lieu le plus éloigné de la porte. Je perçus en une seconde tout ce que je viens de décrire, saisi au cœur et tenaillé que j'étais par une terreur assez compréhensible. Le feu, songez-y donc, le feu ! On ne médite guère, dès qu'on entend cela. Sauve qui peut ! — et l'on fuit tout d'abord...

Involontairement néanmoins, et ne pouvant avancer, je regardai avec effroi derrière moi, à mes côtés, je levai la tête. Panique bien étrange, à vrai dire : il n'y avait nulle trace de flamme, point même de fumée... Puis, de nouveaux cris... Qu'était-ce ?

Braillant plus haut que sa tête, un coquin hâve et minable haranguait à présent la foule en fuite : « Arrêtez!... Citoyens!... Mesdames!... Arrêtez-vous ! J'ai voulu seulement démasquer la fraude... Voyez, voyez ce qu'était la machine!... Supercherie, grossière malice!... Arrêtez, il n'y a pas d'incendie, revenez tous!... Mais vengez-vous de l'imposeur : sur la scène, citoyens, sur la scène!... »

Les cheveux épars, cet orateur improvisé ressemblait à quelque prophète en courroux, dénonçant l'Antéchrist!

A ces clameurs inattendues, nombre de fuyards, cessant de s'écraser dans l'étroite sortie, se sont retournés, ainsi que j'avais fait moi-même. On eut compris bien vite : un envieux, parbleu! — l'on sut ensuite que c'était

le malheureux physicien ruiné par l'automate — venait d'imaginer ce stratagème : crier au feu ! S'il y avait un complice enfermé sous la robe, certes il n'y pourrait tenir, et se voudrait coûte que coûte tirer de là...

En un instant l'estrade s'est trouvée envahie par cent énergièmes, indignés qu'on les eût trompés. Sans souci des rouages délicats, le piédestal était brisé à coups de bottes, et, arraché de sa cachette par les bras, les cheveux, les oreilles, on en extrayait quoi — un cul-de-jatte !

Voici donc l'explication du mystère : un cul-de-jatte seul pouvait tenir dans cette boîte, et même à condition qu'il penchât bien fort sa tête sur l'épaule, durant que l'homme en bleu tenait levée la robe du Turc. Cette robe retombée, le compère sans jambes abattait doucement un pan de bois, sortait sa tête de la cache et en tirait ses bras, au moyen desquels il faisait adroitement manœuvrer ressorts, leviers et roues. A travers un morceau de gaze ou de toile fine, masquant un trou de la robe, il lui

était aisé de suivre les pions sur l'échiquier fortement éclairé. Cela n'était-il pas simple au possible ?

Un cercle de furieux entourait le pauvre infirme, qui n'en pouvait mais, l'homme en bleu s'étant esquivé le premier, et depuis longtemps.

« — Gredin ! s'exclamait-on. Imposteur ! Rends l'argent ! A la rivière le stropiat ! En prison ! en prison !... »

Bah ! il ne faut qu'un trait de génie pour arranger les pires choses. En l'espèce, voici quel il fut. Aussi bien, le cul-de-jatte a-t-il menti, ou bien somme toute a-t-il dit vrai ? Est-ce qu'on sait !... Bref, au milieu de ses larmes et de ses supplications :

« — Messieurs, s'écria-t-il soudain, messieurs, n'aurez-vous pas pitié d'un ancien grenadier ? J'étais dans la Garde Impériale, messieurs ! Ces deux jambes qui me manquent, elles furent broyées à Waterloo... La misère seule m'a rendu le complice d'un charlatan... Hélas ! messieurs, hélas ! est-ce ainsi que des

Français doivent traiter un vieux soldat, un guerrier malheureux ?... »

Le reste ne vaut pas la peine d'être conté. Je le répète, nous étions en 1833, le duc de Reichstadt venait de mourir dans la plus triste servitude. Les hymnes émouvants de M. Béranger travaillaient l'opinion. Partout l'Empereur apparaissait en scène. On ne le voyait pas à Paris en moins de cinq lieux à la fois, aux théâtres de l'Odéon, de la Gaîté, de l'Ambigu, de la Porte Saint-Martin, au cirque Olympique. Notre souverain lui-même, on le disait tout bas, passait pour secrètement bonapartiste.

Puis vous savez ce que c'est qu'une foule : un troupeau de Panurge, versatile et enclin à acclamer n'importe qui. Les mêmes furieux qui avaient envahi l'estrade pour mettre à mal l'infortuné cul-de-jatte, l'empoignèrent sans plus attendre et le portèrent en triomphe, dès qu'il se fût vanté d'avoir perdu ses jambes à Waterloo. Ils sortirent ainsi du théâtre de toile, et parcoururent le champ de la foire en lançant des vivats à tue-tête...

En ville, le tumulte s'accrut. Ce fut ce qu'on nomma l'émeute de Sens. Elle se place entre la bataille du Cloître Saint-Merry et la deuxième insurrection de Lyon. Elle paraîtra moins grave. Pourtant une compagnie entière d'infanterie dut venir prêter main forte aux gendarmes : et le bruit s'apaisait à peine le lendemain, au moment où il me fallut repartir pour Paris.

Je quittai Sens monté sur un bon postier bai que je mis sans vergogne au galop sitôt hors de vue, en pleine campagne. C'est aux humbles postillons à trotter cahin-caha. Un courrier du roi prend quelques libertés, je pense. Il galope dans la solitude. Souvent même, pour tout dire, il ne daigne même plus suivre le pavé, mais coupe à travers champs, en levant les perdrix et en cueillant des pommes.

Mai 1834.

Un jour du mois de mai, je fus envoyé à Vernon.

Pour quiconque se rend de Paris en cette ville, la route la plus droite s'en va par Saint-Germain et Mantes. Mais c'était bien, hélas! ce que savaient aussi deux régiments d'artillerie qui, changeant de garnison et quittant Rouen, avaient traversé précisément Vernon et gagnaient, paraît-il, Vincennes. Je croisai ces guerriers blancs de poussière avant de toucher Mantes, assez loin. Ils venaient de faire halte, et mangeaient.

Or toute la population, je le jure, de cette Mantes oisive se trouvait autour des maudits bivouacs! Comme si ç'eût été le plus rare spectacle que de contempler des uniformes souillés par la route, et des canons couverts d'une poudre crasseuse! La cité entière avait néanmoins émigré là, et pour ce faire avait

loué royalement tous les équipages de la poste, bien entendu...

Bref, au relais de Mantes, pas un seul cheval ! J'eus beau pester, crier, cela ne servait de rien. La plus grande colère du monde ne fera jamais qu'il y ait des chevaux dans des écuries vides. Et comme il me fallait être rendu avant la nuit à Vernon, je songeais à louer en ville un âne, un mulet, n'importe quoi !... Quelqu'un me dit :

« — Prenez le coche d'eau. Il s'en va tout à l'heure. »

Le coche d'eau ! Je courus à la Seine. L'énorme péniche se balançait à quai, prête à partir : déjà les mariniers allaient tirer la passerelle. Ils attendirent en me voyant dévaler de la rue, tout essoufflé. On me lança des quolibets. Mais je sautai à bord sans rien entendre. Il était temps : les chevaux s'arc-boutèrent sur la rive, la corde se tendit, et le gros bateau se mit à glisser doucement...

Voyager sur un coche d'eau est une entreprise très au-dessus de la patience humaine.

Quand on a bâillé, mangé sur le pouce et cent fois parcouru de proue en poupe, puis de poupe en proue sa prison mouvante, quand on s'est pris le pied dans vingt cordages et qu'on a butté dans autant de chaînes, non sans avoir pensé recevoir sur la tête tel ou tel des paquets, malles, caisses, ballots innombrables, porte-manteaux, sacs de nuit, paniers à poules ou cages à mésanges qui s'amoncellent çà et là ; lorsqu'on s'est tout son soûl repu du spectacle que présentent, groupés au centre du bateau, une vache et son veau, ou bien plusieurs cochons hurlants et liés par les pattes, ou bien encore de stupides et répugnants moutons, le tout gardé par un gars plus niais et plus sale encore ; après avoir enfin dévisagé la horde de croquants et de bourgeois qui peuple cette nouvelle arche de Noé — que voulez-vous donc que l'on fasse sur ces barcasses?... On s'assied désespérément, en attendant qu'on arrive. Et bien heureux encore si quelque joueur de mandoline ou de cornemusette ne vient pas vous étourdir de ses ritournelles !

Sans doute, la rive passe sous les yeux, toujours nouvelle. Mais au bout d'un instant, on ne la voit plus, on s'en est lassé. Il n'est de joli paysage que du haut d'une bonne selle, et de contrée charmante que celle où l'on galope à travers la rosée, le front éventé par la brise et le nez bien ouvert aux parfums du soir.

A force d'errer et d'explorer ainsi qu'une âme en peine ce malheureux bateau, il fallait bien que je commisse quelque bévue. Je ne manquai donc pas d'écraser la queue d'un affreux petit chien, qui, gémissant à fendre l'âme, sauta aussitôt sur les genoux de sa maîtresse. Celle-ci était une vieille dame au visage avenant, encadré par des boucles grises. Son regard pâle et fané luisait ingénument dans la pénombre de sa capote.

« — Ah ! pardon, madame ! m'écriai-je avec confusion... Je suis au regret. La pauvre bête en sera, j'espère, quitte pour la peur.

— Ce n'est rien, me répondit une voix douce, à peine chevrotante. Non, rien du tout.

Ne vous excusez plus. La jeunesse, je le sais, est impatiente et étourdie. »

Puis, au bout d'un instant :

« — Tenez, monsieur, remettez votre chapeau, asseyez-vous là, et causons. Vous vous ennuierez ainsi tout autant : mais vous vous tracasserez moins... »

Ma foi ! la bonne personne parlait d'abondance, et judicieusement, et même aussi bien gracieusement :

« — Je connais, me dit-elle, cette animation de jeunesse. C'est le sang qui vous saute !... Moi pareillement, moi qui vous parle, j'éprouvais cela jadis. Vous ne m'eussiez jamais tenue, moi non plus, immobile en ma place, et bien fin qui m'eût persuadée de faire seulement, comme à cette heure par exemple, une demi-lieue sur une péniche en me laissant glisser patiemment au fil de l'eau... Cependant le bonheur, mon jeune monsieur, ne consiste qu'en cela même : demeurer assise, sans demander plus, en un bon fauteuil, et supporter que le flot vous porte... »

J'étais un peu surpris du sermon, mais assez content de la manière obligeante dont il était fait. Et la vieille dame continuait, continuait, ronronnant plutôt qu'elle ne discourait : nul besoin même que je répondisse. Je n'avais qu'à écouter, qu'à approuver en hochant la tête. Et les minutes passaient, coulaient, je ne les sentais plus...

La dame maintenant arrivait aux souvenirs de jeunesse. Elle avait fort voyagé, connaissant à merveille l'Angleterre et surtout l'Italie, où, je crois, elle était née, la Suisse, la Russie. Elle était, s'il m'en souvient bien, veuve de deux maris, un Anglais, puis un Russe... Soudain, tirant de son cabas plusieurs paquets de cartes :

« — Voilà, me dit-elle, ce que c'est que vieillir. On radote. Avancez plutôt une table, et faisons une partie. Que savez-vous jouer ? Moi, je connais tous les jeux, l'hombre et le reversis, le quintille, le piquet, le whist, le papillon, la tontine, la guimbarde, ma comère accommodez-moi, la triomphe, la sizette,

le vingt-quatre, le cul-bas, la brusquem-bille... Mais les jeunes gens ne s'entendent pas à manier tout cela. Ce sont des plaisirs qui se prennent entre *vêpres* et l'angélus, entre la bûche et le grillon. Voyons, je vais vous apprendre la triomphe, qui se joue à deux... »

Le jour baissait que nous y étions encore. L'eau bleuissait. La vieille ramassa ses cartes et me dit : « On n'y voit bientôt plus, et Vernon s'approche. Je vous aurai fait passer la route au moins, avec ce jeu de chanoinesse au coin de son feu... Encore un coup, voilà le secret pour vivre à l'aise, mon petit : rester en son coin, sans bouger, et n'être pas un fou. Mais tout le monde, hélas ! est fou... Eh ! sans doute ! Regardez ceux-ci, qui nous entourent ; je les connais, ils sont de Mantes où j'habite... Le grand à moustaches grises ? Un capitaine de l'Empire : mais il se croyait l'étoffe d'un maréchal, et son existence est empoisonnée. Cet autre ? Un magistrat qui ne cesse d'intriguer : il veut de l'avancement... Sa voisine ? Oh ! la

sotte, avec son air de renchérie ! Elle ne rêve que de voir son armateur de mari dégrasé par un titre, et de donner sa fille à un duc... Jusqu'à cet autre, tenez, ce paysan, ce Jeannot-Colin : savez-vous bien ce qui le chiffonne, celui-là ? Eh bien, il s'attribue des capacités, et enrage de n'être point marguillier... Pas un qui se tienne à sa place, tous des fous, tous !... Ne les imitez pas, mon jeune monsieur : soyez modeste.. »

Cependant les premières maisons de Vernon étaient apparues sur la rive : on allait aborder. Déjà debout pour prendre congé, je prétendis connaître au moins le nom de mon amie aux boucles grises. Et comme je le lui demandais poliment :

« — Je suis, me répondit-elle de sa voix tremblotante et suave, je suis la reine de France... Seulement, je ne règne point, parce que ce bandit de Louis-Philippe a pris ma place. Je m'appelle Marie-Étoile d'Orléans, veuve du duc de Sternberg. Je naquis à Modigliana, de Son Altesse Royale la duchesse

de Chartres, ma mère vénérée, qui accoucha clandestinement de moi, et m'échangea contre un garçon, le fils du geôlier Chiappini, c'est-à-dire précisément le brigand et l'effronté qui vous gouverne aujourd'hui... Je vais à Rouen pour le soin du procès que je compte faire à votre prétendu roi... Après quoi, un second procès débarrassera enfin le pays de cette absurde loi salique... C'est l'affaire d'un ou deux ans tout au plus. »

Et Sa Majesté me tendit en souriant sa main ridée, dont, ahuri et stupéfait, je baisai sans mot dire la mitaine.

Quelques minutes après, la péniche repartait. Je contemplai longtemps de la rive ce lourd bateau qui s'en allait et, voguant sur la Seine à présent toute rose, portait vraiment sans apparat la reine de France. Il est vrai qu'il emmenait aussi un marguillier, la belle-mère d'un duc, un garde des sceaux, un maréchal...

Bah ! il n'y avait qu'un sot dans tout ceci, et c'était moi, moi qui ne me croyais rien du

tout, et qui demeurais là, les pieds dans la boue, sans que le moindre petit hanneton m'empêchât seulement, en me dansant dans la cervelle, d'entendre piailler les reinettes...

Septembre 1834.

En l'automne de 1834, traversant Melun à cheval, ma bête fit un faux pas, et se relevant sans adresse, plongea son large sabot dans un tas de boue. Je ne sais quel mirliflore à moustaches passait par là : il se trouva comme par enchantement couvert de crotte des pieds jusqu'à la tête.

Certes il n'y avait point de ma faute. Le fat néanmoins leva sa canne. Mon fouet lui répondit : il reçut le coup en plein visage.

La fureur l'étranglait :

« — Je te ferai voir, gredin, ce qu'il en coûte d'insulter le baron de la Faisandier !

— Monsieur, répondis-je, je me nomme Arnaud aux Écuries du roi. Mais je suis le comte Arnaud d'Ancourt, d'assez bonne maison, croyez-moi, pour vous rendre raison si vous n'êtes pas satisfait. Vous me trouverez tout à vos ordres. La route n'est pas longue de Melun à Paris. »

Et je m'en fus, le laissant tout son soûl pester, menacer et ameuter les badauds. Jamais, faut-il le dire, je n'en eus plus de nouvelles. Toutefois un scrupule m'était venu. Si mon sot me cherche, pensai-je, comment prouver que je suis en réalité de condition à pouvoir lui couper la gorge ou l'envoyer en terre d'un coup de pistolet? Pareille aventure me guette à chaque instant...

Aussi me résolus-je à réclamer alors ces papiers confiés, quatre années en deçà, à la probité du major Frazer. Je les avais remis entre ses mains lors de ma ruine, et quand je dus, hélas! fuir Paris et m'engager dans les postes : seul en effet de tous ceux que j'avais approchés à Tortoni ou au Café Anglais, dans le gymnase de lord Seymour ou parmi les allées de notre Bois de Boulogne, ce singulier major Frazer avait su m'inspirer une confiance véritable. Demi-portugais, demi-écossais, le teint basané comme un créole, mais le poil roux ainsi qu'un gentleman de Londres — d'ailleurs il se teignait en noir —, jadis offi-

cier russe, aujourd'hui gentilhomme français, le major Frazer imposait beaucoup à quiconque l'approchait.

Or un événement mystérieux, bizarre, troubla sa vie au moment même où je le vins trouver pour quérir ces papiers laissés en sa garde. Il y eut un drame en apparence inexplicable, un procès criminel, un scandale. Nul, sauf moi, ne sait toute la vérité... Je vais l'écrire ici sur ce cahier secret. Que si jamais on lit ce récit, rapporté tout uniment, il serve du moins à justifier jusqu'à l'évidence la mémoire de ce galant homme et incomparable dandy que fut toujours le major Frazer, mon ami!

*
* *

Quand je m'en fus sonner à la porte de son hôtel, à la Chaussée d'Antin, on me répondit que le major n'était point là, mais qu'il se trouvait aux champs, dans son château de Vardes, avec sa fiancée...

Frazer absent de Paris! Frazer aux champs!

Frazer fiancé, comme un bourgeois, Frazer marié !... Je crus que la terre avait tourné sens dessus, sens dessous, que tout était bouleversé, mis à l'envers !...

La curiosité au moins ne pouvait me permettre d'hésiter ; je réunis — hélas ! à grand'peine — quelques écus, pris un cheval à la poste, et me voici trottant vers le refuge du major, situé, m'avait-on dit, dans le pays de Bray, près de Gournay.

J'arrivai le 24 septembre, vers six heures du soir, au château de Vardes. La nuit montait, et la brume était froide au point de me piquer les doigts. Durant ces mois d'automne, le soleil éblouit à midi ; mais bien avant le dîner, il pend déjà comme une orange, et n'est pas plutôt tombé dans les branches à l'horizon, que l'on grelotte. Pour peu qu'alors la lune se montre, il gèle tout à fait, en attendant la neige pourpre et or du lendemain, la neige rouillée, la neige fanée des feuilles mortes.

Mon guide se retourna, et me fit voir à notre gauche un méchant toit pointu, perçant le

brouillard blanc. Des hangars bas, des communs rustiques l'entouraient.

« — Voilà, fit-il. C'est le château de Vardes. »

Ça, un château ? Ça, l'habitation du major Frazer ?... Soit. Allons !

La route tournait entre des clos de pommiers. Puis un portail, une cour de ferme, et l'on s'arrêtait devant une espèce de manoir : deux étages surmontés d'un grenier. Un petit parterre dépourvu de fleurs, mais abondant en herbes folles, poussait ses buissons jusque dans les fenêtres. Tout cela, pour l'instant, défaillait dans la pénombre. La nuance eût flatté l'un de nos poètes languissants.

Le pas de nos chevaux fit paraître un valet. J'avais pauvre mine sans doute avec ma casquette en vieux velours et mes bottes à l'épreuve des pluies. Aussi l'homme nous regardait-il de travers, moi et le gars de la poste, assez sordide il est vrai. Mais d'un mot je le rassurai :

« — Dites au major Frazer, mon ami, que

le comte Arnaud d'Ancourt veut lui parler. »

Un comte ! Le coquin en livrée n'en demanda point davantage. Mais il saisit mon portemanteau — bien vieux, hélas ! et bien laid ! Je mis pied à terre et payai mon guide, qui s'en retourna vers Gournay-en-Bray avec les deux chevaux.

— « Que monsieur le comte veuille attendre un peu, me dit le domestique. M. le major est encore à la chasse. Mais il ne peut tarder : voilà qu'il est nuit. »

Je n'acceptai ni de m'asseoir en face d'une bouteille, à la clarté d'un bon feu, ni même d'aller me dévêtir avant que d'avoir vu mon hôte. Ce cher major ! Comme il m'en souvenait tendrement ! A l'évoquer, je me rappelais les fêtes du boulevard et le tapage de ma folle jeunesse. Avec quelle application j'avais copié ses redingotes, adopté ses parfums favoris, imité ses moindres tics, la manière par exemple dont il mâchait sans cesse, plutôt qu'il ne fumait, un éternel cigare, ou encore sa façon inoubliable de monter à cheval, les jambes

allongées et la physionomie parfaitement distraite, comme si c'eût été bien par hasard en vérité, et sans qu'il s'en fût aucunement aperçu, qu'une monture s'agitait là, sous lui, et trottait et galopait, et faisait mille gambades...

Quel dandy c'était que le major Frazer ! Mais en même temps il n'avait rien de fade ; il ne sentait point la sacristie, ni le « club » anglais, différent en cela des autres petits-mâtres et ultras de Tortoni ou du rond Mortemart, différent de ce que je fus moi-même, il faut bien l'avouer, alors que les louis d'or me tintaient dans la poche. Non, certes, M. Frazer ne ressemblait point aux jolis jeunes hommes du faubourg Saint-Germain. Et tout d'abord, quadragénaire, déjà chauve, la moustache et les favoris teints, on l'eût pris pour un officier peu commode au quartier, plutôt que pour le roué, l'oisif et le viveur qu'il était ; puis sa mise aussi bizarre que recherchée, ces pantalons à la hussard qu'il portait volontiers, son chapeau incliné, enfoncé jus-

qu'au cou, lui donnaient du mauvais garçon et du casseur d'assiettes ; cependant qu'en même temps cette inexplicable habitude de citer sans cesse de l'Horace et du Virgile lui prêtait un air de l'ancien régime, un air Louis XVIII, et même Louis XIV, que les faiseurs de romans et de nouvelles à la main semblaient fort apprécier, mais qu'il nous était bien difficile, à nous autres ignorants, d'attraper, et pour cause, nonobstant toute la bonne volonté du monde.

Or jamais, au grand jamais, le major Frazer ne quittait Paris, ou du moins l'espace compris dans Paris entre la Chaussée d'Antin, qu'il habitait, la rue Taitbout et les parages de la Ville l'Évêque ou de la Madeleine. C'était là que je l'avais connu et que nous avions tant soupé, alors que je menais une vie insouciant et gracieuse, alors que j'étais riche. Chaque jour, M. Frazer allait monter au Bois de Boulogne quelqu'un de ses chevaux anglais ; il lui arrivait de couvrir ainsi au grand galop soixante-quinze lieues en cinq jours, par suite

d'un pari, mais c'était en tournant de la porte Maillot à la mare d'Auteuil, et de celle-ci aux plaines des Sablons. Parfois encore il consentait bien à partir pour huit ou dix journées avec son ami lord Seymour, afin de chasser à cors et à cris dans quelque campagne. Il ne pouvait toutefois supporter un plus long exil, et fouette manant ! il revenait bientôt au boulevard en doublant les guides.

Que cet étrange maniaque, que cet extravagant seigneur se trouvât donc enfermé depuis quatre semaines en un manoir provincial, qu'il y filât bourgeoisement une existence bucolique et sylvestre, cynégétique et potagère, entre une fiancée modeste et un vieux beau-père noble, cela dépassait l'imagination de quiconque l'avait naguère un peu fréquenté, voire seulement rencontré ! Ou bien il fallait que la jeune personne fût incroyablement belle et plus que séduisante, irrésistible...

Tandis que je méditais ainsi en me promenant, le col relevé et les mains dans mes manches, par le jardin où la lune, déjà, se jouait

un peu, des pas de chevaux retentirent au loin sur la route. C'était évidemment le major et ses hôtes... Quelques minutes après paraissaient dans la nuit les lanternes d'un, de deux équipages que suivaient plusieurs cavaliers. Le cortège arriva devant la maison. Sur le siège de la première voiture, une sorte de char-à-bancs, mais poli, verni, étincelant, et comme tout argenté, le major lui-même se tenait, guides hautes et fouet en main. On ne distinguait bien que son grand chapeau à haute-forme gris, et le canon d'un fusil qui luisait, retenu à son épaule par une bretelle claire.

A peine ce char-à-bancs fut-il arrêté qu'une jeune femme en sauta vivement, aussitôt suivie par deux sveltes lévriers qui bondirent en jappant vers les cuisines; puis un vieillard de belle taille descendit à son tour, et enfin un troisième chasseur que je distinguai mal. Ces deux derniers aussi portaient guêtres et fusil, non moins que la demoiselle — car c'était bien elle, la fiancée, je l'avais deviné sans peine —

dont je pus tout d'abord admirer, au feu des lanternes, la taille fragile et les manches pareilles à deux ailes de guêpe, les légères boucles qui voletaient sur les joues, et coiffant le tout, la plus déraisonnable des casquettes, immense, à visière démesurée, à pompon, à jugulaire, une casquette rêvée par une modiste en gaité, un jour de carnaval !

La deuxième voiture, très haute sur ses deux roues, ne contenait qu'un cocher et tout un amas de lièvres, de lapins, de faisans et de perdreaux. De la caisse ouverte jaillirent un beau et souple chien à longs poils, et deux petits ratiers, qui aussitôt se mirent en devoir de se battre et de se mordre tant qu'ils purent ; et comme le groom portait deux sacs en bandoulière, je supposai qu'il s'y trouvait des furets. Parbleu ! le galant Frazer offrait à sa fiancée et à ses hôtes toutes les chasses connues : course de lévriers, fusillade au terrier, quête dans la plaine et chiens à blaireaux. La fête était complète. Il se mourait d'amour, cela ne faisait point de doute.

Son accueil d'ailleurs fut chaleureux et parfait. Dès qu'il eut entendu mon nom, car nous étions encore sur le seuil et l'on n'y voyait goutte : « Quoi ! c'est vous, c'est bien vous, mon petit d'Ancourt ! Mais je vous croyais mort, et tout le monde a porté votre deuil au boulevard... Vous aurez voyagé dans la Chine, ou bien conspiré, ou encore fait campagne contre l'émir de Mascara ?... »

— Ne m'interrogez pas, monsieur. Je ne puis répondre, je vous l'assure...

— Il suffit, il suffit ! *Permitte Divis cætera...* Et vous venez, je le gage, me demander ce paquet que vous m'avez un jour si mystérieusement confié ?... Diable ! voilà qui sentait son romanesque, à la bonne heure !... Eh bien, mon cher, votre dépôt est en lieu sûr, dans mon coffre-fort, mais à la Chaussée d'Antin, ma foi ! un peu loin d'ici... Je donnerai des ordres pour qu'on vous le remette, si vous ne voulez attendre mon retour. Mais puisque vous voici chez moi, vous êtes prisonnier, je vous garde. Nous chassons un cerf demain dans la

forêt de Lyons : vous en serez, aux côtés de M^{lle} Elvire de Lure-Marcilly, qui figure Diane en personne, et à qui je vous présente. M. le marquis, son père vénéré, n'est point le dernier non plus derrière notre meute, et M. de la Périère, que voici, galope comme il faut.... Mademoiselle, messieurs, accueillez mon ami, le comte Arnaud d'Ancourt, jadis la fleur de Tortoni, aujourd'hui jeune homme ténébreux et inquiétant, inexplicable et sans doute fatal à la mode du jour, mais excellent cavalier en tout cas, je m'en porte garant. Nul qui sache comme lui, sur un pur sang de Newmarket,

Insultare solo et gressus glomerare superbos !... »

Nous avions cependant pénétré dans l'intérieur de la maison. Je vis mieux alors combien M^{lle} Elvire était blonde et jolie, et de quel air M. le marquis de Lure-Marcilly considérait son futur gendre ; il semblait dire : « Oui-dà, ce garçon-là est drôle et montre du zèle à nous plaire. Nous le protégerons, nous en ferons

quelqu'un... » Quant à M. de la Périère, imaginez le jeune homme le plus insignifiant. Un voisin, un cousin du marquis, je ne sais quoi. L'on n'en avait cure : un vrai dadais.

Au diner, dans la petite salle à manger que chauffaient vingt ou trente bougies, l'entretien ne tarit pas une minute, ne languit même point. Mis en verve par ma présence peut-être, qui lui rappelait maints souvenirs, ou stimulé par le désir d'étonner sa fiancée, le major Frazer conta cent anecdotes, parmi celles du moins que lui permettaient la décence et le respect dû à la présence de M^{lle} de Lure-Marcilly. Pour moi, qui n'ai point d'esprit, les vins de Bourgogne et de Champagne me prêtaient néanmoins la plus vive gaieté. Qu'on y songe ! Depuis quatre longues années je n'avais si bien soupé, ni surtout en si bonne compagnie. Car je ne fréquentais au Palais que bas officiers, piqueurs et suppôts de police. De temps à autre seulement, un personnage de la Cour ou quelque femme d'un pair de France me faisaient appeler, et me donnaient occasion

de saluer et de parler comme le comte Arnaud d'Ancourt devait le faire. Mais ces aubaines étaient trop rares. Je ne voyais que gens de rien.

Au lieu qu'ici les cristaux, les lumières, les compliments, les bons mots du major, la courtoise désinvolture du vieux marquis, les sourires fins et polis, les modestes réparties de sa fille... ah ! que d'émotions charmantes, que de ressouvenirs ! Il me semblait que rien de fâcheux n'eût jamais eu lieu, que, riche et sans nul souci du lendemain, je menasse encore une folle existence à Paris ; que je traitasse au Café Anglais les plus grands personnages : Frazer que voici, avec son gilet de velours gris perle, sa moustache courte, la belle bague armoriée qu'il portait au doigt, ses gestes de maître, sa faconde et ses phrases latines ; ce marquis chenu, non moins éloquent, mais plus sentencieux, plus écouté aussi, et peut-être d'un meilleur ton, qui avait servi dans l'armée de Condé, et cachait sous le revers de son frac bleu le portrait de Marie-Antoinette ; cette

aimable, discrète et délicieuse Elvire enfin... Oui, je finissais par croire, non sans complaisance ni vanité, qu'ils étaient devenus mes hôtes, et qu'ils se trouvaient à ma table. J'étais peut-être un peu gris... M. de la Périère seul ne faisait point figure. Il avait l'air mélancolique, et tantôt se taisait, tantôt encore souriait avec contrainte et niaiserie. Un sot, vous dis-je.

Le major dépeignait les pays qu'il avait parcourus en sa jeunesse guerrière et aventureuse, avant le temps de sa retraite à Paris. Il nous menait en Russie, au Caucase, en Portugal, nous disait ses campagnes anciennes ; et comment il avait reçu les blessures dont on voyait les marques sur la peau basanée de son visage ; de quelle façon, par exemple, il avait repris coûte que coûte à des Circassiens une pelisse précieuse, perdue dans un engagement ; on l'eût écouté jusqu'au jour cependant qu'il narrait son passage sur les glaçons de la Néva en plein dégel, la nuit, au retour d'un bal ; ou sa poursuite par une bande de loups qu'il

avait dérangés dans leurs horribles festins, après une bataille; ou la belle soirée qu'il avait passée à Moscou, juché dans un arbre, afin de lire à une demoiselle d'honneur, qui en était friande, les *Méditations* de Lamartine, livre introuvable à la cour de Russie; ou encore l'insurrection militaire qui suivit la mort du tzar Alexandre.... Ah! l'éloquent Frazer était inépuisable!

Le marquis, d'autre part, abondait en anecdotes piquantes ou terribles touchant les misères, les déceptions, les fiertés et les vicissitudes de cette armée de Condé, où il avait jadis traîné ses guêtres, porté le sac, mangé du pain de goujat, et couché dans la boue.

Puisqu'aussi bien j'écris ici mes mémoires, si ce n'est trop dire, je noterai certain récit entre maints autres qu'il nous fit. Par deux fois, au cours de cette histoire, il me souvient que j'ai failli crier : « Vivent les Français ! » Ultra ou jacobin, la jolie chose qu'un homme brave et insolent ! Et quel dépit de ne point mourir face aux balles, la cravache haute et une fleur

aux lèvres!... D'ailleurs, je le répète, je devais être assez gris.

Voici le récit du marquis :

— « Je revois ce jour-là », nous dit-il, « comme si je m'y trouvais encore. C'était au camp, vers une heure après midi. Ces bandits de jacobins avaient escarmouché depuis l'aube. Ils se battaient, ainsi que les paysans, à la billebaude ; on en découvrait derrière chaque meule de foin, et ils couraient partout comme des perdrix dans les chaumes, diablement agiles malgré leurs sabots. C'était grand'peine que d'ajuster seulement cette canaille.

Nous n'étions pas mieux vêtus qu'eux, il est vrai, et même encore bien plus mal, s'il faut tout dire, car les guenilles nous tombaient positivement du corps. Mais à ce moment de la campagne — c'était au Fort-Louis — M. le Prince n'avait plus pour soldats que la fleur des pois : et j'entends par là ceux des gentilshommes qui pouvaient, sans tousser à mort, vivre et dormir sous la pluie du ciel et parmi toutes les fureurs d'Eole, dans des

hardes trempées. En outre, on ne mangeait rien, ou presque.

Bref, après avoir tiré au sans-culotte pendant une pleine matinée, nous prenions du repos. Les uns jouaient aux cartes, d'autres rongeaient un peu de pain et un gâteau d'avoine et de seigle que nous nommions entre nous le *polastron* ; et c'était chose assez plaisante que de considérer la troupe de croquants en lambeaux que composaient tant de nobles personnes et de petits-maitres naguère encore si galants au Palais-Royal.

Nous avions fait trois prisonniers, et l'un d'eux surprenait par sa taille, on eût même dit par sa beauté, n'eût été certain air farouche et sauvage qui le défigurait. C'était un officier jacobin, nu-pieds dans ses bottes, très jeune avec cela, le teint brun, l'œil sombre, un ténébreux achevé. Il s'appelait, nous déclara-t-il avec superbe, Cornélius Legris. Sur quoi il ajouta : « Vive la Nation une et indivisible ! » Et il se renferma dans un fier silence. Il demeurait là, sans armes, assis et morguant comme un démon.

Soudain, la sentinelle qui gardait notre poste cria : « Messieurs, Son Altesse !... » Tous aussitôt de sauter sur nos armes. Monseigneur s'avancait à pied, entouré de quelques hommes et de deux colonels. Le prince de Condé semblait las et marchait en appuyant beaucoup sur sa canne sa main gantée de noir qu'une petite dentelle, crasseuse il est vrai, comme il sied en temps de guerre, couvrait encore à demi, selon l'ancienne mode.

Il nous fit signe de demeurer paisibles et de laisser là les fusils. Il s'en venait moins en chef qu'en ami, qu'en père, visiter ses enfants. Avisant l'un de nous, plus mal en point que les autres encore, Son Altesse mit tout à coup son chapeau à la main : « Monsieur de Villecomble, dit-il obligeamment au pauvre diable, je viens d'apprendre la mort de M. le marquis, votre oncle, à la troisième compagnie de mes hus-sards, et j'en éprouve une affliction profonde. » Puis se recoiffant, il se tourna vers nous, et pinça l'oreille à ce fou de Mac'Enry, un enfant presque, marié dans Coblentz même :

« Toujours aux cartes, monsieur le roué?... »

Il eût poursuivi de la sorte, car il se rappelait les noms de presque tous ses soldats. Mais, à ce moment, il aperçut nos prisonniers. M. le baron de Fadette, notre capitaine, rendit compte de leur prise, et Monseigneur, tout en écoutant, se dirigea vers les trois hommes.

Cornélius Legris leva sur Son Altesse un regard éperdu d'orgueil, sans cesser pour cela de mordre à même un vieux pain noir.

Le prince donna tout bas quelques ordres, et allait tourner sur les talons, quand ce possédé de Cornélius, la bouche pleine, et tout aussi bien assis que s'il eût apostrophé quelque manant, s'écria d'une voix triviale et sonore :

« — Eh bien, citoyen Condé, est-ce que tu me fais pendre ou fusiller? J'aimerais mieux la fusillade, parce que, vois-tu, la pendaison, après le repas... »

Colère générale, brouhaha, branle-bas! En un instant, le Cornélius se vit entouré, menacé, injurié. Parbleu! pour la première fois

de ma vie, je vis M. le Prince publiquement en colère!

« — Laissez donc cet homme! fit-il très haut et avec une extrême impatience. Laissez-le, je vous le commande! Ne voyez-vous pas qu'il est sans armes?... Dans le rang, messieurs, dans le rang!... »

Et il demeura seul au milieu de nous, vis-à-vis du sans-culotte, qui s'était rassis et mangeait toujours avec effronterie. Le gremlin redoubla même d'insolence.

« — Eh bien, citoyen, reprit-il d'une façon encore plus âpre, tu me fusilles décidément, pas vrai? C'est bien, mon ami, c'est bien... »

Et lui tendant son vieux quignon noir :

« — Tiens, veux-tu partager le repas d'un patriote? »

M. le Prince appela M. de Fadette : « Faites ouvrir le cercle, et rendez-lui son sabre! » ordonna-t-il. Puis s'adressant au prisonnier :

« — Vous pouvez partir, Monsieur l'officier. »

Celui-ci devint cramoisi :

« — Comment, tu me...

— Oui. Vous êtes libre.

— Ah! canaille!... »

Cornélius Legris, échevelé, débraillé, à demi suffocant de stupeur d'abord, de rage ensuite, s'était dressé sur ses pieds cette fois, et il se mit à hurler des lieux communs à la jacobine :

« — Misérable tyran, tu penses étonner un enfant du peuple! Tu comptes sur ma faiblesse, suppôt du trône, et tu te flattes d'humilier un guerrier de la Nation par ta vile clémence!... Mais je me ris de toi! Tiens, bandit!... »

Et le coquin, insultant son bienfaiteur, n'eut-il pas l'impudence inouïe de lancer son pain, seul projectile dont il disposât, au visage de notre général.

M. le Prince pâlit un peu, mais éleva la main, nous arrêtant pour la seconde fois.

« — Dans le rang! » s'écria-t-il de nouveau.

Et, du bout de sa canne, il désigna le pain sur le sol :

« — Donnez à cet officier ce pain qu'il a laissé tomber. Les vivres sont rares. Un soldat n'en a jamais trop en réserve. Et qu'on lui remette son sabre, enfin... Messieurs, nous allons nous retirer. »

Cependant Cornélius, le front toujours menaçant, bouclait son ceinturon. Quand ce fut fait, il dit, moins rudement toutefois :

« — Ma foi, citoyen général, j'étais en colère, j'ai eu tort... Voyons, maintenant que j'ai mon sabre... Tu n'as pas peur que je te tue, n'est-ce pas?... Veux-tu... Veux-tu me tendre la main? »

Et il présentait à Son Altesse une poigne rustique et coupée de cent écorchures.

Monseigneur nous fit signe de nous écarter : face à face dès lors avec le jacobin, celui-ci l'eût étendu mort bien aisément, s'il l'eût voulu!... Bah! tout au contraire, nous eûmes la surprise de voir notre sans-culotte prendre non sans quelque respect, et même en soulevant son bicorné cabossé, l'auguste main que M. le Prince eut l'incroyable indulgence et le cou-

rage de lui accorder, sans un seul mouvement de recul ou d'hésitation, mais en se dressant au contraire et en regardant entre les deux yeux ce terrible brigand, jeune, vigoureux et tout bouillant d'audace... »

.....

Nous avons quitté la table au cours de ces entretiens héroïques. Et maintenant, tandis que M. le marquis et son futur gendre contaient toujours, nous nous trouvions tous réunis au salon, sous le lustre radieux comme un buisson d'or, devant la cheminée pleine de rubis, parmi des guéridons et des tables qui, à portée de la main, en des vases étrusques, offraient des fleurs.

Je caressais voluptueusement les longues têtes de cygne entre lesquelles se creusait mon fauteuil. Loin que j'eusse encore honte de mes souliers communs et vieux qui, lorsque je me présentai pour dîner, m'avaient mis au supplice, je les tendais maintenant sans vergogne au feu, et tentais de mêler aux glorieux récits de ces messieurs certains propos de ma façon,

d'ailleurs bien compromis par les émotions diverses où me plongeait une telle soirée.

M. de la Périère seul... Mais je l'avais oublié, s'il était là. L'on n'écoutait guère ses approbations sans saveur, sa toux de contenance et ses phrases intermittentes. Nous n'y songeâmes qu'au moment où, ayant été chercher la harpe de M^{lle} Elvire dans le coin où ce majestueux instrument reposait, et se trouvait pourtant si bien au repos, il l'installa, non sans mille précautions, devant la jeune fille. Celle-ci, alors jeta sur les cordes ses doigts légers, et une mélodie plaintive se fit entendre, ajoutant beaucoup de langueur à la mélancolie d'une romance que M. de la Périère entonna d'une voix charmante et désolée :

Belle Yolande aux yeux plus doux
Que la chanson du troubadour,
Etc...

A ces harmonieux soupirs, M^{lle} Elvire, dont les boucles un peu défaites pressaient les joues délicates, penchait davantage la tête, et levait

tristement les yeux vers le ciel. Telle est sans doute l'attitude convenable pour jouer de la harpe. Mais moi, je donnais le concert au diable. J'aimais mieux l'histoire de Cornélius Legris, ou la manière dont le major nous avait confessé que se pensant mordu en Russie par un chien enragé, et ayant dû se mettre durant quarante jours au plus sobre régime, privé qu'il était de tabac et de vin, il avait certainement bu pendant ces cinq semaines de l'eau pour toute sa vie.

Misce stultitiam conciliis brevem... ajoutait-il. Et il récitait l'ode toute entière, en mâchant son cigare.

*
* *

Le lendemain matin, le déjeuner fut bousculé. Il s'agissait d'aller attaquer un cerf à l'autre bout de la forêt de Lyons. Nous mangeâmes sur le pouce. Dès patron-minet, le fouet des piqueurs et l'ébrouement de plusieurs chevaux avaient furieusement troublé la paix

matinale, d'autant qu'ils avaient succédé aux cris enrroués d'une vachère qui pestait après ses bêtes dans le pré, sous les murs mêmes du château, au départ des bœufs pour la plaine, au piétinement des sabots, à l'appel des gars de labour et à l'aubade sonore d'un bataillon de coqs.

Car il faut dire que si le manoir de Vardes dominait d'une part le boulingrin, du reste à l'abandon, et les quelques arbres jadis taillés d'un jardin, il donnait en face directement sur une cour de ferme, et contemplait d'autre part un clos de pommiers qu'au loin bordait l'Épte, courant et susurrant entre des peupliers. Et dans ce clos paissait toujours un troupeau de vaches vagabondes. De sorte qu'aux lumières, le salon du major semblait bien celui d'un vrai château : mais qu'en plein jour on était surpris d'y voir, par les croisées, tantôt ici monter jusqu'aux vitres un églantier ou des herbes folles, tantôt là une bonne tête à cornes qui contemplait de ses gros yeux la harpe de M^{lle} Elvire ou les roses des vases,

tantôt même une poule ayant sauté de son fumier jusqu'à la fenêtre. Les consoles d'onyx et les meubles en satin de M. Frazer se trouvaient comme en pleins champs.

Bref, la meute s'était rendue dès le fin matin au lieu de l'attaque. Et il fallait se hâter de la rejoindre. Nous mettions les bouchées doubles, cependant qu'un petit palefrenier faisait retentir éperdument des fanfares dans le jardin. Le temps, pour M. le marquis, de tremper une dernière rôtie dans son vin de porto, pour mademoiselle sa fille de peler un quartier de fruit, et comme l'on amenait les chevaux au perron, nous voilà soudain tous debout, buvant le coup de l'étrier et bouclant nos ceinturons.

Ce fut à notre hôte qu'il échet de mettre à cheval M^{lle} de Lure-Marcilly. Celle-ci s'accommodait à ravir de sa longue jupe d'amazone, et ses boucles semblaient plus blondes encore sous son chapeau d'homme et le grand voile azuré flottant derrière son dos, comme une nuée soustraite au crépuscule. Tandis que le

major l'enlevait comme une plume et la juchait en selle, ses yeux clairs et tendres se posaient avec reconnaissance sur M. de la Périère qui, tête nue, lui tendait sa cravache. En vérité, coiffé de velours, culotté de blanc et la taille bien prise dans son habit, le teint rose avec cela et la barbe taillée artistement en collier, c'était un cavalier d'assez bonne grâce que ce petit hobereau. Tout élégant qu'on le connût, notre major ne paraissait plus, à côté de ce dameret, qu'un chef maure aux larges épaules, affublé par jeu d'un vêtement rouge, d'une trompe et d'un couteau de chasse. Mais en revanche, comme ce Frazer vous maîtrisait son cheval ! Il semblait jouer avec un hippogriffe.

Nous formions sur la route une assez belle compagnie. Devant le major, maître d'équipage, et M. de Lure-Marcilly, ce dernier non sans noblesse en une tunique verte, qui datait assurément, par la coupe tout au moins, du feu roi Charles X. Puis M^{lle} Elvire et M. de la Périère, cheminant côte à côte. Ensuite

moi-même, fâcheux sire avec ma veste délavée, mes bottes rustiques et ma culotte de peau, mais si joyeux que j'étais ce jour-là ! Je chevauchais sur une monture ardente et gaie. Il faisait un temps frais, un peu gris, ce qu'il faut pour la plus belle chasse. Vive la vie !... Derrière nous enfin s'en venaient des palefreniers, menant les bêtes de relai.

Bientôt nous entrâmes en forêt. A une lieue de là, la meute nous attendait. A l'attache dans un carrefour, et gémissant de convoitise, les chiens frissonnaient sous le fouet des valets. Mettant le bicorné à la main, les deux piqueurs galonnés s'avancèrent au cheval du major, conférèrent quelques instants, puis retournèrent à la meute, donnèrent un ordre... Et l'on mit sans plus tarder les chiens d'attaque au taillis.



Deux heures après, la chasse allait, allait toujours... Un magnifique cerf, en vérité, robuste et rusé, qui sautait les routes avec allé-

gresse, et se faisait battre sans fin dans les ravines de Lyons!... On court un peu à l'aventure à travers ces boqueteaux déchiquetés et parmi ces futaies immenses. C'est le diable de n'y point perdre les chiens : il faut marcher d'un train d'enfer. M^{lle} de Lure-Marcilly galopait à perdre haleine.

Elle s'engagea dans une allée couverte et sombre. Le major seul, en cette minute, et moi, nous la suivions. Nous avions égaré le marquis et M. Roger de la Périère qui, plus habiles ou plus heureux, ou moins fougueux que nous, étaient sans doute, eux, restés sur la bonne voie... On entendait en effet très loin, là-bas, quelques sons de trompe. Il s'agissait de rejoindre, et vite!... Tout à coup, derrière un gros tronc d'arbre, apparut un tas de fagots d'une forme bizarre : le cheval de l'amazone fit en bondissant un écart absurde, et celle-ci, comme arrachée de la selle, se trouva jetée contre le talus. L'épaule avait porté sur un chicot de bois, une sorte d'épieu planté dans le sol. Un flot de sang tacha le

drap du corsage. M^{lle} Elvire s'était évanouie.

Le major affolé sauta de son cheval et me jeta les rênes :

« — Sonnez, me cria-t-il, sonnez ! »

Et moi, épouvanté, de mettre pied à terre précipitamment, et de pousser force appels de trompe à toute gorge !...

Frazer s'était penché sur l'amazone : l'épaule était déchirée, mais moins gravement, tout de même, qu'on ne l'eût pu craindre. Le major mouilla de rhum un mouchoir, humecta les tempes de la blessée, desserra le col du corsage, défit les premiers boutons. Un billet plié en quatre s'échappa et tomba sur le sol. Sans s'étonner tout d'abord, et machinalement, le maître d'équipage — son fiancé — ramassa ce bout de papier et le mit dans sa poche.

Enfin, la jeune fille ouvrit les yeux. Mais elle souffrait, et toute étourdie, toute endolorie, ne songeait qu'à se plaindre. Frazer la soignait de son mieux, la couvrait, la rassurait...

Au bout de quelques minutes, un palefre-

nier, attiré par mon tintamarre, apparut, fort effaré, au bout de l'allée. Sur l'ordre du major, il repartit à fond de train, et bientôt ramenait le marquis d'abord, pâle et terrifié, puis un bûcheron et sa carriole. On y chargea la blessée, avec mille soins, on l'y installa du mieux qu'on put sur de la paille, et le cortège se mit en route, au pas, vers le château de Vardes.

Ce fut alors que la pensée du billet revint sans doute au maître d'équipage. Il le prit dans sa poche, l'ouvrit et, au jour déjà déclinant, ne crut point mal faire en y jetant innocemment les yeux. Ne devait-il pas épouser dans trois semaines M^{lle} de Lure-Marcilly ?

Je chevauchais à ce moment, au petit pas, botte à botte avec Frazer. Le marquis, devant nous, escortait la charrette où reposait sa fille : il ne pouvait nous voir...

A peine le major eût-il déplié ce malencontreux billet qu'il devint soudain livide, puis cramoisi. Je crus qu'il suffoquait, qu'il allait tomber de cheval. Inquiet, je me penchais déjà vers lui... Me tendant alors brusquement

le papier, comme s'il n'en pouvait plus, comme si ce secret était trop lourd pour lui, trop affreux, le pauvre homme me fit :

« — Tenez, mon petit, tenez... Lisez!... »

Je saisis alors la lettre et, bien ému moi-même, j'y déchiffrai confusément ces lignes, tracées par une main de femme :

« Pourquoi, Roger, vous montrer si triste ? Vous savez bien pourtant que je n'aime que vous, et n'épouserai jamais ce moricaud, ce bravache aux cheveux teints. Au dernier instant, je dirai non : je vous l'ai juré, et ne faillirai pas à mon serment. Courage, mon cousin ! Votre Elvire vous adore. Je vous remettrai ce billet tantôt ou ce soir, quand je pourrai. »

« ELVIRE. »

J'étreignis la main rude et nerveuse de mon grand ami. Crispée sous son gant, elle tremblait de douleur ou de rage. Il répondit à mon étreinte, puis, d'une voix sourde : « Rendez-

moi, me dit-il, ce gage d'amour. Il serait fâcheux de le perdre. »

.

Quand M^{lle} de Lure-Marcilly fut rentrée à Vardes, quand elle fut couchée, pansée, et que le médecin de Gournay-en-Bray, mandé en toute hâte, eût déclaré qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, la meute à son tour revint enfin au château, suivie des piqueurs, des valets de chiens, et de M. de la Périère.

Sept heures sonnaient. Il était nuit noire. Le cerf avait fini par tomber à des lieues et des lieues de Vardes. Les piqueurs, ayant très longtemps attendu et appelé sans trêve à tous les échos, n'avaient pourtant osé donner la curée en l'absence du maître, et rapportaient la bête. Les chiens, les chevaux, les hommes étaient rendus, fourbus, n'en pouvaient plus.

Le major Frazer, encore vêtu de son habit d'équipage et chaussé de ses bottes, parut sur le seuil du logis, salua tout son monde, et manda La Ramée, son premier piqueur.

« — La Ramée, lui dit-il, tu feras la curée aux flambeaux.

— Mais, monsieur le major...

— Il suffit ! je te le commande. Et je viendrai pour les honneurs. Va ! »

Une jolie coutume, en vénerie, veut qu'un pied du cerf soit coupé, et courtoisement offert à quelque invité. Le maître d'équipage — à son défaut, le premier piqueur — pose ce pied sur sa cape, et le présente ainsi à l'hôte désigné. C'est ce que l'on nomme faire les honneurs.

Le spectacle de la curée ne fut pas sans beauté. Tout ce que l'on avait pu trouver de lanternes, de flambeaux, de lumignons et de torches éclairaient le tumulte des chiens, les trompes étincelantes et retentissantes, les habits verts et rouges qui semblaient diaboliques sous les clartés mouvantes. M. de la Périère en souriait presque de plaisir.

Soudain, le major parut. M. de la Périère et moi nous avançâmes aussitôt pour prendre les nouvelles de M^{lle} Elvire. Mais tous deux,

stupéfaits, nous arrêtâmes à la fois, comme cloués sur place. Frazer était pâle à faire peur... Sur un signe du maître, les trompes se turent.

Puis notre hôte arracha, plutôt qu'il ne prit le pied que lui tendait *La Ramée*. Après quoi, tirant de sa poche le billet, il l'épingla d'une main tremblante au-dessus du sabot, plaça comme il convient le tout sur sa cape, et dégainant son couteau, s'écria d'une voix étranglée et haletante :

« — Eh bien, messieurs, eh bien ! il y a l'un de vous deux à qui ceci est destiné. Reconnaît-il cette écriture ? Qu'il s'avance, allons !... Eclaire-moi donc, *La Ramée* !... Voyons, messieurs, voyons ! voici les honneurs de la chasse !... A qui de vous deux, à qui ?... »

Et comme aucun ne bougeait, le major hurla :

« — C'est donc un lâche ?... Un lâche !... Un lâche !... »

M. de la Périère, les joues blanches, fit un saut en arrière, mit pareillement à la main son couteau de chasse... Les deux hommes roulèrent dans la cour.

On releva le major Frazer, dont le bras, horriblement entaillé, ruisselait de sang. L'autre combattant râlait déjà, et quelques chiens s'avancèrent, flairant des entrailles humaines mêlées sur le sol aux débris du cerf.

.

On sait par la chronique des tribunaux comment M. Frazer fut après cela cité devant le parquet de Rouen, sous l'inculpation d'homicide volontaire, et comment son habile avocat parvint à le faire acquitter en plaidant le cas de légitime défense. Le prévenu était si généreux, si aimé de tous, que l'on put à grand'peine trouver un seul témoin qui voulût bien déposer contre lui : c'était un braconnier, connu pour tel. On le récusait.

Quant au château de Vardes, il est à vendre aujourd'hui. La meute du major est dispersée. On ne chasse plus dans la forêt, et le vent seul ou la cognée des bûcherons y troublent le silence.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LE POSTILLON	7
------------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

LE COURRIER.	187
----------------------	-----

“Artistic Bibliothèque”

en couleurs

LES PEINTRES ILLUSTRES

de tous les temps et de tous les pays

*Collection publiée sous la direction de
M. Henri ROUJON, secrétaire per-
pétuel de l'Académie des Beaux-Arts.*

DANS CHAQUE VOLUME CARTONNÉ
80 PAGES DE **8** FAC-SIMILE
T E X T E EN COULEURS

IL PARAÎT UN VOLUME LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

La collection comprendra 24 volumes,
consacrés aux Peintres suivants :

VIGÉE-LEBRUN
REMBRANDT
REYNOLDS
CHARDIN
VELASQUEZ
FRAGONARD
RAPHAEL
GREUZE

FRANZ HALS
GAINSBOROUGH
L. DE VINCI
BOTTICELLI
VAN DYCK
RUBENS
HOLBEIN
LE TINTORET

FRA ANGELICO
WATTEAU
MILLET
MURILLO
INGRES
DELACROIX
LE TITIEN
COROT

1.95 - Le Volume cartonné - **1.95**

La souscription aux 24 volumes (46 fr. 80 payables en quatre versements dont un de 10 fr. en souscrivant) donne droit à une Bibliothèque-prime gratuite en noyer et à une magnifique Gravure en couleurs à encadrer (0,55×0,70).

Le Benedicite, de CHARDIN.

La souscription pour l'Étranger est de 56 fr. 80, payables sur Paris.

L'Édition de Luxe en Couleurs à la portée de tous.

LIBRAIRIE PIERRE LAFITTE & C^{ie}

L'Édition de luxe à la portée de tous

COLLECTION ENFANTINE
ILLUSTRÉE EN COULEURS

Les plus
Belles Histoires

Adaptations de FRANC-NOHAIN et HENRI DUVERNOIS

Guillaume Tell

Contes de Grimm

Don Quichotte

Robinson Crusoé

Contes d'Andersen

Voyages de Gulliver

En préparation : **Les Mille et une Nuits**

Chaque volume relié richement, avec tête dorée, renferme
HUIT AQUARELLES des **MEILLEURS AUTEURS**
imprimées en quatre couleurs sur papier de luxe.

1.95 net - *Le Volume relié* - net **1.95**

Six volumes renfermés dans un
élégant emboîtement-bibliothèque
12 francs

Formez le goût de vos enfants en les amusant.

879 X8C

62

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



003396677b

CE PQ 2603

.C75P3 1910

C00 BOULENGER, M PAVE DU ROI.

ACC# 1230738

